

# Québecensia

Bulletin de la Société historique de Québec



Archives de la Ville de Québec, La rue de la Couronne, Q-C1-14-N0018-N001858

## Le Printemps Saint-Roch

LA COMPAGNIE  
PAQUET, UN VECTEUR  
DE MODERNITÉ DANS  
SAINT-ROCH

PROMENADE DE JANE

LA NAISSANCE DU  
FAUBOURG SAINT-ROCH  
AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

# Ensemble depuis 120 ans



Il y a 120 ans, le premier jalon qui allait donner naissance à notre grand Mouvement était posé. Le 6 décembre 1900, Alphonse Desjardins fonde, avec la collaboration de Dorimène Desjardins et la participation d'une centaine de concitoyens, la première caisse populaire à Lévis.

Cinq ans plus tard, en 1905, était créée la Caisse populaire de Saint-Malo, dans le quartier Saint-Sauveur, où est toujours situé le siège social de notre Caisse Desjardins de Québec, la première caisse à voir le jour sur la rive nord. À la Caisse Desjardins de Québec, nous sommes fiers d'être au service de nos membres depuis 115 ans.

#### **Siège social**

150, rue Marie-de-l'Incarnation  
Québec (Québec) G1N 4G8

#### **Centre de services**

##### **Notre-Dame-du-Chemin**

900, avenue des Érables  
Québec (Québec) G1R 2M5

#### **Centre de services Québec-Est**

510, rue Saint-François Est  
Québec (Québec) G1K 2Z4

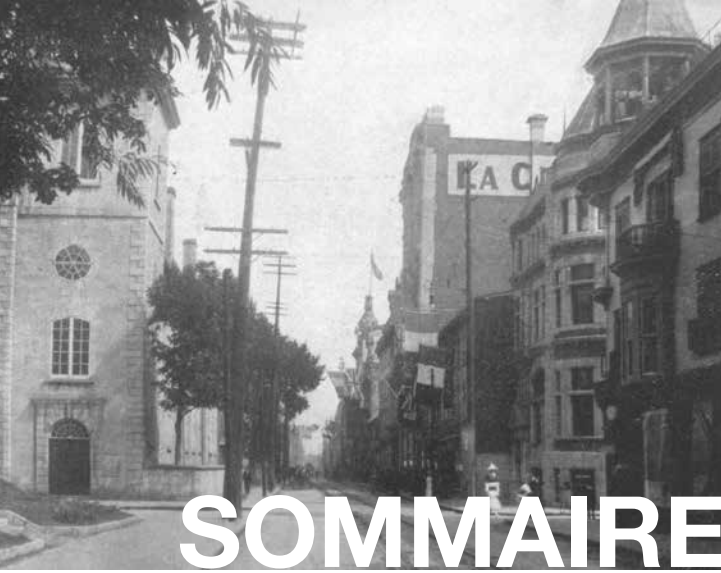
#### **Centre de services**

##### **Faubourg Saint-Jean**

550, rue Saint-Jean  
Québec (Québec) G1R 1P6

☎ 418 687-2810 ou 1 888 687-2810  
caissedequebec.com | 

 **Desjardins**  
Caisse de Québec



# SOMMAIRE

MAI 2022

VOLUME 41 N° 1-2

## MOT DU PRÉSIDENT

C'est avec un an de retard que nous vous offrons ce numéro de *Québecensia* consacré au quartier Saint-Roch. Comme de nombreux organismes et entreprises, la Société historique de Québec fait face à un important défi de recrutement et notre revue s'est malheureusement retrouvée à en faire les frais. Il faut dire que depuis quelques années nos activités ne cessent de croître : nos conférences mensuelles attirent près d'une centaine de personnes, notre calendrier continue à connaître un grand succès, notre émission de télévision (*La Face cachée*, à MAtv) a considérablement accru notre rayonnement et les Printemps Saint-Sacrement, Saint-Jean-Baptiste et Saint-Roch nous ont permis de rejoindre un nouveau public qui s'additionne à nos 355 membres et aux 43 820 personnes qui nous suivent sur Facebook. Les *Québecensia* ont également pris de l'ampleur en devenant des revues thématiques d'une quarantaine à une soixantaine de pages proposant en grande partie des recherches inédites sur l'histoire de Québec.

Dans ce contexte, il nous fallait quelqu'un de dynamique et d'une grande compétence pour prendre la relève d'Alexandre Prince à la direction de la revue et nous sommes très heureux d'accueillir l'historien et archiviste Éric Légaré-Roussin dans ces fonctions. Fort d'une expérience à la direction du Centre d'archives de Bellechasse et dans de multiples projets de vulgarisation historique, Éric prend la direction de *Québecensia* avec de multiples idées pour en continuer le développement. De belles années sont à venir!

La parution de ce numéro après la conclusion du Printemps Saint-Roch nous permet d'en faire le bilan. Encore une fois, les amateurs d'histoire de la capitale et les résidents du secteur se sont montrés enthousiastes face à la riche programmation concoctée avec brio par Emmy Bois. Après avoir dû reporter le Printemps Saint-Jean-Baptiste à 2021 et avoir dû le tenir en ligne en raison de la situation sanitaire, c'est avec beaucoup de plaisir que nous vous avons retrouvés en personne pour dix activités tout en continuant à vous offrir des événements en ligne. Je tiens d'ailleurs à saluer l'appui de nos cinq principaux partenaires sans qui cet événement n'aurait pas été possible : le Conseil de quartier de Saint-Roch, la Caisse Desjardins de Québec, l'ENAP, Monsaintroch.com et Première Ovation.

Bonne lecture,  
Alex Tremblay Lamarche, mai 2023

- 3 **Mot du président**
- 4 **De Ludovica à Saint-Roch : l'émergence d'un Faubourg**  
Réjean Lemoine
- 9 **L'Hôpital de la Marine : un témoin de l'évolution des institutions hospitalières à Québec**  
Jérôme Ouellet
- 13 **La Bibliothèque des ouvriers de Saint-Roch**  
Gilles Gallichan
- 17 **Paquet : vecteur de modernité à Québec**  
Jean-François Caron
- 23 **La Tour : haut lieu de la lutte à Québec**  
Robert Ste-Marie
- 29 **Itinéraire de la promenade de Jane**  
Marie-Claire Tremblay
- 34 **Parcourir les rues de Saint-Roch**  
Claude Corriveau
- 40 **La morphogénèse du quartier Saint-Roch**  
Amaury Sainjon, Catherine Perron
- 46 **De la côte Sutherland à la côte Badelard**  
José Doré
- 51 **Compte rendu : Le site archéologique du palais de l'intendant à Québec : plus de 35 années de découvertes**  
Julie April
- 53 **Les lauréats du 14<sup>e</sup> concours d'écriture historique de la SHQ**

# DE LUDOVICA À SAINT-ROCH : L'ÉMERGENCE D'UN FAUBOURG

Réjean Lemoine, historien



Représentation d'un village iroquoïen. Ce groupe autochtone est présent dans la vallée du Saint-Laurent entre le XIII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle.

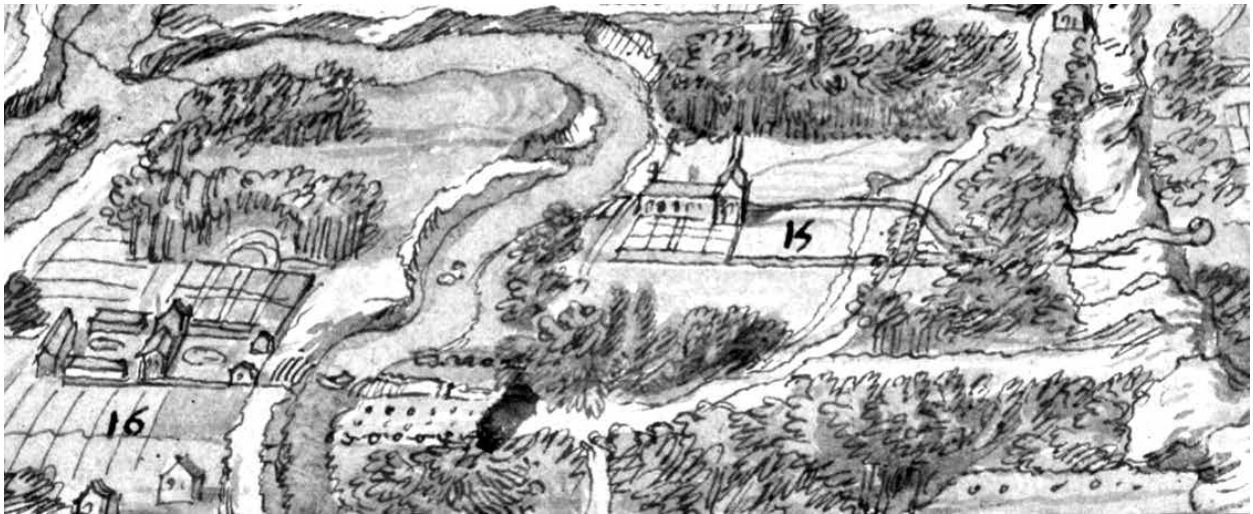
Les Iroquoïens du Saint-Laurent sont les premiers occupants de la vallée de la Saint-Charles. Installés dans la région de Québec depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, ils ont fondé le village de Stadaconé qui compte entre 500 et 800 habitants répartis en une vingtaine de maisons longues. Ce village, situé à un endroit non identifié sur les rives de la Saint-Charles, n'existe plus lorsque Champlain installe son comptoir de fourrures au début du XVII<sup>e</sup> siècle. L'explorateur va construire un embryon de ville sur une étroite bande de terre en basse-ville, avec un port et des entrepôts autour de l'Habitation,

et des institutions en haute-ville autour du château Saint-Louis. Champlain, le fondateur du comptoir de Québec, rêvait de fonder la ville de Ludovica dans la vallée de la Saint-Charles.

Les Récollets sont les premiers Européens à venir s'installer sur les bords de la Saint-Charles. Avec l'aide d'une dizaine d'ouvriers, ils entreprennent en 1620 la construction du monastère Notre-Dame-des-Anges. Ils y demeureront pendant quelques années avant de retourner en France, en 1629. Le premier intendant à s'intéresser au développement de la basse-ville est Jean

Talon au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Il exploite une ferme modèle, le domaine des Islets, sur le site de l'actuel parc Victoria. Il implante une brasserie, un chantier naval et une fabrique de potasse sur les bords de la rivière Saint-Charles, à proximité de l'Hôtel-Dieu.

De retour au Canada en 1670, les Récollets décident en 1692 de céder leur monastère de la basse-ville pour permettre la fondation d'un hôpital général par les religieuses augustines hospitalières. En échange, ils fondent un nouveau monastère en haute-ville et, surtout, ils construisent un petit ermitage sur les bords



Les Récollets sont les premiers résidents du futur faubourg Saint-Roch. Ils construisent le monastère Notre-Dame-des-Anges en 1620 (J.-B. Franquelin, 1690).

de la Saint-Charles, à la hauteur de l'actuelle rue Saint-Roch. L'ermitage Saint-Roch, patron des malades contagieux, leur sert de lieu de prière. Un petit jardin attenant leur permet « de cultiver des racines et des légumes pour assurer leur subsistance ».

En 1667, le riche commerçant Charles Aubert de la Chesnaye achète de Guillemette Hébert la terre de la Pointe-aux-Lièvres, à l'est de la brasserie de Jean Talon dans la basse-ville de Québec. Il y fait construire une belle maison de pierres qui portera le nom de Maison blanche, et des jardins le long de la future rue Saint-Vallier. Cette demeure a survécu à la destruction du faubourg ancien au début des années 1970 en vue du passage de l'autoroute Dufferin-Montmorency. En 1720, le commissaire du roi, Henry Hiché, obtient la propriété de cette terre et de la Maison blanche par une sentence d'adjudication de la Prévôté. Il compte alors la mettre en valeur en lotissant des terrains. Le faubourg Saint-Roch prend forme dans l'axe de la rue Saint-Vallier. Profitant de ruisseaux qui coulent le long du cap Diamant, des tanneurs exploitent de petites entreprises.

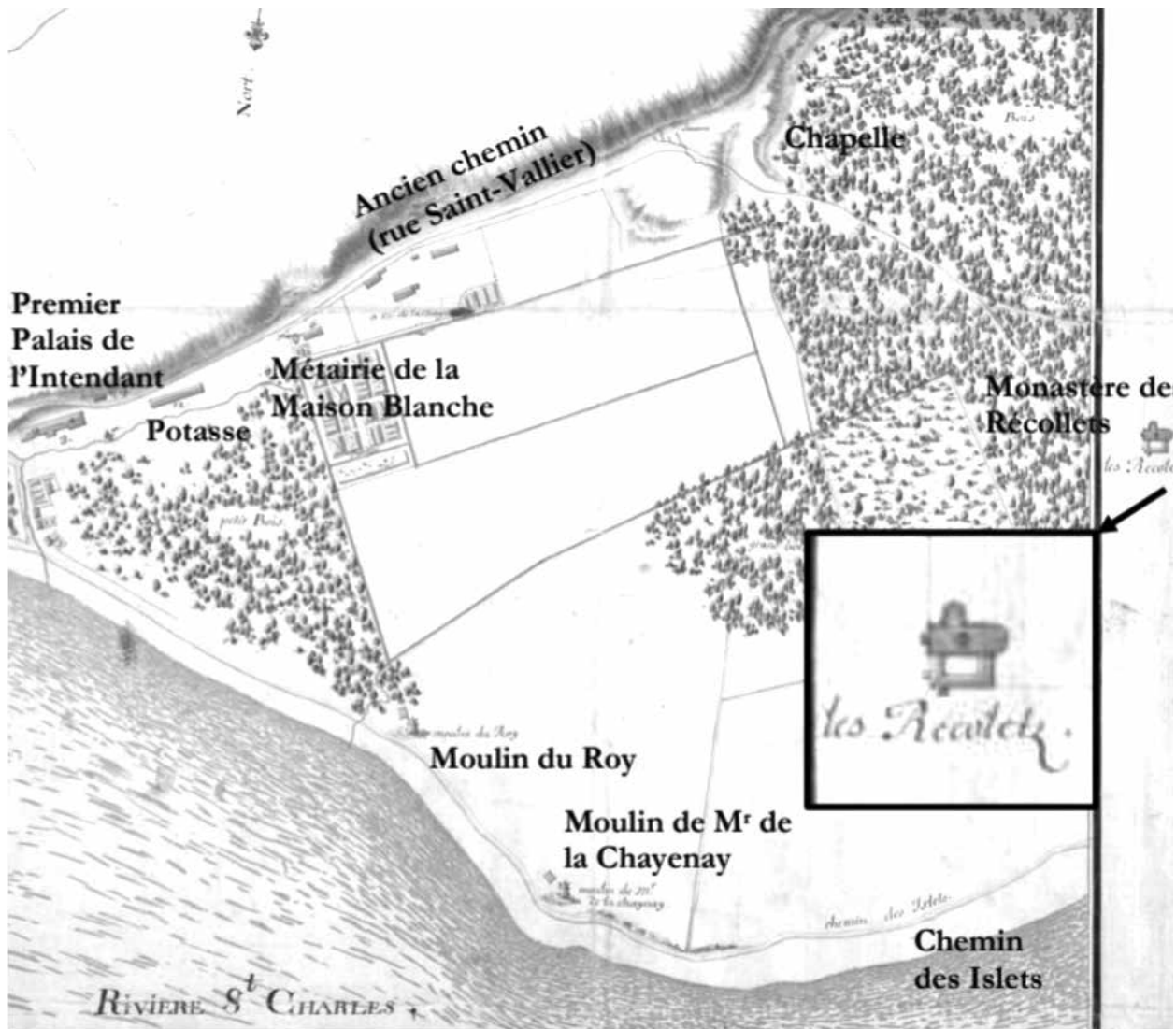
En 1710, l'ingénieur Berthelot de Beaujours dessine l'un des premiers plans du futur faubourg Saint-Roch. Son plan repose sur l'aménagement d'un axe nord-sud de la rue Saint-Roch menant à l'ermitage des Récollets qui porte le nom de cette rue. Le promoteur Henry Hiché commence à vendre des parcelles de terrain sur les rues Saint-Vallier et Saint-Roch dans la décennie 1730. Au même moment, les autorités de la ville adoptent un règlement qui oblige les charretiers à s'inscrire pour obtenir un permis pour circuler dans la ville. Certains d'entre eux installent leurs écuries sur la rue Saint-Vallier, dans l'axe de la future rue du Pont et du carré Lépine.

Dès 1744, le futur faubourg compte déjà 245 habitants. Un premier réseau de rues dans un plan orthogonal apparaît sur des terres marécageuses et mal drainées. Progressivement, dans l'axe de la rue Saint-Roch sont dessinées les futures rues des Fossés, De Sainte-Hélène et Sainte-Marguerite. La reconstruction du palais de l'intendant après l'incendie de 1725 et l'établissement des chantiers royaux en 1739 contribuent au développement du faubourg

Hiché qui prendra le nom de Saint-Roch au début des années 1750.

Mais c'est la construction de la nouvelle enceinte fortifiée en haute-ville après 1745 qui accélère le développement du faubourg. Les expropriations effectuées par Chaussegros de Léry pour sa réalisation forcent des artisans à se réinstaller en basse-ville. En 1752, l'ingénieur militaire dit se réjouir de voir les artisans déménagés en basse-ville et ainsi débarrasser la ville. Le nouveau faubourg semble donc destiné aux pauvres qui vont s'installer dans des maisons en bois sur des sols marécageux. À la fin du Régime français, le faubourg Saint-Roch compte 120 propriétaires et 600 habitants.

Le développement du commerce d'exportation du bois et de la construction navale, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, entraîne une rapide croissance démographique et économique de la ville de Québec, ce qui favorise l'émergence de trois faubourgs à l'extérieur des fortifications. Les faubourgs Saint-Louis et Saint-Jean sur le cap, dans l'axe des rues du même nom, et le



Premier développement du faubourg au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle (Villeneuve, 1685).

faubourg Saint-Roch dans l'axe de la rue Saint-Vallier.

L'intensité des activités économiques sur les bords du fleuve Saint-Laurent et de la rivière Saint-Charles engendre une augmentation rapide du nombre de quais et d'entrepôts qui grugent les grèves et les rives. D'une vingtaine de quais au début du XIX<sup>e</sup> siècle, leur nombre augmentera à une quarantaine à la fin des années 1830. Très rapidement se fait sentir le besoin d'établir un lien terrestre entre la basse-ville

et le faubourg Saint-Roch. Au départ, les eaux de l'embouchure de la rivière Saint-Charles viennent rejoindre le bord du cap Diamant. Le seul passage entre la basse-ville et Saint-Roch ne peut se faire qu'à pied, à marée basse.

Progressivement, à partir du début du XIX<sup>e</sup> siècle, les propriétaires de quais et d'entrepôts accaparent les rives. Selon Joseph Bouchette, là « où l'eau de la rivière lavait le pied du roc de temps à autre, on a construit

successivement des quais vers la marque de basse marée et on en a rendu les bases suffisamment solides pour bâtir des rues entières ». On a même réussi, en minant et en taillant le roc du cap Diamant, à construire la rue Sous-le-Cap d'une douzaine de pieds de large, et à y établir des maisons et des quais.

Dès 1812, une pétition est déposée à la Chambre d'assemblée pour entreprendre la construction d'une nouvelle rue qui permettrait de faire le trait d'union



En 1697, les Récollets construisent l'ermitage Saint-Roch, qui donnera son nom au faubourg par la suite.

entre la basse-ville et le faubourg Saint-Roch. Un projet de loi est adopté en 1815 et la nouvelle rue Saint-Paul est ouverte en 1816, dessinée par l'arpenteur William Sax. Les propriétaires de terrains vont pouvoir agrandir leurs terrains sur de nouveaux quais le long de la nouvelle rue Saint-Paul. Une douzaine de nouveaux quais apparaissent le long de cette nouvelle rue au cours des années 1820.

Ce lien entre la basse-ville et le faubourg Saint-Roch est un projet majeur et déterminant dans le développement urbain de la ville de Québec. Il avait été souhaité et dessiné depuis le Régime français, mais jamais réalisé. Il favorisera la construction d'une ligne de quais et d'entrepôts de plusieurs kilomètres de long entre l'Anse-des-Mères dans la basse-ville et le pont Dorchester dans le faubourg Saint-Roch. À plus long terme, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, il contribuera à l'essor du faubourg Saint-Roch comme

centre commercial et industriel de la ville de Québec.

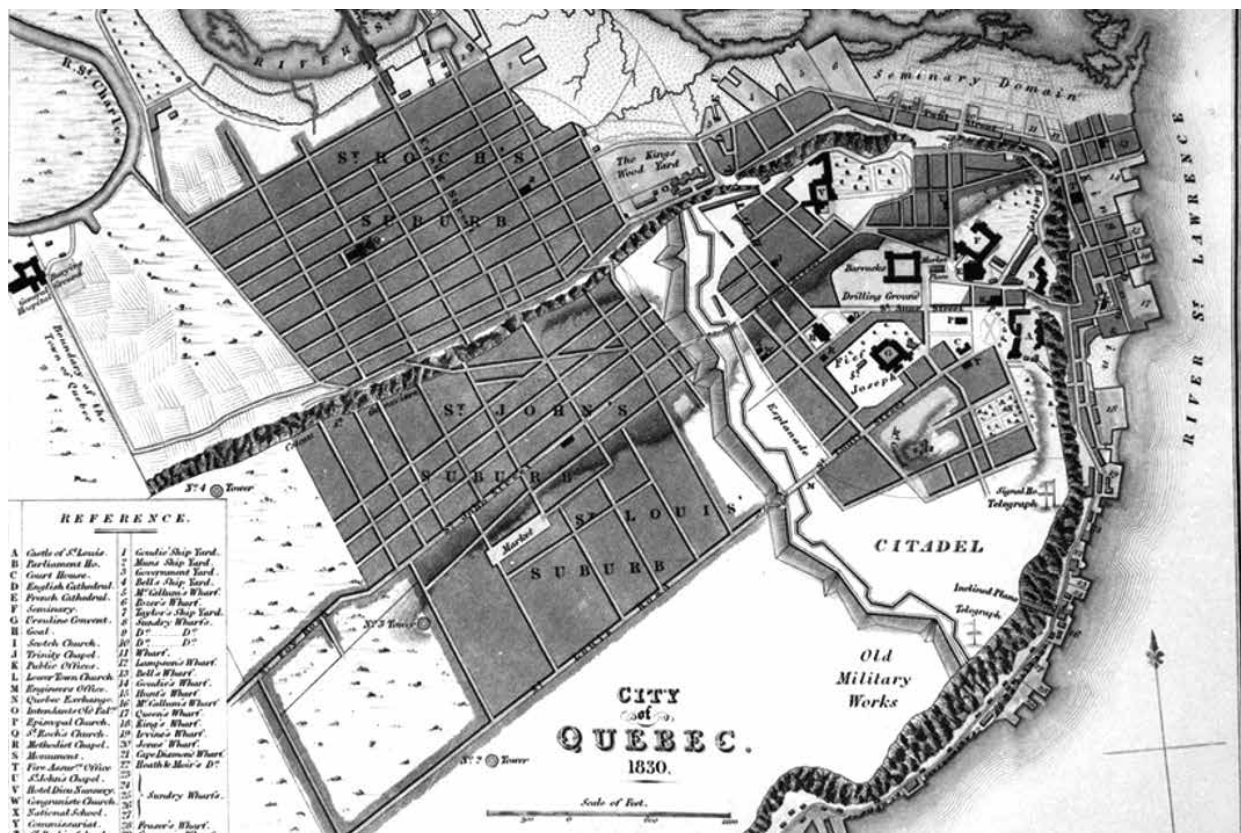
Entre-temps, l'ouverture de la nouvelle rue Saint-Paul mène à une expansion très rapide du faubourg Saint-Roch. Sa population passe de 5 220 résidents en 1818 à 8 000 en 1831, puis à 10 760 en 1842, ce qui en fait le quartier le plus peuplé de la ville de Québec. La présence d'entreprises de construction navale, comme celle de John Goudie et de John Munn, amène des centaines de charpentiers de navire et de journaliers à venir s'installer dans le quartier. Ceux-ci y construisent de petites maisons de faubourg en bois sur les lots vendus par les propriétaires terriens, d'abord par William Grant et, à partir de 1810, par John Mure.

Dans un premier temps, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le développement urbain s'effectue dans l'axe de la rue Saint-Vallier en continuité du palais de l'intendant, autour d'un

noyau urbain : le faubourg Saint-Vallier qui regroupe une dizaine de tanneries au pied de la côte d'Abraham. Puis, ce développement se poursuit avec William Grant qui, avant 1810, vend plus de 300 lots à construire dans le faubourg. Un premier réseau de rues en forme orthogonale se coupant à angle droit émerge à partir de la rue Saint-Roch. Par la suite, avec l'expansion démographique, un nouveau secteur s'ouvrira jusqu'à la rue du Pont. Deux grands propriétaires fonciers possèdent les terrains du quartier jusqu'à la Pointe-aux-Lièvres. John Mure prend la relève de William Grant pour la portion sud près du cap, et John Richardson possède la portion nord le long de la rivière.

Pour la première fois à Québec, en 1805, de nouvelles rues avec des noms à consonance anglaise apparaissent, telles que King (du Roi) et Grant. En 1826 émergent les rues Richardson (De La Salle), Craig (du Pont) et Grant (Monseigneur-Gauvreau). D'autres sont ouvertes et leur nom rappelle la géographie du quartier, comme les rues des Prairies ou des Fossés. Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le faubourg Saint-Roch se développe entre deux zones : l'une de construction navale au nord, sur les bords de la Saint-Charles, où les constructeurs de navires francophones sont repoussés à la Pointe-aux-Lièvres, et l'autre zone au sud de tanneries et d'industries, attirés par les sources d'eau et ruisseaux qui s'écoulent à même le coteau. Entre ces deux zones croît une bande résidentielle dominée par la nouvelle église du faubourg.

En 1815, Joseph Bouchette fait remarquer que la zone urbaine s'arrête avant les terres de la



Le faubourg Saint-Roch avant l'incorporation municipale de 1833.

Vacherie (Pointe-aux-Lièvres) ayant appartenu aux jésuites. Ainsi, la route qui mène au pont Dorchester est encore pour quelque temps « [...] une vaste étendue de prairies et de beaux pâturages et de jardins ». D'ailleurs en 1819, à la suite de nombreuses plaintes de citoyens qui trouvent que le pont Dorchester est trop loin de la ville, la Chambre d'assemblée autorise son démantèlement et son déplacement dans l'axe de la rue du Pont. Le pont est construit avec un pont-levis pour permettre le passage des bateaux sur la rivière Saint-Charles, et un monopole de 50 ans est offert aux propriétaires du pont.

À la suite d'une pétition appuyée par 290 familles, le faubourg voit une première église construite en

1811, selon les plans de François Baillairgé, sur un terrain donné par John Mure. L'église est incendiée, puis rapidement reconstruite. Saint-Roch obtient le titre de paroisse en 1829 et se détache donc de la paroisse mère de Notre-Dame de Québec. Deux années plus tard, un cimetière paroissial est ouvert sur la rue Saint-Joseph, entre les rues Caron et Dorchester. Le quartier compte également une école publique.

L'expansion de la basse-ville vers le faubourg Saint-Roch provoque une demande pour l'ouverture de nouveaux marchés publics. Dès 1816, un second marché public est ouvert dans la basse-ville sur les bords du fleuve. Il possède une halle couverte construite par François Baillairgé. En 1828, des citoyens demandent l'ouverture d'un

nouveau marché sur la rue Saint-Paul. Les résidents du faubourg se plaignent qu'il faut plusieurs heures pour faire l'aller-retour au marché de la basse-ville. Ce marché public, en plus des produits réguliers, devrait offrir du bois de chauffage, du foin et des matériaux de construction. Il permettrait de libérer et désencombrer les deux autres marchés de la ville. La construction du marché Saint-Paul se concrétise en 1831. La même année, un projet de marché public – au cœur du faubourg, où se trouve aujourd'hui la place Jacques Cartier – est discuté à la Chambre d'assemblée. Ce marché public sera créé après l'incorporation de la ville en 1833. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le faubourg Saint-Roch deviendra le cœur manufacturier et commercial de la ville de Québec.

# L'Hôpital de la Marine : un témoin de l'évolution des institutions hospitalières à Québec

Jérôme Ouellet, historien

À proximité de l'usine de Rothmans, Benson & Hedges à Québec se trouve un quadrilatère inoccupé, mais destiné à accueillir le pôle d'échange du réseau structurant dans le quartier Saint-Roch. Pendant près de 130 ans s'est dressé à cet emplacement l'Hôpital de la Marine. Au cours de son existence, celui-ci a surtout été employé comme lieu d'isolement et de traitement de malades et de marginaux, ce qui devait, en principe, protéger à la fois ces personnes et le public. Je vous propose de retracer l'histoire de cet hôpital, vue sous l'angle de son développement institutionnel et architectural.

## Un nouvel hôpital sur fond de débat médical et d'épidémies

Dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, deux facteurs favorisent particulièrement l'apparition et la propagation de la maladie à Québec. Son port de la ville, dont l'activité n'est alors surpassée que par ceux de New York et de La Nouvelle-Orléans en Amérique du Nord, génère la présence de nombreux marins. À titre de principale porte d'entrée en Amérique du Nord britannique<sup>1</sup>, Québec reçoit de plus un flot constant d'immigrants, dont plusieurs ont mauvaise mine à



Représentation de l'épidémie de choléra à Québec en 1832 par Joseph Légaré. Elle est fidèle à la pensée infectionniste du temps : des feux sont installés devant chaque maison pour purifier l'air des miasmes qui, croyait-on, étaient la cause de la maladie (Le choléra à Québec, Joseph Légaré, vers 1832, Musée des beaux-arts du Canada, no 7157).

leur arrivée. De plus, les conditions sanitaires et hygiéniques auxquelles fait face la population se détériorent au début du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment en raison de la croissance démographique, de l'entassement urbain ainsi que de la pollution des sources d'eau.

Signalons que deux courants de pensée animent et divisent les milieux médicaux. Ceux qui appuient la thèse contagionniste expliquent la propagation des maladies par la contagion entre

personnes. Ils recommandent l'isolement et la quarantaine comme traitement pour freiner la prolifération de la maladie. Les défenseurs de la thèse infectionniste associent plutôt la propagation de la maladie à des facteurs environnementaux, comme la qualité de l'air, ou individuels, comme l'hygiène personnelle. Les deux courants, tantôt l'un, tantôt l'autre, ont l'oreille des autorités gouvernementales et influencent la formulation des politiques de santé publique.



Hôpital de la Marine tel qu'il apparaît vers 1875 de la rue Dorchester (Quartier Saint-Roch – Rue Dorchester – Hôpital de la Marine – Façade et profil gauche – Vue éloignée. – [Vers 1875], BAnQ, Collection initiale, P600, S6, D1, P362).

À l'initiative de la Société des émigrés de Québec, un hôpital est ouvert en 1820 dans le faubourg Saint-Jean pour soigner les immigrants et les marins mal en point. Dès ses débuts, l'établissement est source de problèmes. Le bâtiment en bois est, semble-t-il, construit sommairement. L'aspect rudimentaire du système d'égout et l'ajout d'une annexe servant aux autopsies provoquent des odeurs nauséabondes qui attirent des plaintes. De surcroît, le financement de l'hôpital fait l'objet d'une joute constante entre la Chambre d'assemblée et le gouverneur George Ramsay, comte de Dalhousie, qui est président honoraire de la Société des émigrés et bailleur de fonds de l'hôpital.

C'est en réponse à des craintes d'épidémie que le Parlement du Bas-Canada adopte en 1830 une loi autorisant la construction d'un « [...] Hôpital de Marine à ou près de Québec [...] pour la réception des matelots, malades et autres malades indigents<sup>2</sup> ». Le terrain choisi, situé sur les terres de la Vacherie dans le faubourg Saint-Roch, est accessible par la navigation sur la rivière

Saint-Charles et se situe légèrement en retrait du tissu urbain de la capitale.

Sa construction s'amorce en 1832, selon les plans de l'architecte Henry Musgrave Blaiklock, qui met de l'avant l'esthétique néoclassique, comme il venait de le faire pour l'édifice de la Douane. Le bâtiment se présente avec un corps central flanqué de deux ailes. Par manque de fonds, l'aile orientale ne s'élèvera qu'en 1856. À son ouverture en 1835, le nouvel hôpital est l'un des immeubles les plus imposants à Québec. En plus d'accueillir des malades, il constitue un lieu d'apprentissage pour les futurs médecins.

Très tôt, l'établissement est aux prises avec l'afflux de victimes des grandes vagues épidémiques qui secouent l'Europe et l'Amérique du Nord entre 1832 et 1854. En fait, la gravité d'épisodes de choléra en 1834 pousse les autorités à ouvrir l'hôpital avant la fin des travaux de construction<sup>3</sup>. La présence de patients contagieux et l'aménagement de deux cimetières (l'un catholique et l'autre protestant) autour de l'hôpital

entacheront la réputation du secteur de la Pointe-aux-Lièvres. Ils consacreront de plus son occupation à des fins industrielles plutôt que résidentielles, jusqu'à tout récemment.

## De nouvelles missions pour l'hôpital

Dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le nombre d'immigrants arrivant dans la capitale décroît au même moment où l'importance du port de Québec fléchit. De plus, le contrôle sanitaire établi à la Grosse Île en 1832 s'améliore. L'Hôpital de la Marine compense la diminution de marins et d'immigrants malades en acceptant de traiter la clientèle locale, généralement peu nantie. En 1866, l'ouverture d'un dispensaire administré par les Sœurs de la Charité de Québec prend en charge la même clientèle. En 1889, le gouvernement fédéral, propriétaire des lieux, ferme l'établissement. De l'avis du ministre de la Marine et des Pêches, l'hôpital « sera réouvert quand il y aura des matelots malades », ajoutant que seulement deux marins sont hospitalisés au moment de la fermeture<sup>4</sup>.

L'immeuble, finalement mis en vente en 1891, est acquis par les Sœurs du Bon-Pasteur, qui y établissent l'hospice Saint-Charles. Cette institution, dont les débuts remontent à 1870, regroupe des écoles de réforme et d'industrie pour filles. Leur mandat et leur programme sont bien distincts : « Les écoles d'industrie accueillent les enfants [...] "en besoin de protection", c'est-à-dire orphelins, errants, "sans moyens d'existence", abandonnés ou réfractaires. Si ces écoles faillissent à enlever ces enfants de la pente du vice, les écoles de



Vue rapprochée de l'hôpital des Anciens Combattants en 1950 (Hôpital des Anciens combattants, connu également sous le nom Hôpital Saint-Charles, Québec, Paul Carpentier, -1950, BAnQ, E6, S7, SS1, P78591)

réforme “[...] feront ce que celles d’industrie n’auront pu faire”. Ces écoles de réforme sont destinées à recevoir les enfants jugés coupables de “délits punissables”, comme des vols, afin de les “redresser”<sup>5</sup>. Quant au bâtiment à proprement parler, les religieuses prolongent l’aile orientale au début du XX<sup>e</sup> siècle. À la suite d’un incendie en 1927, au cours duquel une trentaine de filles périssent, les travaux de reconstruction changent légèrement la physionomie de l’immeuble.

Le développement des activités industrielles dans le secteur de la Pointe-aux-Lièvres déplaît aux Sœurs du Bon-Pasteur. Le gouvernement fédéral, qui désire mettre la main sur

l’hospice pour y établir une école d’aviation, exproprie les religieuses en 1940, dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale. En guise de dédommagement, celles-ci reçoivent la ferme expérimentale de Cap-Rouge.

À la fin du conflit, l’école d’aviation est convertie en hôpital militaire. Désigné sous le nom d’Hôpital des Anciens Combattants à partir de 1946, il accueille des patients jusqu’à l’ouverture d’un nouvel établissement à Sainte-Foy en 1954<sup>6</sup>. Sans fonction par la suite, l’immeuble est offert à la Ville de Québec, mais sans que le projet d’y déménager les quartiers généraux de la police municipale

se réalise. Le gouvernement projette finalement la construction d’un immeuble de bureaux, aujourd’hui disparu, et démolit l’ancien Hôpital de la Marine en 1959.

Signalons que la Société historique de Québec dénonce alors la décision du gouvernement fédéral dans une lettre envoyée à la Commission d’urbanisme de la Ville. Dans ce texte, les administrateurs de la Société affirment que le vieil édifice « [...] constitue, avec le parc et son enceinte, un ensemble de première valeur, mieux que ce qu’on voudrait mettre à sa place, et d’autant plus précieux qu’il est le plus vieux sinon le seul témoin intéressant du passé dans tout le quartier<sup>7</sup> ».

## Notes

- 1 Plus d'un million d'immigrants, la plupart venant de Grande-Bretagne et d'Irlande, transitent par Québec entre 1815 et 1860. Voir Fernand Harvey, « Une porte d'entrée en Amérique : l'immigration à Québec au XIX<sup>e</sup> siècle », *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 1 (1987), p. 41-44.
- 2 Voir 10-11 George IV, chapitre 23 (Acte pour pourvoir à l'érection d'un Hôpital de Marine à ou près de Québec). La loi est sanctionnée le 26 mars 1830.
- 3 Notons également l'épidémie de typhus en 1847, à l'époque de la Grande Famine en Irlande. Précédant l'ouverture de l'établissement, l'épidémie de choléra de 1832 frappe l'imagination par sa virulence. À propos de l'ouverture précipitée de l'Hôpital en 1834 et de sa gestion par l'administration municipale, voir Antonio Drolet, « Un hôpital municipal à Québec en 1834 », *Trois siècles de médecine québécoise*, Québec, Société historique de Québec, 1970, p. 66-69.
- 4 « Dernières nouvelles », *La Minerve* (Montréal), vol. 82, n° 108 (9 janvier 1890), p. [3].
- 5 Dale Gilbert, *Dynamiques de l'institutionnalisation de l'enfance délinquante et en besoin de protection : le cas des écoles de réforme et d'industrie de l'Hospice Saint-Charles de Québec, 1870-1950*, mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 2006, p. 23.
- 6 D'abord nommé « Hôpital Sainte-Foy », l'édifice est cédé au gouvernement du Québec en 1968 et devient le Centre hospitalier de l'Université Laval. Voir « Centre hospitalier de l'Université Laval [1968 - ] », *Guide des archives hospitalières de la région de Québec 1639-1970*, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, sans date.
- 7 « Pour protéger un témoin du Vieux-Québec », *Le Soleil*, vol. 78, n° 36 (10 février 1959), p. 3.

## Références

- « École de réforme du Bon-Pasteur (puis de l'Hospice Saint-Charles) (14/02/1870-1921) », *Naître et grandir à Québec, 1850-1950*, Johanne Daigle, François Guérard et Thérèse Hamel, dir., Centre interuniversitaire d'études québécoises, ca 2008.
- « École d'industrie de l'Hospice Saint-Charles (02/1884-12/10/1950) », *Naître et grandir à Québec, 1850-1950*, Johanne Daigle, François Guérard et Thérèse Hamel, dir., Centre interuniversitaire d'études québécoises, ca 2008.
- « Hôpital de la marine (07/1834-1890) », *Naître et grandir à Québec, 1850-1950*, Johanne Daigle, François Guérard et Thérèse Hamel, dir., Centre interuniversitaire d'études québécoises, ca 2008.
- « Hôpital de la Marine [1834-1889] », *Guide des archives hospitalières de la région de Québec 1639-1970*, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, sans date.
- « Hôpital des Anciens Combattants [1946-1954] », *Guide des archives hospitalières de la région de Québec 1639-1970*, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, sans date.
- « Hôpital Sainte-Foy (Anciens Combattants) [1954-1968] », *Guide des archives hospitalières de la région de Québec 1639-1970*, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, sans date.
- « Une nouvelle de nature à ranimer notre optimisme », *Le Soleil*, vol. 77, n° 296, 16 décembre 1958, p. 4.
- Christian Duperron, *Le choléra à Québec en 1832 : entre contagion et infection*, Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 2006, V – 122 p.
- Dale Gilbert, *Dynamiques de l'institutionnalisation de l'enfance délinquante et en besoin de protection : le cas des écoles de réforme et d'industrie de l'Hospice Saint-Charles de Québec, 1870-1950*, Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 2006, VII – 151 p.
- André Laberge, « Blaiklock, Henry Musgrave », *Dictionnaire biographique du Canada*, Université Laval/University of Toronto, accessible en ligne : [http://www.biographi.ca/fr/bio/blaiklock\\_henry\\_musgrave\\_7E.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/blaiklock_henry_musgrave_7E.html) (Consulté le 30 janvier 2022).
- Lucie K. Morisset, *Patrimoine du quartier Saint-Roch : La mémoire du paysage. Histoire de la forme urbaine*, Québec, Ville de Québec, Service de l'urbanisme, Design urbain et patrimoine, 1996, 287 p.
- Marc Vallières, « Naître, vivre et travailler dans une ville coloniale », dans Marc Vallières, dir., *Histoire de Québec et de sa région, tome II : 1792-1939*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008, p. 851-922, Coll. Les régions du Québec, 18.
- Marc Vallières, « Développement urbain et société à Québec », dans Marc Vallières, dir., *Histoire de Québec et de sa région, tome II : 1792-1939*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008, p. 1301-1386, Coll. Les régions du Québec, 18.

# La Bibliothèque des ouvriers de Saint-Roch

*Une expérience de lecture populaire au XIX<sup>e</sup> siècle*

Gilles Gallichan, historien

Avant la bibliothèque Gabrielle-Roy, inaugurée en 1983, fut ouverte, également au cœur du quartier Saint-Roch, l'une des premières bibliothèques publiques et gratuites au Québec. Entre 1890 et 1892, la Bibliothèque des ouvriers de Saint-Roch, située rue de la Couronne, a connu un trop bref succès. Son existence s'est rapidement heurtée à une réaction conservatrice et cléricale qui jugeait les bibliothèques publiques comme dangereuses pour l'ordre social et moral; une idéologie dominante qui a longtemps retardé le développement des bibliothèques au Québec, qui s'amorçait au XIX<sup>e</sup> siècle.

À la fin des années 1880, le gouvernement national d'Honoré Mercier lance des initiatives pour relever l'alphabétisation générale et particulièrement au sein des classes populaires. Dans les villes, on met sur pied des écoles d'industrie pour former des techniciens et des ouvriers spécialisés, on crée des écoles du soir pour les adultes et, en 1890, le gouvernement adopte une loi permettant aux pouvoirs publics de soutenir des bibliothèques gratuites pour tous<sup>1</sup>.

Ces initiatives répondent aux demandes du commerce et de l'industrie qui ont besoin d'une main-d'œuvre de plus en plus alphabétisée et compétente pour utiliser les outils et les machines,



Guillaume Bresse, initiateur de la bibliothèque des ouvriers (Wikimedia Commons)

ainsi que pour comprendre les communications écrites et les directives des entreprises. Pour le gouvernement, cet effort vise aussi à former des citoyens responsables et informés, en leur donnant accès à la presse et à la littérature et en leur permettant de parfaire leurs métiers grâce à une documentation pertinente et bien choisie.

Le Québec s'apprête ainsi à joindre un grand mouvement de démocratisation de la lecture, malgré les méfiances du clergé catholique qui contre les initiatives d'établir des bibliothèques publiques. Depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, on voit naître dans les

villes, en Europe, aux États-Unis et au Canada, des *Mechanic's Institutes*, ou instituts d'artisans, qui visent à répondre aux mêmes demandes dans une société en pleine révolution industrielle. On y offre des formations techniques, des conférences gratuites et on y ouvre, pour tous, des salles de lecture présentant journaux, livres et revues. À New York, l'institut fondé en 1859 par l'industriel Peter Cooper, cité en exemple, rend ainsi de grands services à la formation des classes populaires. En Ontario, une loi adoptée en 1882 permet l'ouverture de bibliothèques publiques et l'établissement des instituts d'artisans dans plusieurs villes. Au Québec, en 1890, le notaire et journaliste Eugène Rouillard publie un essai pour encourager la création de bibliothèques publiques ouvertes à tous, et en particulier « aux classes laborieuses<sup>2</sup> ».

C'est dans ce contexte que l'initiative d'une bibliothèque populaire voit le jour dans le faubourg Saint-Roch de Québec. L'homme d'affaires et conseiller législatif Guillaume Bresse (1833-1892), prospère manufacturier de bottes et de chaussures, veut y créer une bibliothèque sur le modèle de l'Institut Cooper de New York<sup>3</sup>. Il investit 10 000 \$ pour la création d'une école d'arts et métiers jumelée à une bibliothèque publique et gratuite.



M. l'abbé François-Honoré Bélanger, curé de Saint-Roch de Québec, dans *Le Monde illustré*, Vol. 12, n° 583 (6 juillet 1895), p. 129

Il obtient, pour la réalisation de son projet, la nécessaire collaboration du curé de la paroisse, l'abbé François-Honoré Bélanger, un prêtre dont le parcours singulier le destinait à parrainer un tel projet. Né à Montréal en 1850, l'abbé Bélanger est le fils d'un fonctionnaire qui a été gérant des ateliers de l'Imprimeur de la reine. Le jeune François-Honoré a suivi sa famille entre Toronto et Québec, où le Parlement de la province du Canada siège en alternance entre 1850 et 1865. Orphelin à neuf ans, il est pris en charge par la famille Desbarats, les imprimeurs officiels du gouvernement. Il a pu connaître, dans son enfance à Toronto, les instituts d'artisans et l'intérêt qu'ils suscitent auprès des ouvriers. En 1863, il devient pensionnaire au Séminaire de Québec pour y faire ses études classiques. Il

poursuit sa formation en théologie et est ordonné prêtre en 1876. D'abord vicaire à Notre-Dame de Québec, il est nommé curé de Saint-Roch en 1885. La paroisse ouvrière et commerciale de la capitale québécoise compte alors 22 000 âmes et le curé est assisté dans son ministère de sept vicaires. Le nouveau curé de Saint-Roch est un homme dynamique et entreprenant. On le dit bon prédicateur et attentif aux êtres et aux âmes<sup>4</sup>. Sa présence s'impose au cœur de ce projet laïc en un temps où seules les bibliothèques paroissiales trouvent grâce aux yeux des autorités épiscopales et des conservateurs ultramontains.

Guillaume Bresse et le curé Bélanger réunissent une douzaine de notables du quartier Saint-Roch pour constituer la

corporation de la Bibliothèque des ouvriers, destinée à « l'instruction des ouvriers dans les arts et l'industrie dans ses diverses branches<sup>5</sup> ». Parmi les fondateurs de la bibliothèque, on trouve les noms du négociant Zéphirin Paquet, du marchand de fourrures J.-B. Laliberté, de l'ingénieur mécanicien F.-X. Drolet ainsi que du conseiller municipal, historien, bibliophile et bibliographe Philéas Gagnon. L'inspecteur des manufactures, Charles T. Côté, est nommé directeur-gérant et secrétaire de la bibliothèque.

Saluée de toute part, la bibliothèque est ouverte au public le 1<sup>er</sup> mai 1890, dans l'ancienne mercerie F.-X. Lepage, au numéro 53 de la rue de la Couronne, près de l'actuel édifice de La Fabrique. On dit que le local est vaste, propre et bien éclairé, aménagé sur deux étages<sup>6</sup>.

Le gouvernement du Québec lui accorde une subvention de 2 000 \$ et on fait un appel à tous pour recevoir des dons en argent et en livres pour garnir les rayons du nouvel établissement<sup>7</sup>. La réponse du milieu est généreuse : la bibliothèque obtient des dons d'équipement, de mobilier, de papeterie, de reliure, de cartes, de gravures et plusieurs centaines de livres. De nombreux journaux du Québec, du Canada et des États-Unis offrent des abonnements gratuits pour la salle de lecture de la bibliothèque. Dans un article enthousiaste, Philéas Gagnon détaille les dizaines de métiers pour lesquels la bibliothèque possède des manuels techniques et il annonce de futures conférences « sur des sujets pratiques, propres à intéresser et à instruire la classe des ouvriers et des industriels qui habitent nos faubourgs<sup>8</sup> ».

On tient, à la bibliothèque, un registre des emplois disponibles localement et une liste des ouvriers en quête de travail, constituant ainsi un centre d'aide pour la main-d'œuvre<sup>9</sup>. Les compagnies d'électricité et de téléphone offrent gratuitement leur service à la bibliothèque, considérée comme un service public essentiel<sup>10</sup>. Dès les premières semaines, entre 150 et 200 personnes fréquentent quotidiennement la bibliothèque<sup>11</sup> et, au cours du mois de janvier 1891, on y compte 10 000 entrées. On songe déjà à installer la bibliothèque dans un autre immeuble pouvant mieux répondre à une telle demande.

Mais le renvoi du gouvernement Mercier, à la suite du scandale du chemin de fer de la baie des Chaleurs, en décembre 1891, et l'élection d'un gouvernement conservateur et ultramontain en mars 1892 changent radicalement le contexte politique et culturel autour des bibliothèques populaires. Déjà, du côté conservateur, des critiques s'étaient élevées contre les politiques culturelles de Mercier et contre la loi de 1890 sur les bibliothèques<sup>12</sup>. On s'inquiète des sociétés ouvrières de la région de Québec qui pétitionnent en faveur de l'instruction gratuite et obligatoire<sup>13</sup>, laquelle est jugée comme une dangereuse porte ouverte sur la laïcité. Pour les catholiques ultramontains, la cause est entendue. Les bibliothèques gratuites, ouvertes à tous et administrées par des laïcs, même bien intentionnés, peuvent devenir « des chaires de peste », s'ils viennent à en perdre le contrôle. Et, pour des gens simples, « le savoir n'est pas vertu » et l'instruction universelle s'ouvre sur les lectures universelles qui ne peuvent

conduire qu'à l'abîme<sup>14</sup>. Bref, malgré la caution morale et le dynamisme du curé Bélanger, la Bibliothèque des ouvriers de Saint-Roch soulève les plus grandes appréhensions.

La suite est prévisible. Le gouvernement conservateur de Charles-Eugène Boucher de Boucherville, voulant réduire les dépenses jugées exagérées du gouvernement Mercier, met fin au soutien de l'État envers les écoles du soir et les bibliothèques populaires. Le gouvernement cède désormais au clergé catholique l'entier contrôle de la lecture publique.

Privée du subside de l'État, la Bibliothèque des ouvriers de Saint-Roch peine à maintenir ses services. La mort de son mécène, Guillaume Bresse, en janvier 1892, n'arrange pas l'affaire. En juillet 1892, on lance une campagne de souscription populaire pour la garder à flot et pour combattre « une double servitude; celle de l'ignorance et celle de la misère<sup>15</sup> ». On cite en exemple la salle de lecture de l'établissement « toujours remplie, dimanche comme semaine » par « une jeunesse avide de lire et de s'instruire<sup>16</sup> ». Rien n'y fait, le passif devient trop lourd et on doit liquider la bibliothèque et disperser sa petite collection d'environ 1 000 titres. Elle est vendue à l'enchère en août 1892, les mises peu élevées ne rapportent que 800 \$. Cette bibliothèque qui avait soulevé tant de projets et d'espoirs est liquidée par lots vendus « pour à peine le prix d'un minot de prunes<sup>17</sup> ».

Deux ans plus tard, le curé Bélanger tente de ressusciter le projet et lance une souscription pour refonder une bibliothèque publique. Il reçoit plusieurs dons en argent et la Société

bienveillante de Saint-Roch lui offre sa bibliothèque d'association comme collection initiale<sup>18</sup>. Mais la mort du curé Bélanger, le 24 juin 1895, ferme définitivement le dossier.

Quinze ans plus tard, à l'Assemblée législative du Québec, le député libéral de Québec-Est (incluant Saint-Roch), Louis-Alfred Létourneau, soulève un débat évoquant le souvenir de la Bibliothèque des ouvriers de Saint-Roch entre 1890 et 1892 et sa fermeture par les conservateurs. Le gouvernement, alors dirigé par sir Lomer Gouin, plaide en faveur de sa politique pour fonder des écoles techniques dans les villes du Québec. On reprend ainsi, dit-on, l'œuvre du gouvernement Mercier. L'opposition conservatrice répond qu'en 1892, la situation financière de la province était précaire et qu'il avait fallu faire des sacrifices qui n'étaient pas dirigés contre les ouvriers ni contre l'instruction publique<sup>19</sup>.

Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, la Ville de Québec signe une entente avec l'Institut canadien de Québec pour offrir un service de lecture publique. Pendant longtemps, dans les quartiers de la ville, seules les bibliothèques paroissiales ont pu assurer un service, mais souvent anémique et déficient. Au fil des années, elles sont devenues des succursales de l'Institut canadien qui eut à les dynamiser et à les moderniser.

Il a fallu attendre les années 1980 et le plan Vaugois pour voir une véritable impulsion donnée aux bibliothèques municipales. À Québec, la bibliothèque Gabrielle-Roy, dans le quartier Saint-Roch, fut le premier fruit de cette réforme.

## Notes

- 1 « Acte donnant pouvoir aux corporations de cité, ville et village, d'aider au maintien de bibliothèques publiques », *Statuts de la province de Québec*, 1890, 54, Victoria, chap. 34.
- 2 Eugène Rouillard, *Les bibliothèques populaires*, Québec, L.-J. Demers, 1890, p. 3
- 3 « Bibliothèque pour les ouvriers », *Le Courrier du Canada*, 8 octobre 1889, p. 2; Jean Benoît, « Bresse, Guillaume », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. XII, accessible en ligne : [www.Biographi.ca/fr/bio](http://www.Biographi.ca/fr/bio) (consulté le 31 déc. 2021).
- 4 *Le révérend François-Honoré Bélanger, curé de Saint-Roch. Sa vie, ses œuvres, sa mort*, Québec, A. Côté et Cie, 1895.
- 5 *Incorporation de la Société de la Bibliothèque des ouvriers*, Québec, 16 janvier 1890, Archives de l'Assemblée nationale, Document de session, vol. 42, 1909, n° 99.
- 6 *L'Électeur*, 19 avril 1890, p. 1.
- 7 « Une bibliothèque pour les ouvriers », *L'Électeur*, 26 avril 1890, p. 4.
- 8 Philéas Gagnon, « La bibliothèque des ouvriers », *L'Électeur*, 10 septembre 1890, p. 1.
- 9 « La bibliothèque des ouvriers », *L'Électeur*, 6 juin 1890, p. 4.
- 10 « Bibliothèque publique », *La Justice*, 11 mars 1891, p. 2.
- 11 « La bibliothèque des ouvriers », *Le Courrier du Canada*, 6 juin 1890, p. 3.
- 12 « Encore les bibliothèques publiques », *La Vérité*, 24 janvier 1891, p. 1.
- 13 « L'instruction gratuite et obligatoire », *La Semaine religieuse de Québec*, vol. 3, n° 14, 6 décembre 1890, p. 160-162.
- 14 « Les bibliothèques paroissiales », *La Semaine religieuse de Québec*, vol. 3, n° 24, 14 février 1891, p. 279-281; « Le savoir n'est pas vertu », *ibid.*, vol. 5, n° 6, 8 octobre 1892, p. 68 et 69.
- 15 « La bibliothèque des ouvriers », *L'Électeur*, 8 juillet 1892, p. 1.
- 16 *L'Événement*, 8 juin 1892, p. 2, et 27 juin 1892, p. 2.
- 17 « Vente d'une bibliothèque de grande valeur », *L'Électeur*, 4 août 1892, p. 4; « La Bibliothèque des ouvriers », *L'Événement*, 11 août, 1892, p. 2. La corporation de la bibliothèque des ouvriers de Saint-Roch est dissoute le 12 novembre 1892, *L'Électeur*, 24 novembre 1892, p. 4.
- 18 « La bibliothèque de St-Roch », *L'Électeur*, 15 mars 1894, p. 4; « Don de la bibliothèque », *L'Électeur*, 30 mars 1894, p. 4; « Société bienveillante Saint-Roch », *La Justice*, 5 avril 1890, p. 1.
- 19 « Bibliothèque des ouvriers de Saint-Roch de Québec », *Débats de l'Assemblée législative*, 12<sup>e</sup> législature, 1<sup>re</sup> session, séance du 21 avril 1909, Québec, Bibliothèque de l'Assemblée nationale, Reconstitution des débats, 1993, p. 612-614.

## Références

- Lorne Bruce, *Free Books for All. The Public Library Movement in Ontario, 1850-1930*, Toronto, Dundurn Press, 1994, xix, 347 p.
- Gilles Gallichan, « Les bibliothèques publiques au temps d'Honoré Mercier », *Documentation et bibliothèques*, vol. 38, n° 4, octobre-décembre 1992, p. 182-186.
- Gilles Gallichan, *Honoré Mercier. La politique et la culture*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1994, 212 p.
- Yvan Lamonde, P. Fleming et F. A. Black [dir.], *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada, vol. II, De 1840 à 1918*, Montréal, PUM, 2005, xxxiii, 690 p.
- Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques [dir.], *La vie littéraire au Québec, tome IV, 1870-1894*, « Je me souviens », Sainte-Foy, PUL, 1999, xxii, 669 p.
- François Séguin, *D'obscurantisme et de lumière. La bibliothèque publique au Québec, des origines au 21<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Hurtubise, 2016, 657 p.

**LAREVANCHE®**  
resto-pub ludique

5600 boul. des Galeries

585, boul. Charest Est

**MAINTENANT  
DEUX ADRESSES**

WWW.LAREVANCHE.CA

**RÉSERVE TA TABLE DÈS MAINTENANT!**

# Paquet : vecteur de modernité à Québec

Jean-François Caron, historien

Il y a quelques années, la Société Radio-Canada diffusait la série télévisée *Monsieur Selfridge* qui racontait l'histoire romancée de l'entrepreneur américain Harry Gordon Selfridge et de son célèbre magasin londonien, Selfridges & Co. Toutes proportions gardées, le parcours québécois de Zéphirin Paquet ressemble à celui de Selfridge. Bien qu'ils aient évolué dans des univers très différents, tous deux étaient visionnaires et avant-gardistes, ce qui leur a valu beaucoup de succès.

Du laitier de quartier à l'homme d'affaires prospère, Zéphirin Paquet a fait fleurir son entreprise grâce à sa prudence et à ses économies, mais également grâce à ses innovations techniques dans son magasin, ou commerciales auprès de sa clientèle. Bien souvent, il a créé des précédents dans la capitale et ceux-ci ont fait progresser aussi bien ses affaires que la ville de Québec. Nous vous proposons un survol des grandes premières du Magasin Z. Paquet, puis de la Compagnie Paquet.

## La petite histoire de Paquet<sup>1</sup>

Zéphirin Paquet voit le jour en 1818 à Pointe-aux-Trembles, aujourd'hui Neuville. En 1834, il s'installe dans le faubourg

*Comme l'aimant attire l'acier*  
*nos*  
**ESCALIERS ROULANTS**  
*attireront les clients*

Voyez notre  
autre annonce  
en page 9

**Les premiers escaliers roulants  
à Québec**  
seront en opération à nos magasins  
dans quelques jours.

Comme nos clients, le public et les visiteurs, ont pu le constater par les affiches sur nos murs, nous les avons priés de nous pardonner la nécessité d'incommoder quelque peu leur va et vient dans nos magasins, occupés que nous étions, depuis quelques mois, à faire l'installation de cette amélioration, qui les récompensera pour les petits sacrifices que nous leur avons demandé de prendre en bonne part.

Ces escaliers roulants, auxquels nous sommes à mettre la dernière main, seront au service du public dans quelques jours.

Des milliers d'acheteurs et de visiteurs pourront dorénavant atteindre promptement et facilement nos étages supérieurs sans avoir à attendre les ascenseurs toujours encombrés, et ne suffisant plus à donner le service auquel notre clientèle toujours grandissante est en droit de s'attendre.

Ces escaliers nous permettront de prendre un meilleur soin des foules en tout temps et en toute occasion.

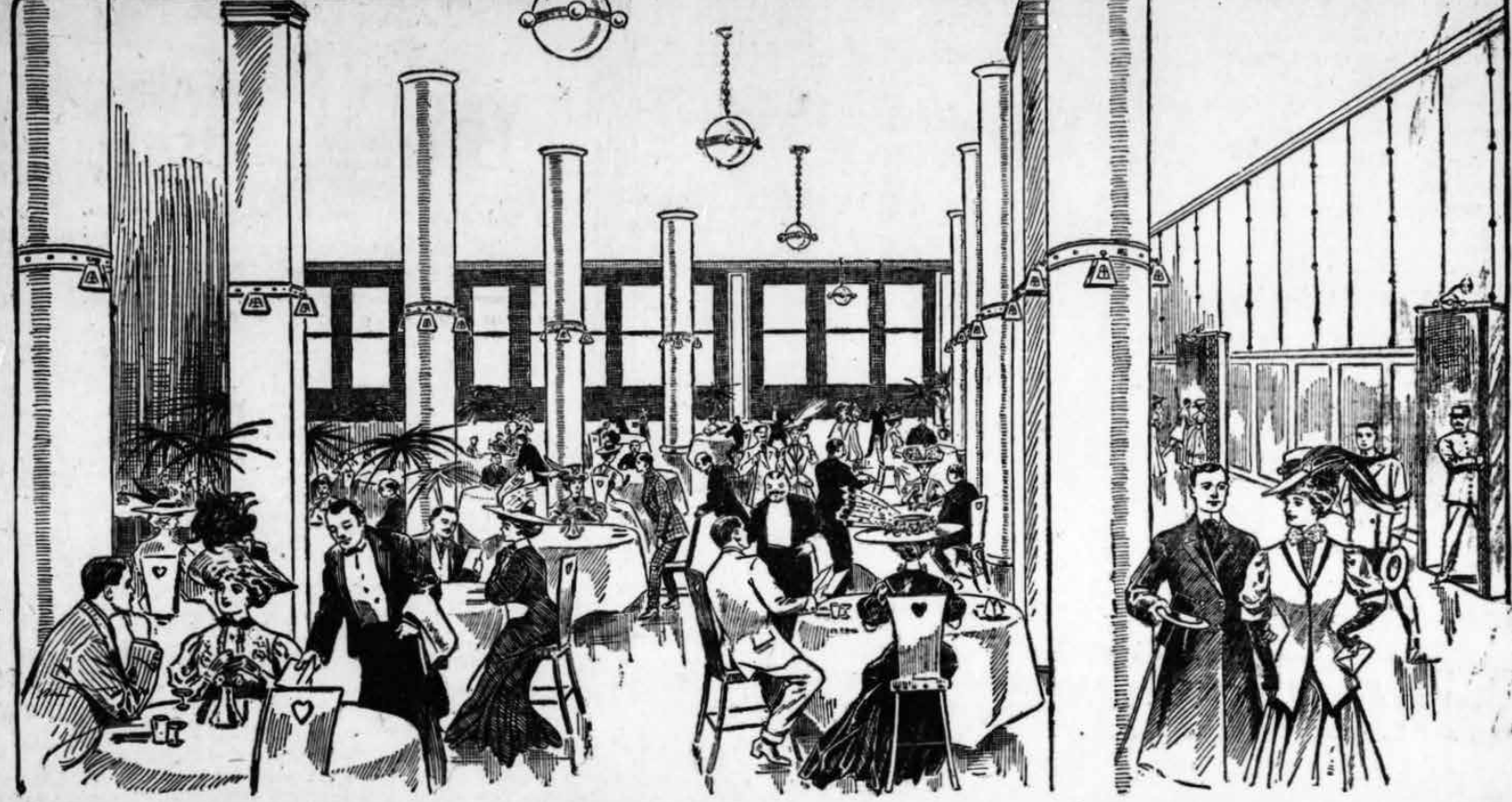
**LA COMPAGNIE  
PAQUET**

Les premiers escaliers roulants à Québec (*L'Action catholique*, 6 décembre 1947, p. 5).

Saint-Jean comme laitier. Deux ans plus tard, il s'établit à son compte sur la rue Richelieu. On le dit alors le premier laitier de Québec. En 1843, il épouse Marie-Louise Hamel, native de L'Ancienne-Lorette. Elle travaillait dans un petit magasin de Saint-Roch.

Vivant dans le faubourg Saint-Jean, le couple est victime du

grand incendie du 28 juin 1845. Les Hamel-Paquet se réinstallent aussitôt sur la rue Saint-Vallier, dans Saint-Sauveur, où Paquet acquiert une maison. Quant à Marie-Louise, elle ouvre un petit magasin dans leur résidence pour y vendre des chapeaux et quelques vêtements. Son commerce fonctionne si bien qu'en 1850, elle convainc son époux de se joindre à elle après lui avoir



**Official Souvenir Postcards.**

**T**HE Official Souvenir Postcards of the Ter-Centenary Celebration are on sale here. These are the hand-somest Postcards ever placed on the market. They were made in Canada for Canada's 300th Birthday, and issued by the Ter-Centenary Committee. They are printed in seven colors and are the only Official Souvenir Postcards on the market. Make sure of having a supply to send to your friends by buying now. Price, per set of six, complete with Official Souvenir Envelope.....15c

**Paquet's Handsome Pure Food Restaurant  
Combined With a Rousing Saturday Bargain List**



values which we have prepared for those who will come on Saturday. Remember, we serve refreshments in the Restaurant at all hours. Try a Peach Melba, one of the latest delicacies of the season. Cool and refreshing Summer Beverages, Mineral Waters, etc., always on ice.

**T**HIS is a combination that would be hard to beat. Here we have a Pure Food Restaurant that you will agree is the finest in Eastern Canada. Here is also a Bargain List that will crowd the store from morning till night. What could be more appropriate than a combination like this? The one attracts the other and everyone is satisfied. Our Restaurant will be found most convenient for shoppers as well as business men. Our 50c Table d'Hôte Luncheon is equal to any \$1.00 Luncheon served in America. Everyone who has tried it agrees that this is so. We want everyone in Quebec to come here before the Ter-Centenary rush. Our Chef, whom we have imported from New York, is a veritable artist in his line, and you will be delighted with the good things to eat. We have good things of another sort for Saturday, as well. These may be found by studying the following list of Saturday Bargains, which represents but a few of the special

**Official Ter-Centenary Buttons.**

**T**HE Official Souvenir Buttons of the Ter-Centenary Celebration may also be had here. These handsome Buttons are 1 1/4 inches in diameter and show a bust of Champlain 7-8 of an inch high in colors, together with the dates 1608-1908 and the Official wording. These Buttons were also issued by the Ter-Centenary Committee and are the only Official Buttons on the Market. Price .....5c

La salle à manger du magasin Paquet (*The Quebec Chronicle*, 11 juillet 1908, p. 3).

démontré que le magasin rapportait davantage que son travail de laitier. C'est la naissance du Magasin Z. Paquet. Ils agrandissent leur commerce en 1858, mais le malheur les frappe de nouveau lorsqu'ils sont victimes de la conflagration du 14 octobre 1866. Ils emménagent alors dans une maison qu'ils louent sur la rue Saint-Joseph du quartier Saint-Roch. C'est un nouveau départ.

La résidence est mieux située que la précédente et les affaires progressent rapidement. En

1878, Paquet s'installe dans un immeuble qu'il achète, face à l'église Saint-Roch. L'année suivante, il fait construire un édifice adjacent à son commerce et dans les années subséquentes, il acquiert plusieurs autres lots afin d'y ajouter, en 1883 et en 1890, deux autres bâtiments. Le magasin occupe désormais quatre édifices contigus.

L'entreprise connaît une expansion considérable. En 1898, Zéphirin Paquet lègue l'entreprise à son fils Joseph-Arthur. Le Magasin Z. Paquet devient la

Compagnie Paquet en juin 1907<sup>2</sup>. C'est à cette époque que celle-ci se lance dans la transformation de la fourrure et la confection de chapeaux de paille. L'entreprise commerciale ouvre également des salles de vente à Montréal, Ottawa, Toronto, Winnipeg et Vancouver. Finalement, en 1950, la Compagnie Paquet fait construire un vaste édifice de six étages sur le boulevard Charest. Au cours des années 1960, elle ouvre des succursales dans trois centres commerciaux de Québec et de Lévis. Celles-ci auront une existence éphémère.

## Les innovations techniques

Dans le journal *Le Canadien* du 8 janvier 1884, l'ingénieur civil Charles-Édouard Gauvin décrit le nouvel établissement de Zéphirin Paquet<sup>3</sup>. Il s'attarde particulièrement aux « améliorations modernes » qu'on y trouve. Il dit que l'établissement de Paquet est « un des exemples les plus remarquables des édifices particuliers récemment construits à Québec, et sans contredit un des types de construction moderne les plus complets que possède notre ville ».

Des installations mécaniques se situent au sous-sol : un engin de 25 chevaux qui alimente une machine dynamo-électrique et deux génératrices, avant même que la Quebec & Levis Electric Light Co. ne mette en fonction sa première centrale en 1884. Ces appareils fournissent de la vapeur au système de chauffage et produisent l'énergie nécessaire pour alimenter les moulins à coudre de l'atelier de couture ainsi que 12 foyers d'éclairage électrique semblables à ceux qu'on retrouve alors aux magasins Printemps de Paris. On y utilise néanmoins un système d'éclairage au gaz. En 1896, l'édifice est muni de « 450 poires incandescentes et de 40 lumières à arc<sup>4</sup> ».

Par ailleurs, un ascenseur électrique relie tous les étages. Précisons que l'ascenseur électrique avait été présenté pour la première fois au public à l'Exposition universelle de Mannheim, en Allemagne, en 1880. Il s'agit sans doute de la première installation du genre à Québec.

Le magasin est également doté de boîtes métalliques qui circulent sur un réseau de fils

pour transporter l'argent des paiements au bureau central et rapporter la monnaie aux départements. On assure ainsi un meilleur contrôle et on libère les départements de leurs grosses caisses enregistreuses. Enfin, à l'étage supérieur, l'édifice est pourvu d'un réservoir d'eau de 3 000 gallons (13 638 litres) d'où part un réseau de tuyaux qui parcourent tout l'immeuble. En cas d'incendie, ce réseau peut être ouvert par des robinets.

Au fil du temps, les administrateurs de la Compagnie Paquet demeurent à l'affût des nouveautés technologiques et n'hésitent pas à les adopter. C'est ainsi qu'en décembre 1947, ils annoncent la mise en service d'escaliers roulants, les premiers du genre à Québec. Les clients, dit-on, n'auraient plus à attendre l'ascenseur qui est toujours bondé<sup>5</sup>.

## De grandes premières à Québec

La Compagnie Paquet est un magasin de détail multispécialisé, ce qu'on appelle alors les « magasins de nouveautés ». Néanmoins, au début du XX<sup>e</sup> siècle, les gestionnaires de l'entreprise décident de

diversifier leur offre pour attirer davantage de clients. C'est dans ce contexte qu'en 1907, ils ouvrent, à l'intérieur même du grand magasin, une clinique d'optique, comme on en retrouve aujourd'hui dans les commerces à grande surface. On y propose gratuitement des examens de la vue, ainsi que la vente de montures et de verres, réguliers ou fumés. Ce département est confié à E.J.P. Massicotte, opticien diplômé du Klein College of Boston et membre de l'Association des opticiens de la province de Québec. M. Massicotte peut remplir les prescriptions des autres médecins, le tout au meilleur prix. Il s'agit d'une grande nouveauté pour l'époque<sup>6</sup>.

L'année suivante, à l'occasion des fêtes du troisième centenaire de la ville, certains craignent que la capitale ne dispose pas de salles à manger assez grandes pour recevoir les milliers de visiteurs attendus au cours de l'été. Pour pallier ce manque, la Compagnie Paquet décide d'investir pour ouvrir un restaurant. À cette fin, elle fait construire un nouvel édifice pour y déménager l'entrepôt et les ateliers et ainsi libérer un étage du magasin. Ce nouvel édifice est situé à la Pointe-aux-Lièvres. Cet ajout nécessite un investissement de



Le Paquetorium (*L'Action sociale*, 25 septembre 1909, p. 6).



## *Santa claus est enfin arrivé*

Québec, 12 décembre 1918.

Chers enfants,

Je me suis senti on ne peut plus heureux de vous voir en aussi grand nombre à mon arrivée à la gare du C. P. R. et j'oubliai tous les dangers et toutes les tribulations de mon pénible voyage, quand je vis quelle belle réception vous m'aviez préparée. Je crois que Québec est la seule ville où les enfants peuvent faire tant de bruit et crier des hurrahs aussi frénétiques en l'honneur de Santa Claus. Ce bruit m'a rendu sourd et je me mets de la ouate dans les oreilles ce soir. Maintenant mettez-vous à l'oeuvre pour colorier les livres d'images que la Compagnie Paquet Limitée veut bien distribuer, et faites votre grand possible pour gagner un prix. Venez me voir souvent dans mon château de glace.

SANTA CLAUS.

L'arrivée du père Noël à la gare du C.P.R. (*Le Soleil*, 12 décembre 1918, p. 5).

10 000 \$ pour l'entrepôt et de 15 000 \$ pour l'aménagement du restaurant. Pour financer l'opération, Paquet organise, à partir du 19 mai 1908, la « Vente gigantesque de Prélèvement de Fonds ». L'événement dure un mois et permet d'éponger les 25 000 \$ investis<sup>7</sup>. L'opération est un succès et le restaurant ouvre ses portes le 7 juillet suivant. Avec un chef de New York à sa tête, le restaurant est en mesure de servir 6 000 repas quotidiennement. Après quelques jours de service, on affirme que la table d'hôte à 50 ¢ de Paquet rivalise avec n'importe quel repas à un dollar servi n'importe où en Amérique<sup>8</sup>. On dit que des restaurants semblables ne se retrouvent qu'à Montréal et New York<sup>9</sup>. L'initiative est un réel succès et le restaurant demeure ouvert au-delà des fêtes. En

juin 1949 s'ajoute une salle de 50 places adjacente au buffet déjà existant. Toujours d'avant-garde, le restaurant offre des menus diététiques et équilibrés à la clientèle, et le personnel doit subir un examen médical pour assurer l'hygiène du service<sup>10</sup>.

Enfin, la Compagnie Paquet innove une fois de plus avec une grande première dans la capitale. C'est en 1895 que les frères Louis et Auguste Lumière inventent leur cinématographe. Le 1<sup>er</sup> janvier 1906, Léo-Ernest Ouimet ouvre le Ouimetoscope, le premier cinéma à Montréal et au Québec. La ville de Québec n'est pas en reste alors qu'elle obtient le sien à l'automne 1909. En effet, la Compagnie Paquet installe une salle de cinéma au quatrième étage de son magasin : le Paquetorium. On peut y visionner

un film pour 5 ¢<sup>11</sup>. En plus des films, on y présente parfois des expositions, comme l'Exposition d'horticulture et d'apiculture, en octobre 1910<sup>12</sup>. Il faudra attendre 1910 pour voir d'autres salles de cinéma ouvrir leurs portes à Québec, soit l'Olympia, dans le faubourg Saint-Jean, et le Cinéma français, coin Saint-Vallier et Carillon, dans le quartier Saint-Sauveur. Le Paquetorium aurait mis fin à ses activités à la fin de l'année 1910.

## Un service à la clientèle amélioré

À partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Paquet introduit plusieurs innovations commerciales afin de conserver sa clientèle et même de l'élargir. Pour ce faire, il s'inspire de certains concurrents. Le magasin Eaton publie son premier catalogue en 1884. Dès lors, des commerces de toutes sortes emboîtent le pas. Dès 1898, le magasin Paquet amorce ses ventes par correspondance<sup>13</sup>. Il met donc sur pied un comptoir postal qui permet de joindre une clientèle située loin de la ville de Québec<sup>14</sup>. Il publie ensuite un premier catalogue vers 1902.

Pour la clientèle de proximité, le magasin Paquet fait la livraison à domicile par voiture depuis au moins le début du XX<sup>e</sup> siècle. En outre, à partir de 1933, il offre la livraison à domicile par « camion-automobile » à la clientèle de la grande région de Québec. En effet, peu de gens possèdent une automobile à l'époque. On espère ainsi atteindre les villégiateurs. Ce service s'étend jusqu'à Donnacona, Saint-Grégoire de Montmorency, Notre-Dame-des-Laurentides, Sainte-Foy et Lévis<sup>15</sup>.

Toutefois, le système de commande téléphonique ne comporte pas que des avantages : le client doit payer des frais d'appels interurbains. Pour éliminer cet inconvénient, la Compagnie Paquet lance, en mai 1956, le service d'appel Zénith. Celui-ci permet à sa clientèle de la Beauce, de Bellechasse, de Montmagny, de Lotbinière et de Portneuf de communiquer avec le magasin sans aucuns frais d'interurbain, comme on peut le faire de nos jours avec les numéros 1 800. Paquet est la première entreprise à Québec à offrir un tel service<sup>16</sup>.

À partir de 1946, Paquet instaure des facilités de paiement. À cette époque, la vente à tempérament est généralement dénoncée. Néanmoins, toujours avant-gardistes, les administrateurs de la Compagnie Paquet franchissent le pas, non sans se justifier à grand renfort de publicité dans laquelle ils indiquent :

« Le monde a évolué. Les conditions de vie ont aussi évolué [...] C'est pourquoi nous sommes heureux d'annoncer au public qu'à partir du lundi 2 mai et afin de lui fournir l'avantage de profiter de toutes les commodités inhérentes à une vie nouvelle et moderne, sans avoir à déboursier le plein montant au moment de l'achat, nous aurons à sa disposition un département de ventes à tempérament<sup>17</sup>. »

Dorénavant, les clients peuvent payer leurs achats de plusieurs façons : au comptant, en les portant à leur compte de crédit, par paiements différés (l'équivalent de nos 36 versements égaux) ou en utilisant les comptes coupons-budget Paquet, l'ancêtre des chèques-cadeaux<sup>18</sup>.

Par ailleurs, dans les années 1950, le stationnement à Québec est devenu un problème majeur. C'est pourquoi, en octobre 1956, la Compagnie Paquet fait part de son projet de construire un vaste stationnement. Il s'agira d'un stationnement étagé comme « dans les grands centres canadiens et américains ». Le mandat est confié à l'architecte Gaston Amyot. La structure est érigée au coin des rues Dorchester, Saint-Vallier Est et Fleurie, aujourd'hui la rue Victor-Revillon, à quelques pas du magasin<sup>19</sup>. C'est le premier stationnement du genre à Québec. Il est offert non seulement à la clientèle du magasin, mais également à toute la population. Il est ouvert au public au début d'octobre 1958<sup>20</sup>. L'opération aura été une véritable course contre la montre puisque le magasin Pollack inaugurera le sien à peine six semaines plus tard<sup>21</sup>.

### La Compagnie Paquet et la fête de Noël

Au fil du temps, l'innovation du magasin Paquet qui a joint le plus de monde et qui a marqué pour longtemps les Québécois concerne Noël. À l'occasion de cette fête, Paquet communique avec les enfants à travers des publicités. Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, les journaux de Québec parlent rarement de celui qu'on appelle à l'époque *Santa Claus*. Chez Paquet,

d'abord sans faire allusion à ce personnage, on invite la clientèle à venir visiter le grand bazar de jouets<sup>22</sup>. Toutefois, dans la presse anglophone, la même publicité est accompagnée d'une gravure de *Santa Claus* descendant dans une cheminée<sup>23</sup>. Les anglophones connaissaient-ils davantage *Santa Claus* que leurs concitoyens francophones? En 1901, on annonce que *Santa Claus* est arrivé au magasin Paquet. Cette fois-ci, son image apparaît sur la publicité<sup>24</sup>. Au cours des années qui suivent, il est toujours possible de se rendre au bazar de jouets pour rencontrer *Santa Claus*. Il arrive chaque année à Québec par bateau, par les airs ou par train, mais personne n'est là pour l'accueillir. On le retrouve tout à coup chez Paquet, comme par magie. Dans les semaines précédant son arrivée, on tient quotidiennement les enfants informés de son périple. En 1909 se produit une grande première à Québec : *Santa Claus* passe un après-midi complet à défilé dans les rues de la ville à bord de son beau traîneau russe, richement orné<sup>25</sup>. C'est le premier défilé de *Santa Claus*, ou du père Noël, à Québec. Dans les jours qui suivent, il visite les enfants, et pour satisfaire le plus de gens possible, il change de quartier chaque jour. En 1914, une autre nouveauté : les enfants peuvent assister à son arrivée à la gare du Canadien Pacifique, celle qui a précédé l'actuelle gare du Palais<sup>26</sup>. Les enfants l'escortent alors jusqu'au magasin Paquet en formant un défilé. L'année suivante, on y ajoute une fanfare<sup>27</sup>. En 1924, *Santa Claus* cède sa place au père Noël<sup>28</sup>. La tradition du défilé du père Noël à Québec est là pour de bon. Elle existe d'ailleurs toujours. Dans les années 1950, le père Noël de la Compagnie Paquet s'adresse

régulièrement aux enfants via la station radiophonique CKCV<sup>29</sup>. C'est ce qui donnera plus tard naissance à l'émission quotidienne du père Noël sur les ondes de Télé-4. Avec les années, la Compagnie Paquet aura de la concurrence, notamment avec le Syndicat de Québec, dont le Saint-Nicolas recevra les enfants dans son royaume. Plus tard, on le retrouve dans tous les centres commerciaux. Quoi qu'il en soit, c'est véritablement le magasin

Paquet qui a popularisé et commercialisé le personnage du père Noël à Québec.

### La fin de Paquet

L'entreprise de Zéphirin Paquet a été un vecteur de modernité pour la ville de Québec. Cependant, la modernité correspondra un jour à l'émergence des centres commerciaux de banlieue, et la Compagnie Paquet en sera victime. Bien que l'entreprise s'y

soit implantée, la concurrence deviendra de plus en plus féroce. Ce phénomène, conjugué à une grève, aura raison de l'institution plus que centenaire qui ferme définitivement ses portes en 1981. De nos jours, on a oublié l'apparition des ascenseurs et des escaliers roulants dans la capitale. Néanmoins, chaque année, bien installé dans son traîneau qui domine son défilé, le père Noël fait un clin d'œil à la Compagnie Paquet.

## Notes

1 Les informations contenues dans cette section proviennent de :

- Marc Lafrance, « Zéphirin Paquet » dans *Dictionnaire biographique du Canada, 1901 à 1910, tome XIII*, Les Presses de l'Université Laval, 1994, p. 878 et 879; et *Zéphirin Paquet : sa famille, sa vie, son œuvre*, 1927, 374 p.
- 2 *Le Prix courant : journal du commerce*, 7 juin 1907, p. 14.
- 3 *Le Canadien*, 8 janvier 1884, p. 2.
- 4 *La Semaine commerciale*, 15 mai 1896, p. 9.
- 5 *L'Action catholique*, 6 décembre 1947, p. 5.
- 6 *The Quebec Chronicle*, 18 février 1907, p. 1.
- 7 *L'Action sociale*, 22 mai 1908, p. 6.
- 8 *Ibid.*, 30 juillet 1908, p. 6.
- 9 *La Presse*, 7 juillet 1908, p. 2.
- 10 *L'Action catholique*, 27 juin 1949, p. 18.
- 11 *L'Action sociale*, 25 septembre 1909, p. 6.
- 12 *Ibid.*, 15 octobre 1910, p. 6.
- 13 « Historique des catalogues de vente par correspondance. 1880-1914. Début des catalogues des grands magasins du Canada » dans *Avant le cybercommerce. Une histoire du catalogue de vente par correspondance au Canada*, janvier 2022, accessible en ligne : <https://www.museedelhistoire.ca/cmcc/exhibitions/cpm/catalog/cat1001f.html>.
- 14 Marguerite Sauriol, « Profil des entreprises. La Compagnie Paquet » dans *Avant le cybercommerce. Une histoire du catalogue de vente par correspondance au Canada*, janvier 2022, accessible en ligne : <https://www.museedelhistoire.ca/cmcc/exhibitions/cpm/catalog/cat2406f.html>.
- 15 *L'Action catholique*, 26<sup>e</sup> année, n° 8170, 20 mai 1933, p. 5.
- 16 *Ibid.*, 5 mai 1956, p. 5.
- 17 *Ibid.*, 18 mai 1946, p. 2.
- 18 *Ibid.*
- 19 *Ibid.*, 6 octobre 1956, p. 5.
- 20 *Le Soleil*, 2 octobre 1958, p. 7.
- 21 *Ibid.*, 15 novembre 1958, p. 3.
- 22 *Ibid.*, 13 décembre 1900, p. 3.
- 23 *Quebec Chronicle*, 8 décembre 1900, p. 1.
- 24 *Le Soleil*, 6 décembre 1901, p. 2.
- 25 *Ibid.*, 13 décembre 1909, p. 10.
- 26 *Ibid.*, 9 décembre 1914, p. 5, et 10 décembre 1914, p. 5.
- 27 *Ibid.*, 7 décembre 1915, p. 5.
- 28 *Ibid.*, 3 décembre 1924, p. 5.
- 29 *Ibid.*, 15 novembre 1951, p. 17.

# La Tour : haut lieu de la lutte à Québec

Robert Ste-Marie

Il y a maintenant 50 ans, un grand nombre d'habitations du quartier Saint-Roch étaient démolies pour faire place à l'autoroute Dufferin-Montmorency devant relier Beauport à la colline Parlementaire. Le quartier s'en est longtemps trouvé défiguré, et de nombreuses rues ont vu leur tracé modifié. Parmi les victimes de ces destructions se trouve « La Tour », qui avait été pendant plus de 30 ans le haut lieu de la lutte à Québec.

C'est le 28 juin 1972 que le pic des démolisseurs rase ce lieu emblématique qui avait accueilli un grand nombre de séances de lutte et de combats de boxe ainsi que de multiples spectacles artistiques.

## Les origines de La Tour

L'origine de l'édifice remonte au XIX<sup>e</sup> siècle. Précisément en 1891<sup>1</sup>, alors que la Quebec Gas Company décide de construire un gazomètre sur les terrains qu'elle avait acquis trois ans plus tôt du marchand Simon Peters dans le quadrilatère des rues Grant<sup>2</sup>, des Prairies, Saint-Dominique et Baronne. Le gazomètre sert à entreposer et distribuer le gaz nécessaire à l'éclairage des rues et aux besoins domestiques des résidents.



Vue de la mezzanine de La Tour, après 1946 (Collection Robert Ste-Marie)

Surnommé également « gaz de ville<sup>3</sup> », ce gaz est obtenu par la distillation du charbon. Le réservoir interne du gazomètre a une hauteur variable qui monte ou descend selon la quantité de gaz qu'il contient. Ainsi, par gravité, le poids du réservoir sur le gaz maintient une pression constante dans le réseau de distribution aux clients.

Le gazomètre est une structure circulaire avec un toit en pente. Le réservoir peut contenir plus de 60 000 mètres cubes de gaz. La façade extérieure est en briques massives sur fondation de pierres avec des murs d'un demi-mètre de largeur.

Déjà en 1897, l'électricité remplace peu à peu le gaz et va rapidement le supplanter pour l'éclairage des rues. La Quebec Gas Company<sup>4</sup> commence aussi à éprouver d'importantes difficultés financières, à l'instar d'autres compagnies de production et de distribution d'énergie. En 1909,

la Quebec Power Company. Le réservoir de gaz de Saint-Roch ne répond plus à sa vocation première depuis le début des années 1910 et il est dorénavant employé comme entrepôt, notamment pour le remisage des tramways en usage dans la ville. Au début des années 1930, l'endroit n'est plus utilisé.

À l'été 1936, deux promoteurs de lutte, Ernest Lantier et Roland Ste-Marie, s'adjoignent à un homme d'affaires bien en vue de Québec, Alphonse Cantin, propriétaire d'une quincaillerie, afin de créer le Club athlétique Champlain. Lantier et Ste-Marie, qui présentent des combats de lutte à Loretteville depuis 1934, cherchent alors un endroit où tenir ces combats dans la ville de Québec.

Par un intermédiaire, les deux promoteurs entendent parler de l'ancien réservoir à gaz de Saint-Roch, maintenant désaffecté. La compagnie accepte de louer



Vue du premier plancher de La Tour après 1946 (Collection Robert Ste-Marie)

l'édifice au coût de 125 \$ par mois pour une durée de 10 ans. Pour les deux promoteurs, l'endroit est idéal : près des principales artères commerciales de la basse-ville, dans un quartier qui, avec celui de Saint-Sauveur, regroupe les deux tiers de la population de Québec.

Ainsi, le Club athlétique Champlain présente une première séance de lutte dans l'enceinte de la rue Grant le 9 octobre 1936 devant plus de 1 200 spectateurs.

## Haut lieu de la lutte à Québec

La Tour est le nom qui sera donné à l'édifice par le journaliste du *Soleil* Edmond Piché quelques semaines après son ouverture et qui s'imposera. C'est un édifice en forme de rotonde construit en briques et en pierres de 33 mètres de diamètre et d'environ 20 mètres de hauteur. Les murs ont plus de 50 centimètres d'épaisseur. Selon les modifications qu'il subira au fil des ans, sa capacité maximale variera de 1 200 à 3 000 personnes, en 1958.

La lutte présentée à La Tour jusque vers 1945 est souvent appelée « la petite lutte ». Les lutteurs sont des poids légers ou moyens. Ces athlètes contribuent à la grande popularité de la

lutte à Québec. Ils sont robustes, combatifs et courageux, et leur présence dans l'arène suscite toujours beaucoup d'action. Les lutteurs les plus populaires sont Lucien Sanfaçon, Kid Hecker (Charles-Henri Blouin), les Dugas, Ted Bell, les frères Larose, les frères Dufresne, dont Henri « Coca-Cola » Dufresne, Georges Cagney (Gérard Letarte), Irénée Roy, Maurice Bertrand, Paul et Butch Néron, les frères Gosselin et Juan Lopez (Hector Morin). Ils sont tous âgés de 26 à 31 ans. À l'époque, les combats de lutteurs de plus gros gabarit (poids mi-lourds et poids lourds) à Québec se tiennent à l'arène du parc Victoria.

Pendant la guerre, la Tour alterne avec les « petits lutteurs » le lundi et des lutteurs au fort gabarit le vendredi. Par la suite, ce sont des lutteurs poids lourds qui occuperont l'arène.

L'endroit est fait sur mesure pour la lutte. Située au centre de la rotonde, l'arène est entourée de tous les côtés par une douzaine de rangées de bancs<sup>5</sup>. Une mezzanine de 10 rangées (à pic) surplombe l'arène. Le diamètre de l'édifice fait en sorte que peu importe où se situe leur siège, les spectateurs se sentent près des combattants. Cette proximité est d'ailleurs souvent à l'origine d'altercations et de bagarres entre les spectateurs et les lutteurs quand ces derniers quittent l'arène ou en chutent. Plusieurs témoignages ou biographies de lutteurs de l'époque font ressortir l'ambiance sans pareille des lieux, où la proximité avec les athlètes et la configuration de l'enceinte créent un climat électrisant.

La Tour présente en majorité des séances de lutte, mais également

des soirées de boxe. Dès 1938, les préliminaires des Golden Gloves y sont présentés, et en 1939, des boxeurs du gymnase du champion Joe Louis (les « Joe Louis Bombers ») sont invités à La Tour pour affronter des boxeurs locaux. Par la suite, des champions comme Fernando Gagnon, Rocky Brisebois, Dave Castilloux, Yvon Durelle et Robert Cléroux y combattront.

La Tour n'étant occupée que deux soirs par semaine, le gérant Roland Ste-Marie envisage rapidement d'y présenter des spectacles de variétés les fins de semaine. De 1936 à 1945, il y propose surtout des tours de chant, des spectacles de musique, des attractions diverses et du vaudeville. Après 1946, de nombreux spectacles de music-hall américain s'ajoutent. Ils amènent plusieurs grands noms comme Louis Armstrong, Duke Ellington, Benny Goodman, Oscar Peterson et Tommy Dorsey. De multiples artistes canadiens de la chanson, de la musique et du burlesque sont aussi mis en vedette à La Tour chaque semaine. Mentionnons entre autres Muriel Millard, Lucille Dumont, Yoland Guérard, Jacques Normand, Fernand Gignac, Monique Leyrac, Jen Roger, Juliette Béliveau, La Poutine, Swifty, Juliette Pétrie, Léo Rivest, Olivier Guimond, Paul Desmarteaux, Jean Rafa et Pierre Roche. Même de courtes pièces de théâtre y tiennent l'affiche, dont *Aurore l'enfant martyre*, en 1946.

Entre 1946 et 1958, un des divertissements les plus appréciés à La Tour est le Foto-Nite présenté tous les mardis soir. Ce programme très couru donne l'occasion à plus de 1 500 artistes amateurs de présenter des numéros de chant devant des foules importantes.

Il ne faut pas oublier que La Tour est souvent considérée comme le pendant ouvrier des cabarets Chez Gérard (face à la gare du Palais) et La Porte Saint-Jean (à la haute ville). En réalité, c'est l'une des salles de spectacle les plus populaires à Québec<sup>6</sup>.

De son ouverture jusqu'à 1945, le Club athlétique Champlain présente à La Tour 800 programmes de lutte, 122 programmes de boxe ainsi que 238 spectacles de variétés et vaudeville, dont 25 au profit de différentes œuvres de charité et 80 soirées-bazars ou bingos au bénéfice de l'Œuvre des vendeurs de journaux et de la paroisse Notre-Dame de la Paix.

### Les glorieuses années

Le 7 février 1946, un incendie détruit une bonne partie de l'intérieur de La Tour, qui doit cesser ses activités temporairement. Le Club athlétique Champlain, devenu propriétaire de l'édifice en 1943, décide de rénover la rotonde pour y poursuivre ses activités et d'adjoindre de nouveaux bâtiments à La Tour. L'un des cofondateurs du Club athlétique Champlain, Ernest Lantier, quitte l'organisation, et Roland Ste-Marie reste seul en selle, combinant son rôle de gérant à celui de promoteur de La Tour. Un peu plus tard, Gaston Cadrin, un homme d'affaires de Québec, assumera la présidence du Club athlétique Champlain, mais l'âme dirigeante demeurera Ste-Marie.

Ainsi, deux bâtiments jouxtant la rotonde sont érigés entre 1947 et 1950. L'un de quatre étages donne sur la rue des Prairies et il comprend un restaurant, huit

allées de quilles, un gymnase ultramoderne, une salle de réception et des salles de réunion. L'autre bâtiment est situé sur la rue Baronne et il est loué au ministère de la Voirie qui y loge un atelier de signalisation routière. Une petite annexe de deux étages, sans sous-sol, est également construite au coin des rues Monseigneur-Gauvreau et Baronne. La rotonde peut maintenant accueillir 2 500 amateurs; en 1954, le nombre de sièges est même porté à 3 000. Ces ajouts modifient considérablement l'apparence et l'architecture d'ensemble de La Tour : la rotonde originale est presque entièrement cachée par ces bâtiments attenants.

La « nouvelle » Tour ouvre ses portes le 8 août 1946 avec en primeur trois spectacles du fou chantant, Charles Trenet, dont c'est la première venue à Québec.

Les années 1946 à 1958 sont considérées à juste titre comme l'âge d'or de La Tour et de la lutte à Québec. Plus de 60 personnes y travaillent.

Dorénavant, les lutteurs poids lourds qui s'affrontent à La Tour font partie du circuit du Nord-Est de l'Amérique. Parfois, les mêmes lutteurs combattent le mercredi à Montréal pour le promoteur Eddie Quinn et le vendredi à Québec; la publicité est donc adaptée en conséquence. Ainsi, quand un lutteur inscrit au programme de La Tour perd son combat le mercredi à Montréal, la séance du vendredi à Québec est « une occasion de revanche devant un arbitre neutre ». Et, à l'inverse, on souligne que le gagnant du mercredi pourrait « rencontrer son Waterloo en faisant face à une véritable opposition à La Tour ».



Édifice de La Tour vue de la rue Des Prairies, 1962 (Collection Robert Ste-Marie)

Au milieu des années 1940, les six frères Baillargeon font leurs débuts à La Tour dans des concours d'amateurs et d'exhibition de force, puis en viennent à la lutte. L'anecdote est connue : Jean Baillargeon, marchand de bois de Saint-Magloire, de passage à Québec, apprenant que Sheik Abid lance un défi à quiconque pourrait soulever le même poids que lui à La Tour, s'y rend sans hésitation et réussit l'exploit. Par la suite, les frères Baillargeon présentent des tours de force un peu partout et, en 1949, ils montent lutter dans l'arène. Jean, Paul et Antonio mèneront les plus belles carrières et seront souvent en vedette à La Tour où ils sont toujours les favoris de la foule.

L'année 1956 s'avère faste pour la Tour. En avril, dans un combat arbitré par Jack Dempsey, Yvon Robert l'emporte sur Wladek Kowalski, devant une salle comble. C'est la première fois en huit ans qu'un championnat change de main à Québec. Le plus illustre lutteur canadien-français



Édifice de La Tour vue de la rue Des Prairies, 1962 (Collection Robert Ste-Marie)

remporte à La Tour, pour la seizième fois de sa carrière, le titre suprême.

Une semaine plus tard, la nouvelle sensation, Édouard Carpentier, remporte la victoire à sa première présence à La Tour devant 2 800 personnes; on le compare aisément au célèbre lutteur français Henri Deglane, qui a quitté la lutte en 1949.

En octobre 1957, La Tour est témoin de la fin de la carrière d'Yvon Robert, surnommé le « Lion du Canada français », lors d'un match de demi-finale en équipe avec Johnny Rougeau : l'un de ses adversaires lui brise les os du genou droit. Incapable de se tenir debout, il s'effondre dans l'arène. En repartant chez eux ce soir-là, les spectateurs ne se doutent pas qu'Yvon Robert, l'idole d'un peuple, ne remontera plus jamais dans l'arène pour appliquer sa fameuse clé de bras japonaise.

À cette époque, Radio-Canada diffuse tous les mercredis son émission *La lutte* animée par Michel Normandin. La lutte jouit d'un tel engouement que le Club athlétique Champlain délaisse parfois La Tour et présente de plus en plus de séances de lutte au Colisée ou à l'ancien Colisée (Pavillon de l'agriculture) pour profiter d'assistances plus nombreuses.

### La fin de La Tour

Le 18 juillet 1958 a lieu la dernière séance de lutte dans l'enceinte vénérable de La Tour avant 1966 qui a vu les frères Paul et Lionel Baillargeon perdre face à Ben et Mike Sharpe, dans la finale par équipe. Le Club athlétique Champlain décide de fermer La Tour et de poursuivre ses activités au Colisée et à l'ancien Colisée.

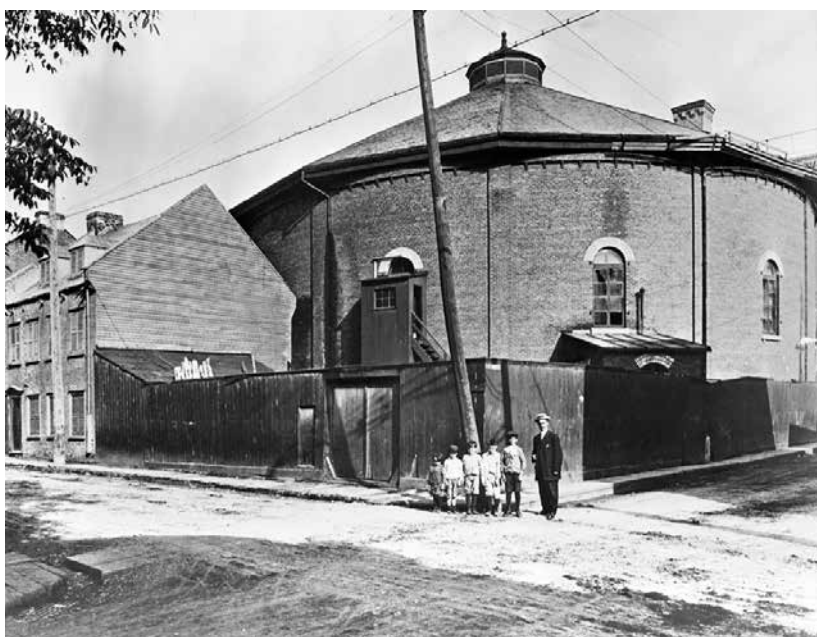
Plusieurs facteurs expliquent cette décision : le nombre limité de spectateurs à La Tour, les installations désuètes et souvent

décriées par les lutteurs et l'important problème de stationnement dans les rues étroites des alentours. Enfin, dans le quartier, on assiste à un exode de la population vers la banlieue, entre autres vers Sainte-Foy, Cap-Rouge et Charlesbourg.

À la fin d'août, le Club athlétique Champlain loue toutes ses installations, y compris la rotonde de La Tour, au ministère de la Voirie provinciale pour une durée de 10 ans.

Au Colisée, malgré les assistances plus nombreuses, on ne retrouvera jamais l'atmosphère particulière de La Tour.

Au tournant des années 1960, la lutte perd de sa popularité au Québec. Le promoteur du Club athlétique Champlain, Roland Ste-Marie, décède en 1965. Son successeur, Allen Mitchell, reprend les séances à La Tour à l'automne 1966<sup>7</sup>. L'enceinte de La Tour, dès lors, ne contient



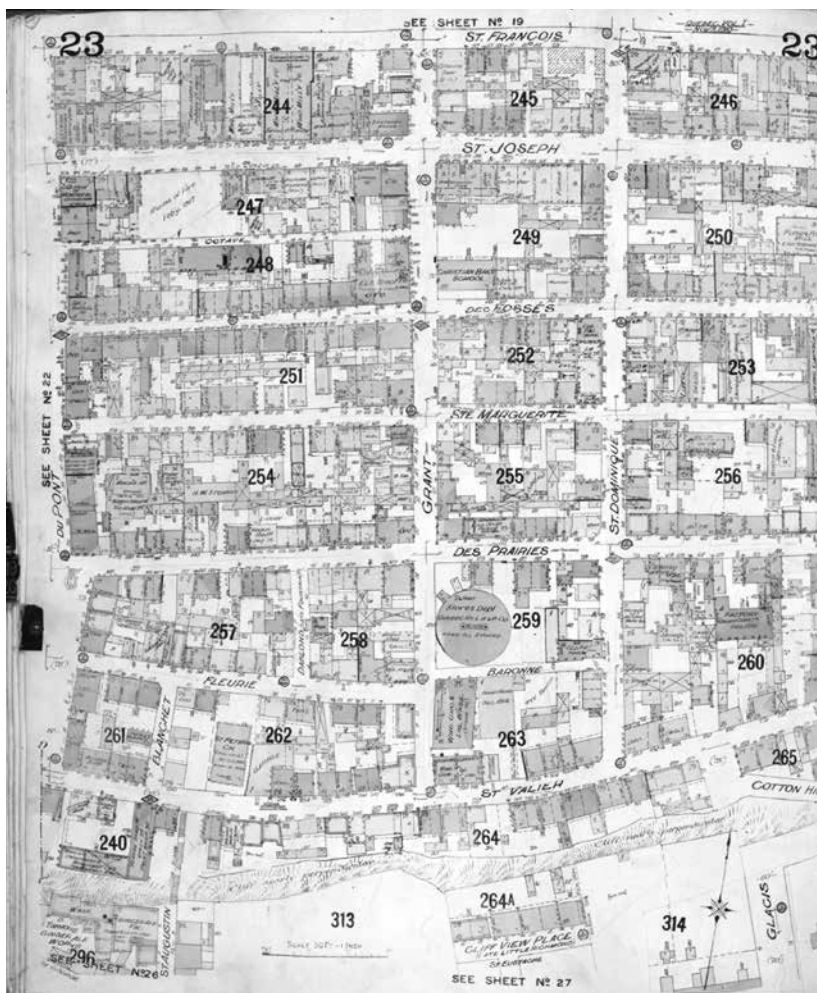
Édifice de La Tour, coin Mgr Gauvreau et Des Prairies, 1962 (Collection Robert Ste-Marie)

plus que 1 700 sièges. Mitchell y présentera des séances de lutte jusqu'en avril 1972.

Pendant un an, de l'automne 1966 à l'automne 1967, une discothèque, le Puff-Club, exerce ses activités les fins de semaine dans l'édifice. Cette même année, le centre de formation professionnelle l'Aviron occupe des locaux de La Tour.

À l'automne 1971, les terrains où est érigée La Tour sont expropriés par le gouvernement pour la construction de l'autoroute Dufferin-Montmorency en vue de relier Beauport à la colline Parlementaire. En juin 1972, l'édifice de 90 ans, témoin de milliers de séances de lutte et de boxe comme de spectacles de music-hall et de variétés, est rasé pour faire place à une bretelle de la nouvelle autoroute.

Fréquentée par des dizaines de milliers de personnes chaque année pendant 30 ans<sup>8</sup> et haut lieu de la lutte et du spectacle à Québec, La Tour a vécu.



Plan d'assurance de la ville de Québec, 1916 (BANQ)

## Notes

- 1 *Quebec Morning Chronicle*, 11 juin 1891 et 7 juillet 1891.
- 2 La rue sera renommée Monseigneur-Gauvreau en 1940.
- 3 Souvent aussi surnommé le gaz à l'eau!
- 4 Conglomerat créé par la fusion de plusieurs compagnies d'utilité publique (chemins de fer, tramways, électricité et gaz) et qui sera longtemps appelée par les citoyens de Québec « la Merger », étant issu de la fusion de nombreuses compagnies.
- 5 Les bancs du parterre ont été remplacés par des chaises en 1946.
- 6 Réjean Lemoine, « Quartier Saint-Roch, la renaissance du cœur urbain de Québec », *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*.
- 7 Le ministère de la Voirie avait quitté les installations de La Tour deux ans plus tôt.
- 8 Dès la fin des années 1940, La Tour enregistre plus de 400 000 entrées annuellement.

EN 2019, L'ÉCOLE NATIONALE D'ADMINISTRATION  
PUBLIQUE CÉLÉBRAIT SES 50 ANS!

## L'ENAP : l'université de l'administration publique



Fondée en 1969, en pleine Révolution tranquille, l'École nationale d'administration publique est la seule université francophone spécialisée en administration publique de l'Amérique du Nord. Pendant ces cinq dernières décennies, l'ENAP a su s'adapter aux besoins changeants de l'administration publique. L'ENAP évolue avec et pour les acteurs publics.

Établissement d'enseignement supérieur de 2<sup>e</sup> et de 3<sup>e</sup> cycles, l'ENAP est membre du réseau de l'Université du Québec et compte trois principaux campus : Québec, Montréal et Gatineau. Elle forme des étudiantes et des étudiants en mesure de comprendre toute la complexité de l'administration publique du XXI<sup>e</sup> siècle. Les activités de recherche menées à l'ENAP apportent quant à elles

les fondements théoriques aux enseignements et aux formations offertes.

### SAVIEZ-VOUS QUE...

La première collation des grades se déroule en 1972 dans un cadre décontracté, sans toges. Les 24 diplômés – tous des hommes – reçoivent leur diplôme en présence du premier ministre, Robert Bourassa.

En 1999, le campus de l'ENAP à Québec s'installe dans le quartier Saint-Roch, à l'endroit où l'Industrielle Alliance (autrefois Industrial Life Insurance Co.) avait son siège social entre 1930 et 1951. En témoignage du passé, les murs de pierre de cet ancien édifice ont été intégrés au nouveau bâtiment, inauguré en présence

du premier ministre du Québec, Lucien Bouchard, et du maire de la Ville de Québec, Jean-Paul L'Allier.

C'est à un professeur de l'ENAP, Christian Boudreau, et son équipe, que l'on doit le projet numérique Le Chronoscope, une plateforme qui permet aux citoyennes et aux citoyens de consulter des photos d'archives, d'y apporter de l'information supplémentaire et de les géolocaliser.

### L'ENAP au service des organisations du Québec et d'ailleurs



L'ENAP est aussi une école professionnelle qui propose aux individus et aux organisations une gamme complète de formations et de services. Elle les accompagne pour qu'ils relèvent les défis des secteurs public et parapublic, tant au Québec qu'à l'étranger. Active sur la scène internationale, l'ENAP contribue à la modernisation de l'administration publique en déployant l'efficacité nord-américaine dans les pays de la Francophonie.

# Itinéraire de la promenade de Jane

## *Une balade à travers le patrimoine artistique urbain du quartier Saint-Roch*

Lorsque les passants partent à la découverte des œuvres d'art public et d'architecture du quartier Saint-Roch, ce sont les traces de la renaissance d'un quartier qui se dessinent.

Alors que des rappels du passé se font çà et là, c'est pour une meilleure qualité de vie citoyenne que se bâtit encore aujourd'hui ce patrimoine aux multiples images.

### **1 MISSION ACCOMPLIE, CHANH TRUNG TRUONG, 2005 ET 2016.**

Ancienne tranchée coupe-feu, le terre-plein du boulevard Langelier s'avère un lieu hautement symbolique pour y déployer le Mémorial des pompiers, composé de 14 stèles couleur « feu ». En hauteur trône l'œuvre qui rend hommage aux pompiers morts en service. Créée en 2005, elle a été ajoutée en 2016. Les trois personnages enlacés témoignent, par l'émotion, du caractère reconfortant du pompier, simple humain devenu héros.

La texture du bronze révèle le travail à la main de l'artiste, avant la coulée du métal, pour doucement modeler les traits des protagonistes. L'artiste d'origine asiatique est connu pour son travail de calligraphie et ses œuvres publiques, notamment devant l'Hôpital général de Québec et le long de la rivière Saint-Charles.

### **2 L'ÉTRANGER, MARC-ANTOINE CÔTÉ, 2014.**

Comme s'il créait des courtepoinces de métal, Marc-Antoine Côté construit des sculptures aux textures étonnantes à l'aide de la torche à souder. Les formes abstraites et énigmatiques mettent en doute notre rapport au connu, comme si ses sculptures provenaient d'un autre monde.

Devant le bâtiment abritant Pech-Sherpa, un organisme qui accompagne des personnes multiéprouvées dans leur rétablissement, L'Étranger pourrait traduire cette « différence » que peuvent ressentir les personnes marginalisées. L'œuvre dévoile des bribes de sa structure intérieure, de son intimité, dans toute

### **3 ÉDIFICE DE LA FABRIQUE (1871 : DÉBUT DE LA CONSTRUCTION – 1993 : FIN DE LA RESTAURATION)**

la beauté du matériau. Malgré cette vulnérabilité, L'étranger tient bon et expose fièrement sa différence. Après tout, on est tous l'étranger de quelqu'un d'autre.

Ce bâtiment illustre bien l'architecture industrielle du tournant du 20<sup>e</sup> siècle. Pendant près de 100 ans, il fut le lieu de travail de centaines de couturières de la Dominion Corset, entreprise francophone de lingerie.

L'édifice est finalement récupéré par la Ville de Québec dans les années 1990. Depuis, il abrite notamment l'École des arts visuels de l'Université Laval, institution qui a formé toute une génération d'artistes.

Du point de vue architectural, l'édifice est remarquable grâce à bon nombre d'éléments, entre autres la tour d'angle ornée d'une horloge, son entrée orientée vers le nord avec la tour d'eau, le fenestrage uniforme des façades ainsi que le souci accordé à la décoration.

### **4 LA CHUTE DES MOTS, FLORENT COUSINEAU, 2001.**

L'œuvre paraît glisser sur cet édifice qui a logé pendant près de 75 ans le quotidien Le Soleil. Ce n'est pas un hasard, donc, si on y discerne des mots, bribes d'un poème composé par Lisane Nadeau. Les passants s'amuseront à en mémoriser quelques-uns à la volée pour créer leur propre vers du jour.

À quelques pas d'ici sont exposées plusieurs œuvres de cet artiste qui a laissé sa marque dans le quartier. Florent Cousineau est renommé pour son travail de fond avec les architectes et les ingénieurs, et pour son action dans les ateliers de production. Grâce à sa participation précoce dans les projets, les œuvres (du quartier, notamment) baignent dans la logique des architectures, dans une cohabitation harmonieuse. On observe également son usage créatif de matériaux industriels.

### **5 MONUMENT ALFRED PELLAN, ALAIN GOURDON, 1999.**

Ce portrait en ronde-bosse présente celui dont l'œuvre est probablement plus connue que le visage. Front plissé, le regard tourné vers l'ailleurs : Alain Gourdon lui a modelé des traits empreints de sérieux et de détermination. Dans un souci de le représenter au naturel, il exhibe le col entrouvert d'une chemise, vêtement avec lequel on le voyait prendre la pose.

Incontournable dans l'avènement de la modernité artistique au Québec, Alfred Pellan est né tout près d'ici en 1906. *Bestiaire n° 23* est issu de sa célèbre série (les bestiaires), réalisée quelques années avant sa mort.

### **6 LUMIÈRES, ROGER GAUDREAU, 2007.**

Maître de la pierre, cet artiste l'utilise couramment dans ses sculptures publiques. Que ce matériau soit à l'état naturel, taillé ou poli, il le magnifie.

Tel un accueil pour les promeneurs, une pièce au sol, en forme de parenthèse, invite à s'y asseoir. De là, on contemple la seconde pierre, imposante et quasi naturelle, et on y découvre ses textures et dégradés de gris. Une brèche de verre trace une légère oblique. Intruse dans cette nature, elle découpe l'entièreté et s'allume sous les rayons du soleil. Elle fait allusion à la connaissance et au mouvement qui ont marqué l'Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle, le Siècle des lumières.

*Lumières* a été créée pour cet espace, dans le cadre de l'application de la Politique d'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement (communément appelée le 1 %).

### **7 LES CÔNES D'ABRAHAM, DENIS FARLEY ET PIERRE FOURNIER, 1995.**

Si l'on se retourne vers la rue Saint-Vallier, on aperçoit en hauteur le complexe Méduse.

La Politique d'intégration des arts à l'architecture [...] s'applique aussi aux rénovations de bâtiment ayant reçu une subvention. C'est le cas de la coopérative Méduse, dont l'architecture repose sur le réaménagement de neuf bâtiments.

L'œuvre est à l'image des différents membres de la coopérative : des organismes créateurs, producteurs et diffuseurs investissant chacun leurs créneaux et formant une complémentarité qui fait la force de Méduse. Chaque cône pointe dans une direction différente, un peu comme des antennes ou des porte-voix. Ils témoignent du dynamisme et de la volonté d'expression des artistes.

### **8 LES ATTRACTEURS, ANDRÉ DU BOIS, 2015.**

Aux abords du parvis de l'église sont groupés *Les Attracteurs*. Osez les approcher : certains voudront prendre contact avec vous, par un étrange langage lumineux et sonore (notamment grâce à l'apport du compositeur René Lussier).

Ces créatures énigmatiques, entre humains et végétaux, envahissent l'espace public ou se le réapproprient, comme l'ont fait les citoyens ces dernières années. De plus près, on découvre la texture du bois de cèdre, matériau que l'artiste a récolté en forêt, moulé, puis coulé à l'atelier du bronze d'Inverness. L'unicité des pièces apparaît dans les détails de leurs formes. L'artiste les a ainsi conçues à l'image des humains qui donnent vie au quartier : multiples, variées et extraordinaires. Les 36 éléments ponctuent la promenade et soulignent les espaces verts et de vie.

### **9 ÉGLISE SAINT-ROCH**

La construction actuelle est la quatrième église érigée à cet endroit depuis 1811.

Le plus récent chantier débute en 1914 selon les plans des architectes Talbot et Dionne. Ceux-ci proposent une église d'inspiration du Moyen-Âge revu et corrigé : au style roman

est emprunté l'arc en plein cintre, et au style gothique, la recherche de verticalité exprimée par les tours monumentales en façade. La grande rosace et l'abondante présence de vitraux s'inscrivent aussi dans cette tendance (une quête incessante de lumière divine). Le bâtiment de 79,5 m x 33,3 m comporte une charpente revêtue de murs en granit provenant des carrières de Rivière-à-Pierre.

Ce n'est que depuis la démolition du mail commercial sur la rue Saint-Joseph qu'on a visuellement accès à la grandeur de l'église Saint-Roch.

### **10 ASCENSION, EASY BRAD (EZB), 2020.**

Brad Laplante (assisté de l'artiste Anne-Sophie Gagnon) souhaitait témoigner du passage entre deux quartiers chargés d'histoire, Saint-Roch et Limoilou. Ceux-ci sont représentés par les personnages qui se font face, et on imagine bien le jeu qui se trame. Dans une montée d'échelle ou une descente de serpent, y voit-on rivalité ou rigolade?

Cette murale fait partie des œuvres réalisées récemment grâce à un programme de la Ville encourageant la création d'art urbain de grande envergure et se distinguant du graffiti. Depuis 2018, les graffeurs peuvent œuvrer en toute légalité sur deux murs : l'un au parc Dollard-Des Ormeaux et l'autre au parc Victoria. Pourtant, le dessous des bretelles de l'autoroute Dufferin-Montmorency constitue une galerie de graffitis en constant renouvellement. Gageons qu'Easy Brad y laisse sa trace!

### **11 FLUVIATILE, QUI VIT OU POUSSE DANS LES EAUX DOUCES, QUI APPARTIENT AU FLEUVE. TANIA GIRARD SAVOIE, 2020.**

Saviez-vous que même le travail sur papier peut être transposé en œuvre durable? Cette artiste travaille l'estampe, notamment la sérigraphie et la gravure. Grâce à l'utilisation de matériaux et de technologies industrielles, elle réalise des œuvres soumises aux défis d'environnements particuliers, et ce, dans le respect de sa démarche artistique.

À quelques pas de la rue, sur un petit pan de mur, les couleurs flamboyantes de la sérigraphie sur verre appellent les passants vers l'expérience qui se poursuit à l'intérieur de l'enceinte de la

piscine du YMCA Saint-Roch. Les 45 panneaux dessinent des accumulations de formes et de lignes fluides, comme si elles étaient des traces liquides ou... fluviales.

L'œuvre est la plus récente installée dans le quartier grâce à l'application de la Politique d'intégration des arts à l'architecture [...].

### **12 HOMMAGE À UNE SPHÈRE, ARMAND ROBITAILLE, 1992.**

Au début de l'été 1991, l'artiste Louis Fortier plante des fleurs aux abords des rues Saint-Vallier et Fleurie, un espace délabré convoité par des promoteurs. Au fil des ans, des centaines de personnes prennent part à l'initiative citoyenne. L'îlot devient un espace vivant : on y tient des événements, on y cultive un potager communautaire, et un jardin de sculptures émerge.

C'est dans ce contexte que l'artiste Armand Robitaille décide d'y réaliser une œuvre.

L'îlot Fleurie sera démenagé en 1997 sous les bretelles de l'autoroute Dufferin-Montmorency. Cette œuvre est l'une des rares à avoir traversé le temps. Le ralliement des poteaux soutenant une énorme sphère d'aluminium exprime visuellement l'effort collectif et rappelle l'esprit de communauté qui a forgé l'îlot Fleurie.

### **13 LE ROI DU FLEUVE, LUCE PELLETIER, 2014.**

Aperçue en vitesse de la rue du Prince-Édouard, ou accompagnant les piétons en promenade, cette œuvre monumentale s'apprécie selon différents points de vue et rythmes de contemplation.

L'artiste a réfléchi aux moindres détails en y intégrant de multiples références. On y commémore John Munn, immigrant écossais ayant dirigé un important chantier naval, au XIX<sup>e</sup> siècle. Juchée sur six piliers, la forme aérienne est hybride. D'un côté, l'ossature du poisson et sa queue évoquent les eaux de la rivière Saint-Charles qui bordait autrefois le site. De l'autre, la charpente rappelle celles des voiliers de l'époque. Une figure de proue reprend les traits de celle du *Jeanie-Johnston*, navire construit par John Munn qui ramena de Liverpool des immigrants irlandais.

# Itinéraire de la promenade de Jane *du quartier Saint-Roch*

Durée : environ 1h30

Guide-autrice : Marie-Claire Tremblay

- 1 Mission accomplie
- 2 L'étranger
- 3 Édifice de la Fabrique
- 4 La chute des mots
- 5 Monument Alfred Pellan
- 6 Lumières
- 7 Les cônes d'Abraham
- 8 Les Attracteurs
- 9 Église Saint-Roch
- 10 Ascension
- 11 Fluviatile
- 12 Hommage à une sphère
- 13 Le Roi du fleuve





# Parcourir les rues de Saint-Roch

Claude Corriveau, ethnomuséologue

La variété du patrimoine toponymique du quartier Saint-Roch et d'autres secteurs de la ville de Québec constitue un instrument de connaissances qui témoigne de la culture, de l'activité économique, de l'évolution démographique et des préoccupations sociales de différentes époques. À sa manière, la toponymie raconte notamment l'histoire d'un lieu et de sa population au fil du temps. Tout en retraçant ses phases de développement et en commémorant des événements importants, elle rappelle la mémoire d'illustres personnages.

L'origine des noms de rues peut être populaire ou d'usage ou encore issue de décisions prises par les autorités. Aujourd'hui moins nombreux, les noms d'origine populaire font souvent référence à des points de repère, alors que les noms de création désignés par les autorités se rattachent généralement à des noms d'événements ou de personnes. Ceux-ci peuvent présenter un rapport mémoriel direct ou indirect avec le référent, c'est-à-dire avoir un lien ou non avec la voie de communication ou le territoire dénommé en leur mémoire. À compter du XIX<sup>e</sup> siècle, des dénominations d'usage sont fréquemment substituées par des ononymes de création. La disparition et le remplacement de certains noms de lieux de Québec surviennent notamment après la Conquête, avec la présence des Britanniques. Ce processus se répète ensuite au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, avec la diminution de

la population locale anglophone et l'augmentation de celle des Canadiens français. Enfin, il se produit à nouveau à la suite du regroupement municipal en 2002, alors que sont adoptés de nombreux nouveaux toponymes dans Saint-Roch et d'autres secteurs de la ville, dans le contexte de l'harmonisation des noms de rues.

Cet article présente une quarantaine de toponymes actuels du quartier Saint-Roch, le plus ancien faubourg ouvrier de Québec. Bien que la nomenclature des noms de rues de ce quartier ne respecte pas de thèmes précis, quelques regroupements par sujets dévoilent que beaucoup d'entre eux rendent hommage à des personnages issus du temps de la Nouvelle-France jusqu'à aujourd'hui. Certains sont des explorateurs, des religieux, des membres de la famille royale britannique ou des propriétaires fonciers, alors que d'autres se sont distingués sur la scène politique ou encore comme entrepreneurs. Plusieurs ont contribué à façonner l'histoire locale et nationale. Leur souvenir, perpétué par le nom d'une rue, d'un parc ou d'un escalier, suscite parfois la curiosité.

## Le toponyme Saint-Roch

Au fil du temps, le toponyme Saint-Roch désigne une rue (XVII<sup>e</sup> siècle), un faubourg (traduit *suburb of St. Roch* par les Britanniques), une paroisse, un quartier et un jardin. Son origine à Québec remonte aux débuts de la colonie. Vers 1692,

près de l'estuaire de la rivière Saint-Charles, les Récollets font bâtir une chapelle qu'ils auraient dédiée à saint Roch (XIV<sup>e</sup> siècle, France) lors d'une épidémie de grippe maligne. La rue Saint-Roch, tracée sous le Régime français, est située près de l'ancien ermitage Saint-Roch. Les gens invoquaient notamment ce saint protecteur contre les maladies infectieuses, lors des épidémies de grippe ou de petite vérole à l'époque de la Nouvelle-France ainsi qu'au moment des épidémies de choléra et de typhus qui touchent Québec au XIX<sup>e</sup> siècle.

## Les explorateurs

Des toponymes de la ville de Québec rappellent l'époque des grands explorateurs et celle de la Nouvelle-France. Dans le quartier Saint-Roch, le toponyme Jacques-Cartier, tout en perpétuant le souvenir du séjour de cet explorateur, a un rapport mémoriel direct avec le référent. Lors de son second voyage en 1535-1536, Jacques Cartier (1491-1557) passe l'hiver près de Stadaconé, site actuel du parc Cartier-Brébeuf.

## Place et rue Jacques-Cartier

Officialisé en 2007, le toponyme **place Jacques-Cartier** est présent depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle. Son nom provient du marché et de la halle Jacques-Cartier qui trônaient à son emplacement à l'intersection des rues Saint-Joseph et de la Couronne. Quant à la rue Jacques-Cartier, elle est nommée ainsi en 1917.



**Place Jacques-Cartier, 1943** (Archives de la Ville de Québec, fonds Ville de Québec, Q-C1-14-N001682).



**Vue de la rue des Fossés (aujourd'hui boulevard Charest) à l'angle de la rue du Pont, 1929** (Thaddée Lebel, Archives de la Ville de Québec, fonds Thaddée Lebel, P037-N017627).

## Des figures religieuses de la Nouvelle-France et du Québec

Parmi les voies de communication nommées en l'honneur de personnages religieux, quelques toponymes ont un rapport mémoriel direct avec les référents. En effet, ces voies sont situées près de l'emplacement où le personnage honoré a foulé le sol ou encore elles rappellent leur implication dans le milieu. Certains

toponymes évoquent la présence des Jésuites et des Récollets.

### Boulevard Charest

Dénommé en 1933, le boulevard Charest rappelle le souvenir de Zéphirin Charest (1813-1876), curé de la paroisse de Saint-Roch de 1839 à son décès. Son nom avait d'abord été donné à l'une des rues où sera tracé le boulevard.

### Rue De La Salle

Appelée autrefois **rue Richardson** en hommage à John Richardson, la rue De La Salle, dénommée en 1937, rappelle le souvenir de saint Jean-Baptiste de La Salle (1651-1719), fondateur de la congrégation des Frères des écoles chrétiennes. À compter de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, cette communauté, œuvrant à l'éducation chrétienne des jeunes, ouvre plusieurs écoles à Québec, y compris dans le quartier Saint-Roch.

### Rue De Saint-Vallier

Appelée d'abord **chemin Saint-Vallier**, **rue Saint-Vallier**, puis **rue De Saint-Vallier** à compter de 1997 pour la partie est, cette artère traverse aujourd'hui les quartiers Saint-Roch, Saint-Sauveur et Vieux-Québec. À l'origine, la rue est un sentier qui mène au couvent de Notre-Dame-des-Anges des Récollets, bâti vers 1620. En 1692, cet édifice est cédé à M<sup>gr</sup> de Saint-Vallier (1653-1727) pour être transformé en hôpital général. Le nom de la rue rend hommage à ce deuxième évêque de Québec.

### Rue des Commissaires

Entre les actuelles rues Dorchester et de la Couronne, les Jésuites possédaient des terres. À la suite du décès du père Casot (1728-1800), dernier des Jésuites, et de la dissolution de la congrégation, leurs biens, devenus propriété de la Couronne britannique, sont confiés à des commissaires qui voient au lotissement de ce terrain. Dénommée vers 1842, cette rue rappelle leur mémoire.

### Rue du Cardinal-Maurice-Roy

Dénommée en 1983, cette voie rend hommage à Maurice Roy (1905-1985), archevêque de Québec et cardinal. Auparavant, cette rue, ouverte en 1955, portait le nom avenue Laurentienne. Cette appellation pourrait faire référence à la Tannerie Laurentienne située à proximité. Autrefois, plusieurs tanneries se trouvaient dans Saint-Roch.

### Rue Jérôme

Cette rue, nommée en 1844, rend hommage à l'abbé Jérôme Demers (1774-1853) qui a enseigné au Séminaire de Québec pendant plus de 50 ans.



Vue de la rue Saint-Joseph entre les rues de l'Église et Laliberté (devenue de la Chapelle en 1937), avant 1914 (Archives de la Ville de Québec, collection iconographique de la Ville de Québec, CI-N010540).

### Rue Lalemant

Appelée auparavant **rue des Jésuites** et **rue Saint-Pierre**, la rue Lalemant, dénommée ainsi en 1876, évoque le souvenir du missionnaire jésuite Gabriel Lalemant (1610-1649), arrivé à Québec en 1646. Il est l'un des « saints martyrs canadiens » canonisés en 1930.

### Rue Octave

Vers 1818, cette voie est dénommée ainsi en hommage à M<sup>gr</sup> Joseph-Octave Plessis (1763-1825), premier archevêque de Québec.

### Rue Monseigneur-Gauvreau

Appelée autrefois **rue Grant**, la rue Monseigneur-Gauvreau est dénommée ainsi en 1937. Antoine Gauvreau (1841-1911) est curé de Saint-Roch pendant 15 ans, soit de 1895 à 1910. Il est à l'origine de la fondation de l'hospice Saint-Antoine ainsi que de la création de trois paroisses détachées de celle de Saint-Roch : Saint-Zéphirin-de-Stadacona,

Saint-Charles-de-Limoilou et Notre-Dame-de-Jacques-Cartier. L'ancienne appellation rappelait le souvenir de William Grant (1744-1805), un homme politique et marchand britannique de Québec qui a acquis l'ensemble des terres du faubourg Saint-Roch en 1764 afin de les lotir.

### Rue Saint-Anselme

À compter de 1840, cette rue est nommée **Saint-Anselme** en hommage à mère Saint-Anselme, supérieure de l'Hôpital Général de 1837 à 1843, puis de 1849 à 1855.

### Rue Saint-François

Tracée vers 1751, la rue Saint-François rend hommage à saint François d'Assise (1181 ou 1182-1226), fondateur de l'ordre des Frères mineurs (franciscains). Autrefois, cet ordre comprenait les Récollets, établis sur les bords de la rivière Saint-Charles en 1620. Le frère Louis, dernier des récollets à Québec, est inhumé dans l'église Saint-Roch en 1848.

### Rue Saint-Joseph

Tracée vers 1755, la rue Saint-Joseph est nommée ainsi au XIX<sup>e</sup> siècle. Tout en rappelant le nom du père nourricier de Jésus-Christ et du patron du Canada, cette dénomination rend hommage à M<sup>gr</sup> Joseph-Octave Plessis (1763-1825), 11<sup>e</sup> évêque de Québec. En 1811, il permet la construction d'une église au faubourg Saint-Roch. D'ailleurs, un reliquaire contenant son cœur est conservé dans la crypte de l'actuelle église Saint-Roch.

### Rue Sagard

Avant sa dénomination en 1917, cette rue est connue sous le nom de **ruelle Parke**. Celui-ci fait référence à George Holmes Parke, ancien constructeur de navires et propriétaire de terrains en bordure de la rivière Saint-Charles. L'appellation **rue Sagard** rappelle le souvenir du frère récollet Gabriel Sagard (avant 1600 - vers 1650).

## Rue Turgeon

Ouverte en 1844, cette rue rend hommage à M<sup>gr</sup> Pierre-Flavien Turgeon (1787-1867), archevêque de Québec de 1850 à 1855. Il œuvra notamment à l'établissement des Dames de la Congrégation de Notre-Dame dans le faubourg Saint-Roch.

## La famille royale britannique

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le quartier Saint-Roch est en expansion et les autorités coloniales britanniques ouvrent de nouvelles rues, tout en inscrivant le pouvoir impérial dans la toponymie. Le nom d'un parc s'ajoute à ce répertoire en 1897.

## Rue de la Reine

Vers 1815, cette rue est ainsi dénommée en l'honneur de Sophie Charlotte de Meckembourg-Strelitz (1744-1818), épouse de George III.

## Rue du Roi

Dénommée vers 1805, cette rue rend hommage à George III (1733-1820), roi de Grande-Bretagne et d'Irlande.

## Rue du Prince-Édouard

Jusque vers 1822, la rue du Prince-Édouard est connue sous l'appellation **rue des Chantiers-Goudie**, en référence à John Goudie (1775-1824), qui exploite un chantier naval à Saint-Roch. Elle est rebaptisée en l'honneur du prince Edward (Édouard) (1767-1820), fils du roi George III. De 1791 à 1794, le duc de Kent séjourne à Québec.

## Rue de la Couronne

Appelée auparavant **rue Richmond** en hommage à Charles Lennox

(1764-1819), duc de Richmond, gouverneur en chef de l'Amérique du Nord britannique en 1818-1819, la rue de la Couronne, dénommée en 1831, ferait référence à la Couronne d'Angleterre.

## Parc Victoria

D'abord nommé **parc Parent**, en référence au maire Simon-Napoléon Parent, instigateur du projet, ce parc public est officiellement nommé **Victoria** en 1897. Cette désignation évoque le 60<sup>e</sup> anniversaire du couronnement de la reine Victoria (1819-1901) qui fut célébré la même année.

## D'autres Britanniques

Des toponymes mettent en lumière des héros britanniques venus à Québec.

## Rue Dorchester

Cette rue, dénommée vers 1829, rappelle le souvenir de Guy Carleton, baron Dorchester (1724-1808), qui aurait sauvé Québec lors de l'invasion américaine en 1775.

## Rue Horatio-Nelson

Appelée à l'origine **rue Nelson** (nom adopté en 1844), la rue Horatio-Nelson est dénommée ainsi en 2006. Ces deux toponymes rendent hommage à l'amiral britannique Horatio Nelson (1758-1805), vainqueur de la bataille navale de Trafalgar, en 1805. Celui-ci aurait fait un bref séjour à Québec en 1782.

## Des gens aux occupations diversifiées

Des noms de rues rappellent le souvenir de personnages ou de familles qui ont marqué à leur



## Escalier Lépine, 1898.

Accolé à l'entreprise Lépine, cet escalier en fonte, conçu par Charles Baillairgé en 1882-1883, est appelé **escalier Lépine** par la population bien avant sa dénomination officielle en 1986 (Philippe Gingras, BAnQ Québec, fonds Philippe Gingras, 03Q, P585, D14, P16).

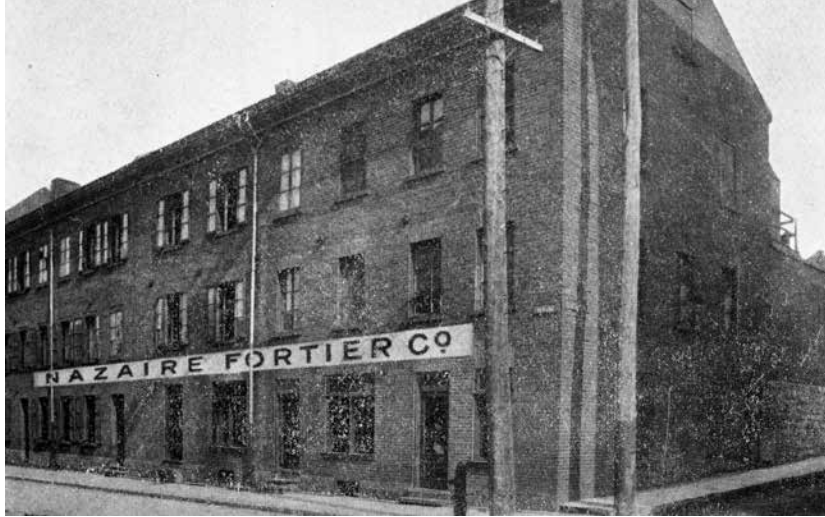
façon l'histoire du quartier Saint-Roch et de la ville de Québec.

## Carré Lépine et escalier Lépine

Les toponymes **carré Lépine** (dénommé en 1928) et **escalier Lépine** (dénommé en 1986) rappellent l'histoire de cette famille. Établi sur la rue Saint-Vallier en 1844, Germain Legris (1821-1899), dit Lépine, y ouvre l'année suivante une fabrique de cercueils, puis s'occupe de funérailles. Ses descendants poursuivent le développement de l'entreprise spécialisée en services funéraires. Après environ 150 ans d'activités, celle-ci est vendue en 1988.

## Rue Bernard-Leonard

Dénommée officiellement **rue Leonard** depuis 1896, cette petite rue est appelée **Bernard-Leonard** à compter de 2006. Ces deux toponymes évoquent le souvenir de Bernard Leonard (1841-1928), homme d'affaires d'origine irlandaise et échevin du quartier Saint-Louis, notamment connu pour son entreprise de fabrication de vitrail, ouverte en 1897 dans le Vieux-Québec.



**Nazaire Fortier Co., tanneur et marchand de cuir, vers 1912** (Archives de la Ville de Québec, collection iconographique de la Ville de Québec, CI-N009030).



**Pont Bickell (pont Stadacona), début du XX<sup>e</sup> siècle** (Collection privée).

### Rue Bickell

Homme d'affaires, William John Bickell fait bâtir en 1867 un pont enjambant la rivière Saint-Charles, puis un moulin en 1869 à l'extrémité nord de la pointe aux Lièvres. Plusieurs des ouvriers du moulin demeurent sur la rive gauche de la rivière. Le toponyme **Bickell** désigne d'abord ce pont, appelé aussi **Stadacona**, puis **Lavigueur** après sa reconstruction en acier (en hommage au maire de Québec Henri-Edgar Lavigueur). Depuis 2006, il dénomme une rue située à proximité (auparavant rue de la Rive).

### Rue des Menuisiers-Laberge

Appelée autrefois **Laberge Lane** et **rue Laberge**, la rue des Menuisiers-Laberge, dénommée ainsi en 2006, rappelle que les frères Pierre et Maximilien Laberge, entrepreneurs-menuisiers de métier, y avaient jadis leur établissement.

### Rue des Voltigeurs

Figurant dans un annuaire de 1844-1845, cette rue est nommée en hommage au Régiment des Voltigeurs.

### Rue Fleurie

La rue Fleury figure sur une carte de 1815. Ce toponyme rappellerait

vraisemblablement la mémoire de Marie-Anne Catherine Fleury Deschambault, veuve du seigneur Charles-Jacques Le Moyne de Longueuil. Celle-ci était mariée en secondes noces (1770) à William Grant, marchand britannique de Québec et propriétaire de la majorité des terres du faubourg Saint-Roch en 1764.

### Rue Lee

Loyaliste américain, Thomas Conrad Lee (1765-?) s'établit dans la ville de Québec, où il devient un important constructeur de navires. Ses chantiers maritimes sont situés à la Pointe-aux-Lièvres. En 1858, une rue est dénommée en sa mémoire.

### Rue Nazaire-Fortier

Dénommée **rue Alfred** vers 1847, cette voie devient la rue Nazaire-Fortier en 2006. Cette appellation rappelle le souvenir de Nazaire Fortier (1848-1938), tanneur et marchand. Vers 1873, il ouvre une entreprise de tannage et de commerce des cuirs – la Maison Nazaire Fortier – sur la rue Saint-Vallier.

### Rue Richard-Burke

Appelée **rue Turgeon** jusqu'en 2006, cette rue rend hommage à Richard Burke (vers 1834-1914).

Ouvrier naval d'origine irlandaise, celui-ci est l'un des créateurs de la Quebec Ship Laborers' Benevolent Society.

### Rue Robert-Rumilly

Lors de la construction de l'autoroute Laurentienne en 1983, une partie de la rue Lee est renommée **rue Robert-Rumilly**. Ce toponyme rend hommage à l'historien Robert Rumilly (1897-1983), auteur de biographies et d'un imposant ouvrage sur l'histoire de la province de Québec.

### Rue Saint-Crépin

Désignée **rue Tourangeau** à compter de 1872, cette voie est appelée **rue Saint-Crépin** depuis 1917. Tout en faisant référence à l'un des saints patrons des cordonniers, ce nom rappelle que de nombreuses manufactures de chaussures sont établies à proximité depuis le XIX<sup>e</sup> siècle.

### Rue Sainte-Marguerite

Vers 1751, cette rue est dénommée ainsi en mémoire de Marguerite Legardeur de Saint-Pierre, épouse d'Henry Hiché (vers 1672-1758), marchand, seigneur, notaire royal et propriétaire du terrain où est tracée la rue.

### Parc Henriette-Belley

Dénoté en 1996, ce parc rappelle le souvenir d'Henriette Belley (1906-1980), connue pour ses costumes excentriques et ses entrées théâtrales dans les salles de spectacles.

### Parc John-Munn

D'origine écossaise, John Munn (1788-1859) travaille en construction navale. Devenu maître constructeur, il intègre la John Munn and Son comme associé, puis hérite, vers 1814, d'un chantier naval dans le faubourg Saint-Roch. Il se distingue aussi comme juge de paix, député de la circonscription de la Basse-Ville de Québec à la chambre d'Assemblée et représentant du quartier Saint-Roch au conseil municipal. Ce parc est dénoté en son honneur en 2004.

### La politique municipale

Certains noms de rues rendent hommage à des maires de la Ville de Québec, dont certains ont aussi occupé la fonction de lieutenant-gouverneur.

### Rue Caron

L'avocat René-Édouard Caron (1800-1876) est maire de Québec de 1834 à 1836 et de 1840 à 1846. Pendant ses mandats, Québec est frappée par une épidémie de choléra (1834) et par les grands

incendies des faubourgs Saint-Roch et Saint-Jean (1845). Il est aussi lieutenant-gouverneur du Québec. Une rue est dénotée en son honneur vers 1842.

### Boulevard Langelier

Appelé d'abord **chemin de l'Hôpital-Général**, parce qu'il menait à l'établissement du même nom, puis **rue Saint-Ours** en 1850, le boulevard Langelier est nommé ainsi en 1890. La nouvelle dénomination rend hommage à sir François Langelier (1838-1915), avocat et homme politique, qui est maire de Québec de 1882 à 1890, puis lieutenant-gouverneur du Québec de 1911 jusqu'à son décès.

### Rue Narcisse-Belleau

Dénotée **rue Belleau** depuis 1869, cette voie devient la rue Narcisse-Belleau en 2006. Ces deux toponymes honorent le même personnage. L'avocat Narcisse-Fortunat Belleau (1808-1894) est conseiller du quartier Saint-Jean avant d'être maire de Québec de 1850 à 1853. Parmi ses autres fonctions, il est aussi le premier lieutenant-gouverneur du Québec.

### Avenue Simon-Napoléon-Parent

Appelée autrefois **avenue Parent** et **rue Saint-Anselme**, cette voie de communication est

dénotée ainsi en 1996 en hommage à l'avocat Simon-Napoléon Parent (1855-1920), maire de Québec (1894-1906) et premier ministre du Québec (1900-1905).

### Jardin Jean-Paul-L'Allier

Connu sous le nom de **Jardin de Saint-Roch** de 1994 à 2017, le jardin Jean-Paul-L'Allier change de toponyme à la suite du décès de cet ancien maire de Québec. Pendant son mandat à la mairie, de 1989 à 2005, Jean-Paul L'Allier (1938-2016) voit à la revitalisation du quartier Saint-Roch, et il créera entre autres cet espace vert.

### D'autres rues à découvrir

La nomenclature des toponymes anciens et actuels du quartier Saint-Roch compte d'autres personnages à découvrir ayant un lien ou non avec le territoire, mais aussi des noms de rues avec des odonymes faisant référence à des points de repère qui existent encore ou qui ont disparu. À titre d'exemples, nommons les rues Notre-Dame-des-Anges (1833), de la Chapelle (1937), de la Croix-Rouge (1963), de la Gare-du-Palais (1986) et de Xi'an (2006). Les sites Web de la Ville de Québec et de la Commission de toponymie mettent en lumière ce patrimoine.

## Sources

<https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/patrimoine/toponymie/>

<https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/accueil.aspx>

Alex Tremblay Lamarche, « The Evolution of the Anglophone Community's Presence on the Toponymy of Quebec City », *Society Pages*, automne 2021, n° 70, p. 3-8.

Jean-François Caron, *Curiosités de Québec*, tome 3, Québec, GID, 2021.

Jean Poirier, « Noms de rues d'usage et de création à Québec », *Québecensia*, vol. 24, n° 1, mai 2005, p. 6-11.

Jean Poirier, *Noms de rues de Québec au XVII<sup>e</sup> siècle : origine et histoire*, Dossiers toponymiques, 27, Québec, Commission de toponymie du Québec, 2000.



**Figure 1 : Orthophotographie du quartier Saint-Roch en 1963<sup>1</sup>.**

À l'ouest, le remblayage modifie l'ancien tracé de la rivière Saint-Charles, connectant ainsi le parc Victoria à la Pointe aux Lièvres. À l'est, la gare de triage, aujourd'hui disparue, témoigne du passé industriel du secteur.

# La morphogénèse du quartier Saint-Roch

*De la naissance d'un faubourg à la fabrique  
d'un pôle économique*

Amaury Sainjon, candidat à la profession d'urbaniste  
Catherine Perron, candidate à la profession d'urbaniste

Plusieurs écoles de pensée en urbanisme prônent une connaissance fine du milieu avant toutes interventions. Parmi elles, celle de l'architecte italien du début du XX<sup>e</sup> siècle, Gustavo Giovannoni<sup>2</sup>, qui considère la ville comme un palimpseste, à savoir une succession de couches interdépendantes. En d'autres termes, la ville du passé et ses formes urbaines structurent la ville actuelle et conditionnent celle de demain. Son legs invite donc l'urbaniste à considérer le passé dans sa pratique comme guide de ses interventions. Ainsi, la

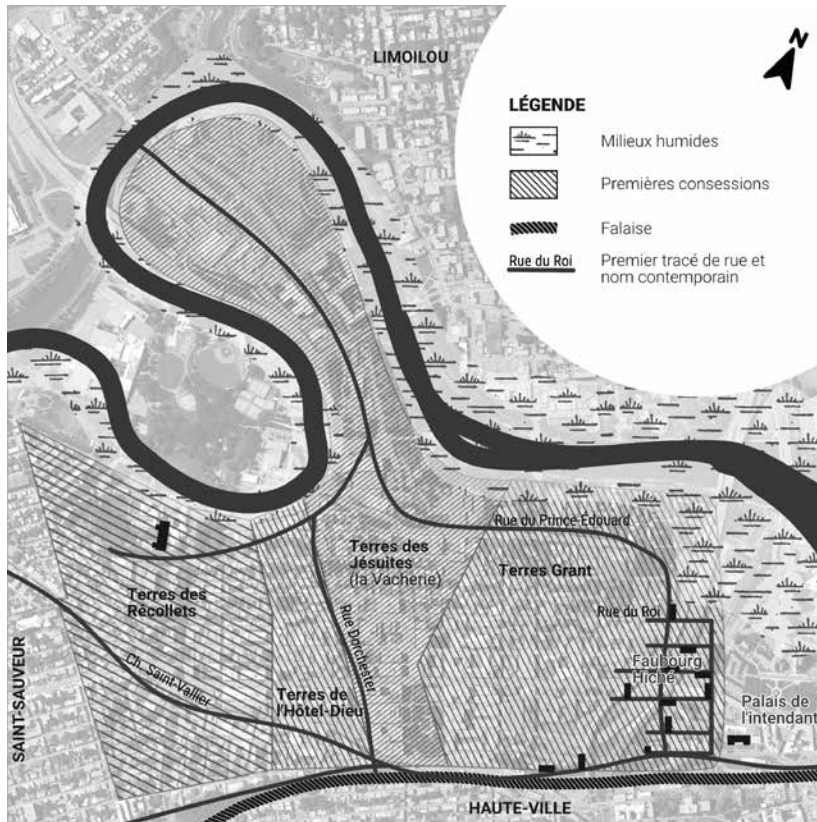
morphogénèse d'un territoire permet de mettre en lumière son évolution et celle de sa forme. Bien que l'exercice nécessite d'y faire référence, il ne s'agit pas d'un inventaire des faits historiques ou des phénomènes urbains. Afin de faciliter la lecture de la lente mutation d'un lieu, on doit définir et illustrer les grandes périodes significatives.

Dans le cas de Saint-Roch, nous en considérerons quatre : les premiers signes d'urbanisation, l'avènement de l'industrie et de ses grandes emprises, l'ère

commerciale et, finalement, les grands projets contemporains.

## **Les premiers signes d'urbanisation entre 1600 et 1800**

Le coteau Sainte-Geneviève, véritable limite topographique entre le promontoire de Québec et Saint-Roch, entraîne un déploiement différencié des formes de part et d'autre de la falaise<sup>3</sup>. Alors que le développement de la haute-ville de Québec connaît une effervescence certaine dès



**Figure 2 : Représentation des débuts de l'urbanisation dans le quartier Saint-Roch sur fond d'orthophotographie contemporaine.**

Le quartier demeure faiblement urbanisé et en partie marécageux. Les grandes propriétés dessinent les prémices de l'organisation du quartier. Par exemple, les limites des terres de l'Hôtel-Dieu se superposent aux actuelles rues Dorchester et Caron. À l'est, le faubourg Hiché prépare déjà la logique de découpage du parcellaire qui s'établira dans l'ensemble du faubourg des années plus tard. Il est déjà possible de deviner les rues Saint-Joseph, du Roi et de la Reine qui seront prolongées vers l'ouest. Au nord, un chemin (l'actuelle rue Prince-Édouard) permet de rejoindre la Vacherie, terre des Jésuites que l'on connaît aujourd'hui comme la Pointe-aux-Lièvres.

le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, les terres de l'actuel quartier Saint-Roch demeurent peu occupées jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. À cette époque, les sapins, les grandes terres non cultivées et les marécages dominent encore le paysage<sup>4</sup>. Cependant, cette période verra également l'établissement d'un faubourg dans l'est du quartier, au pied de la falaise, et le déploiement de quelques voies sur l'ensemble des terres (voir figure 2). Ces balbutiements d'urbanisation établiront les bases de la trame du quartier telle qu'on la connaît.

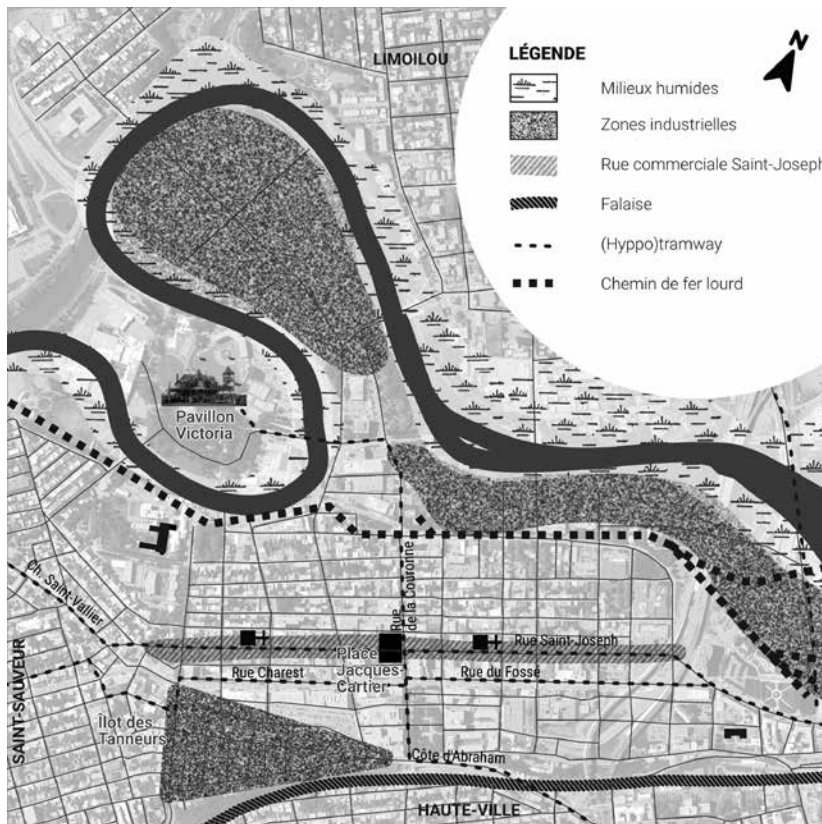
Entre 1600 et 1800, les terres de Saint-Roch sont divisées en quelques grandes propriétés se déployant sur l'ensemble de la profondeur du territoire entre la rivière Saint-Charles et la falaise. Alors que toute la partie ouest du secteur est détenue par de grandes institutions religieuses, dont les Récollets, une vaste parcelle, à l'est, appartient à des particuliers. Ce sera Henry Hiché, marchand, qui procédera le premier à la subdivision de sa terre en concédant des lots constructibles à partir de 1728<sup>2</sup>. Les lots concédés seront essentiellement

de forme rectangulaire et de même dimension. Une norme se dessine : les parcelles mesurent généralement 50 pieds de largeur sur 60 pieds de profondeur<sup>1</sup>. Directement liée à la régularité mathématique de ces parcelles, une trame orthogonale et serrée se forme dans le faubourg Hiché. Et sur cette trame s'implanteront des maisons isolées en bordure de rue<sup>1</sup> (figure 2). Cette structure persistera dans Saint-Roch. Saint-Vallier, chemin historique qui longe la falaise, déroge déjà à cette règle à l'époque alors qu'il s'étire vers l'ouest en direction des terres de l'actuelle ville de L'Ancienne-Lorette.

## L'avènement d'un faubourg industriel entre 1800 et 1900

Au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, une guerre entre la France et l'Angleterre augmente considérablement les besoins de navires<sup>7</sup>. Profitant de cette conjoncture économique, des chantiers navals et des cours à bois se multiplient sur les berges de la rivière Saint-Charles, propice à la tenue de ces activités<sup>5</sup>. En 1850, on dénombre une vingtaine de chantiers. Aussi rapidement que cette activité économique gagne en importance, le quartier s'urbanise pour loger les nombreux travailleurs : on assiste à l'émergence d'un faubourg ouvrier. Cette urbanisation se réalise de l'est vers l'ouest et maintiendra la logique de trame régulière, établie dans le faubourg Hiché des décennies auparavant.

Toutefois, la rue Prince-Édouard marquera une limite septentrionale à cette trame. L'absence de voies nord-sud, entre cette limite et la rivière, permettra aux



**Figure 3 : Représentation de l'urbanisation dans le quartier Saint-Roch entre 1800 et 1900 sur fond d'orthophotographie contemporaine.**

Le parc Victoria, enclavé dans le lit de la rivière, ouvre en 1897 dans la mouvance du courant urbanistique *City beautiful*<sup>5</sup> qui met de l'avant la recherche de beauté pour répondre à des enjeux sociaux<sup>6</sup>. Le pavillon de la reine Victoria, attraction centrale du parc, est rejoint par un tramway en provenance de la haute-ville. L'intersection des rues de la Couronne et Saint-Joseph, seuls axes traversant linéairement le quartier, est un point névralgique où se trouve la place du marché (actuelle place Jacques-Cartier).

parcelles de se déployer, au gré des années et de manière irrégulière, en fonction des besoins d'espace des activités économiques (voir figure 3). Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'industrie maritime connaît un déclin; de grandes industries de la chaussure, du cuir et du meuble prennent alors le relais des chantiers<sup>8</sup>. La frontière marquée par la rue Prince-Édouard s'intensifiera avec l'arrivée d'un chemin de fer vers 1875<sup>9</sup>.

Affirmant davantage la réalité de faubourg industriel du quartier, d'importantes activités de tannerie s'implantent dans le triangle

formé par les rues Saint-Ours (Langelier), Saint-Vallier et Arago dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. Gourmands en eau, ces ateliers de traitement des peaux bénéficient du ruissellement des eaux de la falaise. Dans cet ensemble, malgré les fortes odeurs, les résidences s'entremêlent aux lieux de production. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les tanneries déménageront à la Pointe-aux-Lièvres ou en périphérie de Québec, laissant des bâtiments de gabarits variés à l'abandon.

La période de 1800 à 1900 voit la rue Saint-Joseph s'établir comme véritable cœur de quartier. Seule

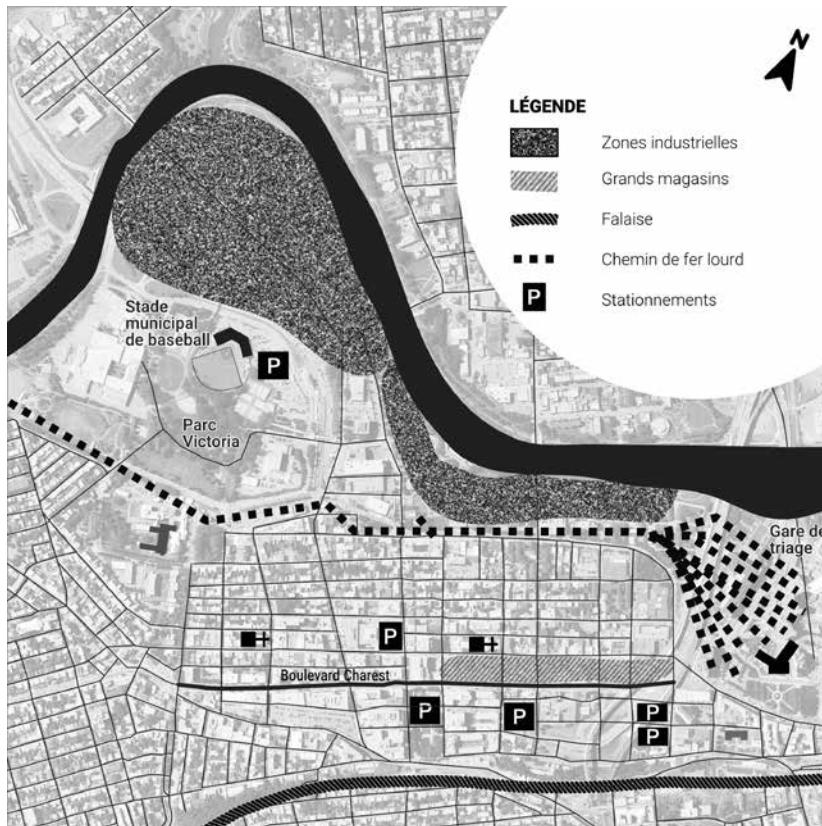
rue à traverser Saint-Roch d'est en ouest sans interruption, elle accueille de nombreux commerces et lieux de divertissement. L'arrivée de la chapelle en 1811, à l'emplacement de l'actuelle église Saint-Roch, ainsi que de la place de marché, à l'intersection de la rue de la Couronne en 1847, contribuera grandement à ce dynamisme. En parallèle, des voies de tramway se développent et confirment l'attractivité de ce cœur : un premier tracé est-ouest, initialement hippomobile, passera sur Saint-Joseph et sera complété quelques décennies plus tard par un tracé nord-sud sur la rue de la Couronne, reliant la haute-ville et le parc Victoria (voir figure 3).

En somme, à la fin de cette période, le territoire du quartier est entièrement occupé. Dès lors, les futures transformations du quartier s'effectueront sur un bâti préexistant.

## Ère commerciale, début du XX<sup>e</sup> siècle

La première moitié du XX<sup>e</sup> siècle marquera la montée de l'automobile au sein du quartier Saint-Roch et le déclin progressif du tramway, jugé lent et inconfortable<sup>11</sup>. Cette période se caractérise aussi par l'apogée des grands magasins de la rue Saint-Joseph. En effet, l'activité commerciale se transforme pour atteindre un rayonnement plus régional.

Les îlots de plus grande taille au sud-est de la rue Saint-Joseph, en raison de l'interruption du tracé de la rue Notre-Dame-des-Anges, sont favorables à l'implantation de magasins de plus grande surface. Initialement cantonnés aux abords de la rue Saint-Joseph, ils se



**Figure 4 : Représentation de Saint-Roch au début du XX<sup>e</sup> siècle sur fond d'orthophotographie récente.**

Le lit de la rivière a été simplifié; le parc Victoria se trouve maintenant du côté de Saint-Roch. De plus, une imposante gare de triage a fait son apparition. En parallèle, le boulevard Charest a vu le jour grâce à l'élargissement de la rue éponyme et de la rue des Fossés.

consolideront et s'étendront jusqu'à atteindre la rue des Fossés.

D'ailleurs, dans le but de régler les problèmes de circulation dans le secteur, la Ville élargit les rues Charest et des Fossés pour former l'actuel boulevard Charest<sup>12</sup>. Les figures 3 et 4 nous amènent à constater que ces travaux ont nécessité la démolition de rangées de bâtiments respectivement au nord et au sud de ces rues. Dans cette première itération, le boulevard Charest commence, comme aujourd'hui, à sa jonction avec la rue Saint-Paul (à l'est) et il aboutit à l'intersection de la rue Saint-Vallier et Saint-Ours (maintenant boulevard Langelier). Deux décennies

plus tard, son tracé sera prolongé dans le quartier Saint-Sauveur<sup>11</sup>.

Aux abords de la rivière Saint-Charles, les activités industrielles se diversifient et profitent du développement du chemin de fer. En effet, la Canadian Pacific a construit de nouvelles infrastructures pour faciliter les échanges de biens, dont une imposante gare de triage qui s'étend du nord-est du quartier au bassin Louise. Toutefois, cette période de prospérité ne durera pas et plusieurs industries ne tarderont pas à fermer<sup>13</sup>.

En 1956, le plan d'urbanisme Gréber-Fiset vise à potentialiser le rôle structurant de la rivière Saint-Charles<sup>14</sup>. Parmi

les recommandations des deux urbanistes-architectes, on trouve le déplacement du lit de la rivière<sup>13</sup>. Ce projet ambitieux vise à simplifier le tracé du cours d'eau pour le flanquer d'un sentier piéton et d'un boulevard urbain devant relier plusieurs secteurs de la région<sup>13</sup>. Bien que le détournement de la rivière sera réalisé, ramenant le parc Victoria du côté de la Cité et augmentant la superficie de la Pointe-aux-Lièvres, le boulevard urbain ne se concrétisera jamais, d'autres tracés d'infrastructures routières lui seront préférés (voir figure 4).

## Période 4 : Les grands projets contemporains

Au tournant des années 60, la Ville de Québec souhaite s'atteler à l'habitation, en pleine mutation avec l'arrivée de la banlieue, et au transport. Pour répondre à ces enjeux, elle commande deux études.

En 1961, la commission Martin remet à la Cité de Québec un rapport sur le logement. Cette imposante enquête avait pour objectif de fournir « à tous ceux qui ont la responsabilité de l'aménagement et de la rénovation de l'historique cité de Champlain les renseignements nécessaires à l'élaboration d'un programme visant à améliorer les conditions de vie des Québécois et à sauvegarder le caractère esthétique et historique de leur ville »<sup>15</sup>. La commission est sans appel, l'ensemble du quartier Saint-Roch doit être « réaménagé »; elle cible tout particulièrement les « taudis industriels et domiciliaires » qui doivent être éliminés ainsi que les voies ferrées<sup>14</sup>.

Un grand nombre des recommandations du rapport se concrétisent. À travers tout le quartier, des îlots entiers sont



**Figure 5 : Schéma du quartier Saint-Roch contemporain.**

De nouvelles activités viendront remplacer les industries aux abords de la rivière Saint-Charles. Toutefois, les industries et chantiers maritimes auront laissé leur marque sur les formes du quartier. Au nord de la rue Prince-Edouard, la trame régulière observée au sud est interrompue et de grandes constructions sont implantées sur de larges parcelles qui détonnent avec le reste du quartier. Les infrastructures routières du dernier demi-siècle font du quartier Saint-Roch une destination de transit.

détruits. Encore aujourd'hui, des terrains vagues en témoignent, comme celui situé à l'arrière de la fabrique Dominion Corset, le long de la rue Dorchester, portion sud. Mais le résultat le plus marquant concerne certainement les abords de la rivière Saint-Charles. Hormis l'usine Rothmans, il ne reste plus aucune industrie en fonctionnement dans le secteur. Il en est de même pour les voies de chemin de fer et leurs infrastructures ferroviaires qui ont été déviées dans Limoilou. En lieu et place, des institutions scolaires, récréatives et municipales ont bénéficié des larges parcelles vacantes. En direction de la Pointe-aux-Lièvres, ce sont de grands lotissements

résidentiels denses et un parc qui occupent désormais l'espace.

Le second rapport, de 1968,

est rédigé par des ingénieurs en transport : Vandry et Jobin<sup>16</sup>. Leurs plans inspireront la construction de l'autoroute Dufferin-Montmorency, en plus de la conversion du jeune boulevard Laurentien qui se déploie le long du parc Victoria<sup>14</sup>. Ces nouveautés engendreront de nombreuses contestations de citoyens opposés aux répercussions de ces infrastructures routières<sup>17</sup>. En effet, la construction des bretelles aériennes de l'autoroute Dufferin-Montmorency nécessitera la démolition de nombreux îlots résidentiels, ce qui changera profondément la forme et la dynamique du quartier. Dès lors, celui-ci joue un rôle de plaque tournante dans les transits quotidiens des citoyens.

Afin de concilier ce nouveau rôle au besoin de logements et de vitalité, la Ville formule plusieurs projets de revitalisation. Celui qui aura la plus grande incidence sur la forme urbaine est sans doute celui du maire L'Allier<sup>18</sup>. Profitant de la disponibilité de plusieurs îlots dans la partie sud du secteur, Jean-Paul L'Allier favorise la construction d'immeubles résidentiels et commerciaux de grand gabarit autour d'un parc urbain attractif, depuis rebaptisé à son nom.

## Une passion historique — pour les livres

En 2022, la librairie Pantoute fête ses 50 ans!  
En plein cœur du quartier Saint-Roch, retrouvez vos  
libraires au 286, rue Saint-Joseph Est.

**Pantoute**

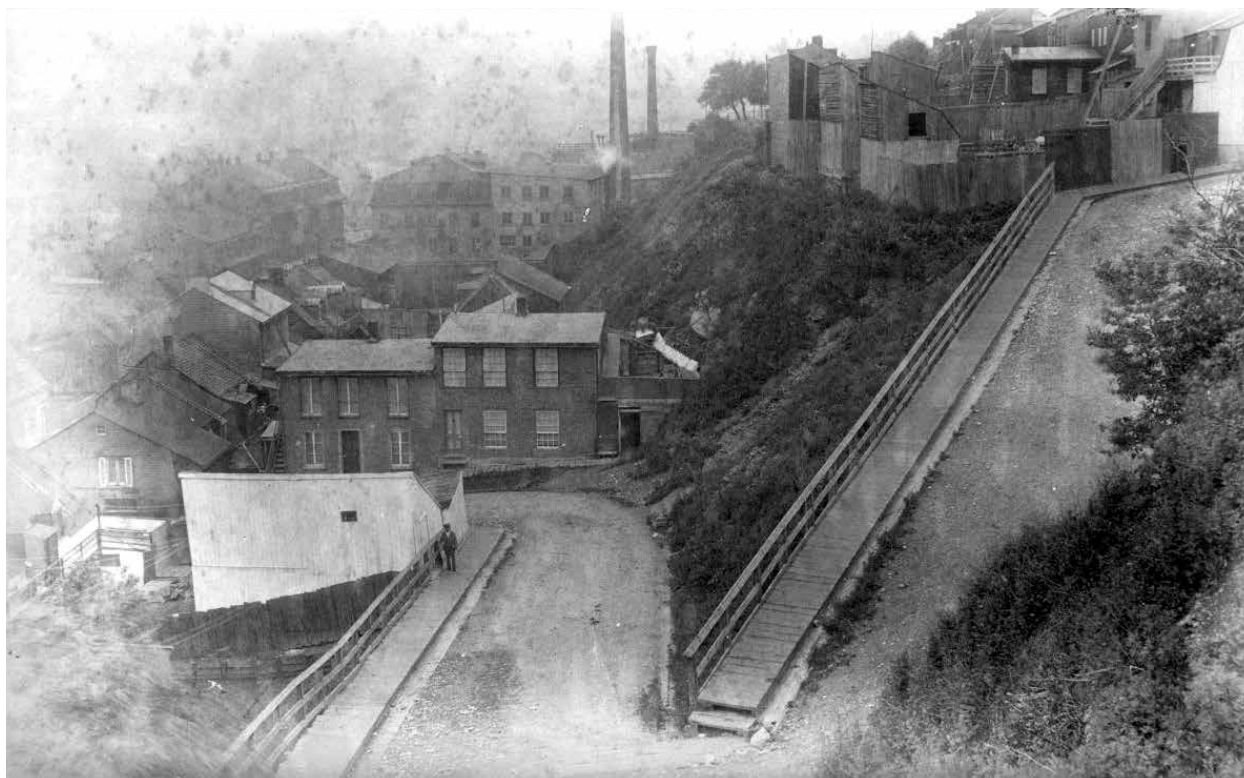
Librairie indépendante  
— depuis 50 ans

## Notes

- 1 Orthophotographie du Ministère des Ressources naturelles et des Forêts, rouleau Q63300, 25 mai 1963.
- 2 Brochu, J. (2011). La conservation du patrimoine urbain, catalyseur du renouvellement des pratiques urbanistiques ? : Une réflexion théorique sur l'appropriation de la notion de patrimoine urbain par l'urbanisme [Université de Montréal]. <http://hdl.handle.net/1866/5432>
- 3 Gauthier, Pierre, « Le tissu urbain comme forme culturelle : morphogénèse des faubourgs de Québec, pratiques de l'habiter, pratiques de mise en œuvre et représentations », *thèse de doctorat, School of Urban Planning, Université McGill*, 2003, p.633.
- 4 Lucie K. Morisset, « *La mémoire du paysage. Histoire de la forme urbaine d'un centre-ville : Saint-Roch, Québec* » *Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval*, 2001, 286 p.
- 5 Yves Melançon, « Du jardin au parc : La nature et les citadins », *Cap-aux-diamants : la revue d'histoire du Québec*, 1996, 46, p. 42-45, accessible en ligne : <https://www.erudit.org/fr/revues/cd/1996-n46-cd1041796/8287ac.pdf> (consulté en février 2021).
- 6 Jérôme Ouellet, « Le parc Victoria (vers 1905) », Vues anciennes de Québec, accessible en ligne : <https://histoireurbaine.wordpress.com/2016/05/05/le-parc-victoria-vers-1905/> (consulté en février 2021).
- 7 Suzanne Côté, « Rivière St-Charles : survol historique », 1975, 71 p.
- 8 Lucie K. Morisset, « *La mémoire du paysage. Histoire de la forme urbaine d'un centre-ville : Saint-Roch, Québec* » *Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval*, 2001, 286 p.
- 9 Jean Cazes, « Saint-Roch dans les années 1930 : les rails près de l'usine F.-X. Drolet », 2014, accessible en ligne : <https://monsaintroch.com/2014/saint-roch-dans-les-annees-1930-1-les-rails-pres-de-lusine-f-x-drolet/> (consulté en février 2021).
- 10 Ville de Québec, « Saint-Roch – Tanneries », accessible en ligne : [https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/patrimoine/quartiers/saint\\_roch/interet/tanneries.aspx](https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/patrimoine/quartiers/saint_roch/interet/tanneries.aspx) (consulté en février 2021).
- 11 Catherine Lachaussee, « Pourquoi le tramway de Québec a-t-il disparu, en 1948? », 2020, accessible en ligne : <https://ici.radio-canada.ca/sujet/ca-date-pas-dhier/actualite/document/nouvelles/article/1749074/tramway-quebec-histoire-difficultes-fin-competition-bus> (consulté en mars 2021)
- 12 Jérôme Ouellet, « Le boulevard Charest et les grands magasins de Saint-Roch (1947) », 2015, accessible en ligne : <https://histoireurbaine.wordpress.com/2015/11/12/le-boulevard-charrest-et-les-grands-magasins-de-saint-roch-1947/> (consulté en février 2021)
- 13 Ville de Québec, « Rivière Saint-Charles », accessible en ligne : [https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/patrimoine/quartiers/saint\\_roch/interet/riviere\\_saint\\_charles.aspx](https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/patrimoine/quartiers/saint_roch/interet/riviere_saint_charles.aspx) (consulté en janvier 2021)
- 14 Nicolas Roberge, « Le réaménagement de la rivière Saint-Charles », 2011, accessible en ligne : <https://www.quebecurbain.qc.ca/2011/05/20/le-reamenagement-de-la-riviere-saint-charles/> (consulté en février 2021)
- 15 Jean-Marie Martin, « Commission d'enquête sur le logement de la cité de Québec », 1961.
- 16 Pierre-Olivier Fortin, « La vieille capitale du future...en 1968 », 2015, accessible en ligne : <https://www.journaldequebec.com/2015/03/12/le-troisieme-lien-planifie-en-1968> (consulté en février 2021)
- 17 Nicolas Roberge, « Le réseau démesuré d'autoroutes inachevées de Québec », 2010, accessible en ligne : <https://www.quebecurbain.qc.ca/2010/08/30/le-reseau-demesure-dautoroutes-inachevees-de-quebec/> (consulté en février 2021)
- 18 Jean-Philippe Léveillé, « Jean-Paul L'Allier et les grands projets urbains de Québec : la revitalisation de Saint-Roch », 2016, accessible en ligne : <https://monsaintroch.com/2016/jean-paul-lallier-et-les-grands-projets-urbains-de-quebec-la-revitalisation-de-saint-roch/> (consulté en février 2021)

## Références

- Répertoire des toponymes. Ville de Québec. <https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/patrimoine/toponymie/index.aspx>
- Plan of the city and environs of Quebec, with its siege and blockade by the Americans from the 8th of December, 1775 to the 13th of May, 1776. Library of Congress Geography and Map Division Washington, D.C.
- Fonds de carte – orthophotographie – ESRI
- This topographical map of the districts of Quebec, Three Rivers, St Francis and Gaspé, Lower Canada, exhibiting the new civil division of the districts into counties. Bouchette - Quebec – 1831
- River St. Lawrence, Quebec Harbour. 1859
- Topographical and pictorial map of the City of Quebec from actual survey. 1858
- Sketch of the great valley of the Rr. St. John. 1827
- Map of Quebec engraved by the cradle of New France. 1908
- Mosaïque des plans d'assurance-incendie de la Ville de Québec, volume 1 - 1957 (1:1 200 & 1:2 400)



La côte Badelard en 1898 (BANQ Québec, P585,D14,P5, Fonds Philippe Gingras).

## De la côte Sutherland à la côte Badelard

José Doré, consultant en histoire et patrimoine

Saviez-vous que la côte Badelard portait à l'origine le nom de Sutherland? En 1845, cette voie de communication n'était qu'un chemin projeté. Douze ans plus tard, probablement en raison d'Elizabeth Ferguson, la côte Sutherland était communément appelée « côte de la Nègresse ».

### Chirurgien, prostituée et banquier

C'est en 1921, plus précisément le 1<sup>er</sup> avril, que les autorités municipales approuvent le règlement

changeant le nom pour celui de Badelard, en souvenir du chirurgien de Montcalm, Louis-Philippe Badelard (1728-1802). Malgré l'importance de ce dernier dans l'histoire et dans les annales de la médecine canadienne, la population continue d'utiliser l'ancienne appellation pendant de nombreuses décennies, même jusqu'à ce jour!

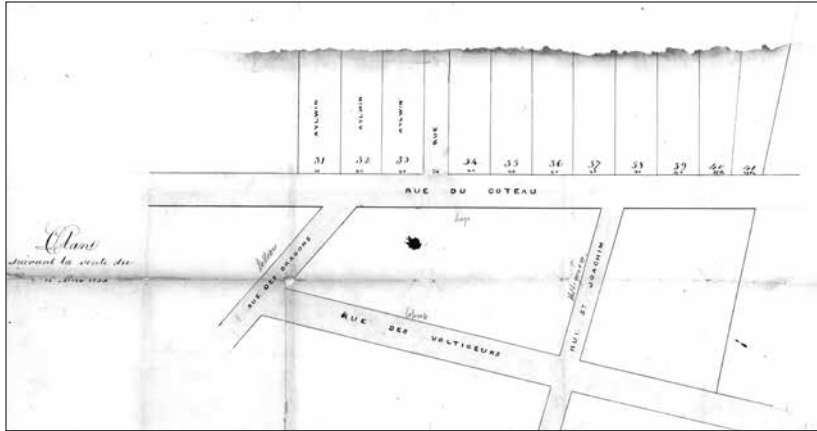
« On a débaptisé et rebaptisé quelques rues, hier soir, au conseil de ville de Québec. Ainsi la côte de la Nègresse, qui avait un mauvais nom, bien que l'on y

ait fait disparaître depuis longtemps ses bouges<sup>1</sup>, s'appellera désormais côte Badelard, du nom du chirurgien qui assista le général marquis de Montcalm à ses derniers moments<sup>2</sup>. »

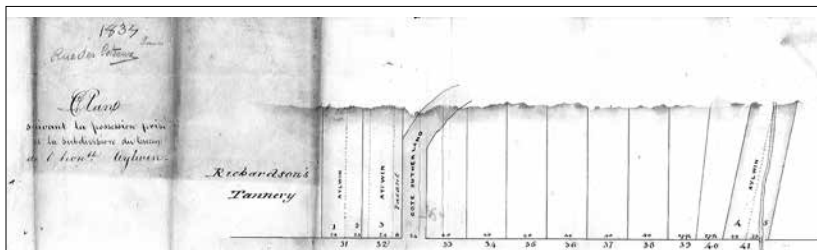
### La côte Sutherland

Faisant vraisemblablement référence à une femme de couleur, à une ancienne résidente du faubourg Saint-Jean, le nom « côte de la Nègresse » - que l'on évite aujourd'hui de prononcer, vu sa connotation péjorative et





Plan suivant la vente du 15 mai 1834. Il montre les terrains appartenant à l'honorable T. C. Aylwin sur la rue du coteau Sainte-Geneviève (Arago Est) (AVQ Q-P1-4-D00222).



Plan montrant la nouvelle subdivision des lots no 31 et 32 appartenant à l'honorable T. C. Aylwin sur la rue du coteau Sainte-Geneviève (Arago Est) à l'angle de la côte Sutherland; et le lot no 41 offert à ce dernier pour les pertes dues à la nouvelle subdivision (AVQ Q-P1-4-D00223)

collabore à la réalisation d'un plan de cette ville, daté du 14 juillet 1845, sur lequel est indiqué par des traits hachurés le tracé de rues projetées, dont celui de la côte Sutherland. Contrairement au plan initial, celle-ci se trouve désormais plus à l'est, face à la nouvelle rue des Dragons [Narcisse-Belleau], sur la propriété de l'honorable Thomas Cushing Aylwin<sup>9</sup>. En raison des pertes subies pour l'ouverture de cette nouvelle voie de communication, ce dernier réclame à la « Corporation de la Cité de Québec » une indemnisation, comme le mentionne Joseph Hamel dans un extrait d'un procès-verbal du comité des chemins, n'ayant pour date que le « mercredi 11 de l'année courante<sup>10</sup> ».

Malgré cette information manquante, il est très probable que la côte Sutherland soit aménagée à partir de 1846. Dans une pétition présentée au conseil de ville de Québec le 16 juillet 1847, des résidents des faubourgs Saint-Jean et Saint-Vallier demandent qu'une certaine rue menant de la rue des Dragons au pied du coteau Sainte-Geneviève soit améliorée<sup>11</sup>. Aurait-on débuté par un bout de rue? Une chose est certaine, la côte Sutherland mène le juge Aylwin devant les tribunaux. Après avoir eu un litige avec la Ville de Québec, celui-ci en a un autre avec William Venner, qui se rend à la Cour supérieure en 1864, ce qui retarde les travaux demandés par la population.

## Les améliorations de la corporation

En 1883, après plusieurs années d'attente, des améliorations sont enfin apportées à l'ancienne côte Sutherland, désormais désignée par les autorités municipales sous le nom de « côte dite de la Négresse<sup>12</sup> ». Son tracé est alors complètement modifié. Celui-ci n'a plus la forme d'une courbe, mais d'un zigzag. La même année de ces travaux de voirie, le nom de cette côte apparaît pour la première fois dans l'annuaire de la ville de Québec de 1883-1884<sup>13</sup>. Mais on y lit plutôt « côte à la Neigresse ». Cette erreur est corrigée en 1886.

Quatorze ans plus tard, le 20 avril 1900, il est ordonné et statué par le « Conseil de la Cité de Québec » que la nouvelle côte reliant les rues Arago (Arago Est) à Sainte-Cécile (Lavigueur) « est déclarée être un chemin public, et restera connue sous le nom de côte de la Négresse<sup>14</sup> ».

« L'activité infranchissable au bas de la rue Sutherland est rendue praticable par la construction d'un plan incliné en maçonnerie, puis on relie par la nouvelle côte dite « de la négresse », les quartiers Saint-Jean et Jacques-Cartier, entre les rues Richmond (Lavigueur) et Arago<sup>15</sup>. »

## Elizabeth Ferguson de la rue Richmond

Comme on peut le constater, la femme à qui réfère le nom de cette côte a toujours eu la faveur du public. Mais de qui s'agit-il? En 1949, dans un article consacré aux côtes de Québec, paru dans le journal *L'Action catholique*, le colonel Georges-Émile Marquis se pose la question suivante :

235 The Queen on complaint of -  
 - Elizabeth Ferguson  
 vs  
 Pierre Belleau Laborer  
 Maliciously breaking her furniture in house in Richmond  
 Street on the 30<sup>th</sup> April 1857 -  
 Summons issued 1<sup>st</sup> May 1857 - Returnable 2<sup>nd</sup> May 1857 -

Plainte d'Elizabeth Ferguson contre Pierre Belleau pour bris de maison, le 2 mai 1857 (AVQ B2-FF-2-72, Fonds Cour municipal, 1857, cause n° 235, p. 117).

That the Prisoner now here present, who declares and states  
 her name to be Elizabeth Ferguson  
 is a common prostitute in  
 the habit of wandering in  
 the streets and highways

Deposition and conviction of Charles Osborne, of the city of Quebec, against Elizabeth Ferguson, prostitute, for being loose, idle and disorderly, le 30 avril 1840 (BANQ Québec, TL31,S1,SS1, D68741).

« Y a-t-il eu, jadis, une négresse habitant ce quartier et qui aurait donné son nom à la côte? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, ce nom était au moins original et il rappelait bien des souvenirs<sup>16</sup>. » Plus récemment, dans son article intitulé *La surprenante histoire des côtes de Québec*, publié le 8 mai 2021 sur le site Web de Radio-Canada, Catherine Lachaussee mentionne que « les témoins du temps rapportent qu'une femme noire y a tenu une maison close un certain temps » et que « [selon] le spécialiste de l'histoire des Noirs Frank Mackey, il pourrait bien s'agir d'Elizabeth Ferguson ».

Une femme de couleur nommée Eliza ou Elizabeth Ferguson, née vers 1806, originaire des Antilles,

mesurant 5 pieds et 2 pouces (1,57 m), a bel et bien vécu à proximité de la côte en question<sup>17</sup>. En 1851, on la retrouve dans une « maison suspecte » du faubourg Saint-Jean<sup>18</sup>, vraisemblablement sur la rue Richmond (Lavigneur), en compagnie, entre autres, de Victoire, Marie, Suzanne et Basilice Boucher<sup>19</sup>. L'année précédente, plusieurs de ces femmes, dont Eliza Ferguson, s'étaient retrouvées en prison pour avoir dérobé la somme de 40 \$ à un *raftsman* nommé Pelletier dans une maison close tenue par Victoire Boucher, veuve de Joseph Paquet<sup>20</sup>.

Quelques années plus tard, Elizabeth Ferguson est toujours présente dans ce « secteur chaud » de Québec. En 1856, appelée à témoigner en cour de justice au sujet de l'incendie d'une maison de la rue Richmond, celle de l'aubergiste François-Xavier Chevalier, elle déclare résider sur cette rue, vis-à-vis la résidence de Marceline Thivierge, veuve de Joseph Ayotte<sup>21</sup>. Connue également sous le nom de Marceline Huot, celle-ci avait acquis en 1851 un

emplacement sur le niveau sud de la rue Richmond, vis-à-vis les actuels numéros 375-379, rue Lavigneur, à quelques pas de la rue Deligny et de la « côte dite de la Négresse<sup>22</sup> ».

### La côte de l'Antillaise

La côte Sutherland aurait-elle portée ce nom en raison d'Elizabeth Ferguson? Cela se peut fort bien, surtout si ce chemin est désigné ainsi dans les années 1850. Au cours de la décennie précédente, on a plus de chance de rencontrer Elizabeth Ferguson en prison que dans les rues de Québec. De 1840 à 1845, par exemple, cette prostituée est détenue pendant au moins 44 mois, dont 10 en 1842 et 1843.

Mais il se pourrait aussi que le nom de cette côte fasse référence à une autre prostituée du faubourg Saint-Jean, Mary Dowsey, épouse de François Paradis de Saint-Roch, connue également sous le nom de « Joséphine la Négresse<sup>23</sup> ». Dans les années 1850, celle-ci

n'est pas de tout repos! Née vers 1833, selon le registre d'écrou de la prison de Québec, elle serait peut-être la fille d'un marin natif de la Martinique, John Dawsey (Dowsey), et d'une Irlandaise de Québec, Mary Cochran<sup>24</sup>.

« Je réside chez Marcelline Thivierge dans la rue Richmond [Lavigueur] en cette cité. Le 22 juillet [1857], vers cinq heures de l'après-midi, comme je descendais dans la côte dite de la négresse, dans la rue Richmond, la prisonnière ici présente qui déclare se nommer Mary Dowsey, épouse de François Paradis, accouru [sic] à moi et me dit : « Ma maudite, tu viens de me faire prendre, je m'en vais

t'arranger le corps, je m'en vais te tuer! ».

En conclusion, afin de commémorer toutes les facettes de notre histoire, ne devrions-nous

pas changer le nom de la « côte Badelard » pour celui de la « côte de l'Antillaise » ou « de la Tenancière »?



## Notes

- 1 Établissements malfamés.
- 2 *La Presse*, Montréal, 2 avril 1921, p. 41.
- 3 BAC, Topographical and Pictorial Map of the City of Quebec from Actual Survey. Alfred Hamel, 1858.
- 4 *Le Soleil*, Québec, 17 janvier 1942, p. 6 et 7.
- 5 *Le Courrier du Canada*, Québec, 20 mai 1864, p. 1; 20 juin 1864, p. 3.
- 6 BAnQ Québec, CN301,S27, Notaire Louis-Théodore Besserer, 15 mai 1834, no 1673, 1674, 1675.
- 7 *Le Canadien*, Québec, 17 mars 1834, p. 1.
- 8 Expression utilisée à l'époque pour désigner un terrain.
- 9 BAnQ Rosemont-La Petite-Patrie, G/3454/Q4/1845/H38 CAR, *This plan of the city of Quebec is respectfully inscribed to the magistrates of the city: by their obedient servant, Alfred Hawkins, 1845.*
- 10 AVQ QP1-4/106-7, Rues : Cook à Craig.
- 11 *The Quebec Mercury*, 17 juillet 1847, p. 3.
- 12 BAnQ Québec, CN301,S327, Notaire Adolphe Guillet dit Tourangeau, 15 octobre 1883, no 2667.
- 13 *Cherrier's Quebec City and Levis Directory*. For the year ending May 3, 1884. Corrected to June 1883, Québec, p. 66.
- 14 *Le Soleil*, Québec, 25 avril 1900, p. 6.
- 15 Charles Baillairgé, « Québec, passé, présent, futur », *Almanach des adresses Cherrier de la ville de Québec*, 1886-1887, pour l'année finissant le 3 mai 1887, Québec, p. 9.
- 16 *L'Action catholique*, Québec, 31 juillet 1949, p. 20.
- 17 BAnQ Québec, E17,S1,P3, Registre d'écrou de la prison de Québec, 1838-1843.
- 18 BAC, RG 31, Recensement de 1851, Québec, District no 38, Québec, Sous-District no 558, p. 949. Sur la feuille de recensement, on a plutôt inscrit « Eva Fergusson », mais un trait relie ce prénom à celui d'une « Elis. Voyer ».
- 19 Celles-ci étaient probablement des sœurs, filles de Joseph Boucher et de Josette Payant dit Saint-Onge de La Prairie.
- 20 BAnQ Québec, TL31,S1,SS1,D94379, Quebec Police Report for the 24th day of April 1850.
- 21 BAnQ Québec, TL31,S1,SS1,D177223, Déposition d'Elizabeth Ferguson, 27 octobre 1856.
- 22 BAnQ Québec, CN301,S261, Notaire Michel Tessier, 8 avril 1851, no 7499.
- 23 Église Saint-Roch, Québec, 7 janvier 1856, folio 4v.
- 24 Holy Trinity Anglican Cathedral, Québec, 9 avril 1832, folio 33.

# COMPTE RENDU

## Le site archéologique du palais de l'intendant à Québec : plus de 35 années de découvertes

Camille Lapointe, Allison Bain, Réginald Auger  
Québec, Septentrion, 2019, 186 pages

Par Julie April



Exactement 25 ans après la dernière monographie publiée sur le sujet, Septentrion imprime une nouvelle publication sur le site archéologique du palais de l'intendant. Si l'ouvrage précédent est devenu un incontournable pour les passionnés d'histoire et d'archéologie, cette nouvelle publication saura certainement combler les attentes des passionnés comme du grand public. Les dernières années de recherche, tant sur le terrain qu'en laboratoire, justifient cette publication qui clôt des décennies de fouilles.

Ainsi, les archéologues Allison Bain et Réginald Auger, directrice et directeur du chantier-école de l'Université Laval dans ses dernières années, se sont unis afin de rédiger cette synthèse. À cette équipe s'est jointe Camille Lapointe, archéologue et historienne de l'art, qui se spécialise en diffusion archéologique.

Bien plus qu'une histoire du site, cet ouvrage s'impose comme un outil de vulgarisation de l'archéologie. Le lecteur y découvre différentes méthodes d'analyse. Celles-ci sont présentées avec une habile vulgarisation qui n'est pas sans rappeler la vocation du site qui sert de chantier-école depuis 1982.

Le livre contient sept parties qui relatent de façon chronologique les périodes historiques liées au site. Pour chacune des sections, le lecteur est transporté avec fluidité entre l'histoire et les résultats des recherches archéologiques. La taille des chapitres varie grandement puisqu'elle est tributaire de la quantité de données découvertes selon les périodes.

La période intitulée « Il y a plus de 400 ans » permet d'aborder les rares découvertes attestant de la présence autochtone. Le second chapitre concerne la période de 1665 à 1686, alors que le site était occupé par plusieurs bâtiments et industries liés à l'intendant Jean Talon. Les auteurs y présentent notamment les découvertes qui viennent appuyer la potentielle présence d'un chantier maritime sur le site.

C'est à partir de la période du premier palais que les données se font plus nombreuses. En 1686, l'intendant commande la construction d'un bâtiment destiné à ses diverses activités. L'incendie de 1713 terrasse toutefois cette construction à l'époque de l'intendant Bégon. Les débris d'incendie ont permis aux archéologues de mettre au jour une quantité impressionnante de culture matérielle provenant des magasins du roi.

La reconstruction après l'incendie mène à la distinction d'une nouvelle période qui correspond à la nouvelle intendance (de 1713 à 1760). Beaucoup de données contribuent à mieux comprendre cette période alors qu'à cet endroit se trouvaient une boulangerie, une prison, les magasins et la résidence de l'intendant. On y dévoile notamment, grâce à l'archéontologie, le portrait des insectes qui occupaient les réserves de céréales. Des pièces magnifiques, dignes de la

noblesse, côtoient des objets du quotidien bien surprenants. C'est ainsi que l'on découvre les étonnantes techniques d'entretien pratiquées par les domestiques. Parmi leurs tâches, ceux-ci devaient remplir les latrines avec les déchets du quotidien. Ces latrines sont aujourd'hui une riche source d'information sur la période du second palais. Ossements d'animaux, graines ingérées, insectes, objets égarés ou abîmés, bien des choses se retrouvaient dans ces lieux peu invitants du palais. Les analyses spécialisées de ces découvertes, combinées aux documents historiques, permettent de brosser un portrait assez précis des habitudes alimentaires de l'époque. On observe d'ailleurs une grande consommation de volaille. C'est à cette période que sont associées de mystérieuses statuettes égyptiennes qui soulevèrent la surprise à l'époque de leur découverte.

À partir de 1760, le Régime britannique change la vocation du lieu qui connaît d'abord une fonction militaire. Le terrain de l'intendant devient peu à peu un lotissement, alors que le bâtiment sert de caserne aux militaires britanniques. Si le bâtiment a survécu à la Conquête, l'invasion américaine de 1775 et le siège de Québec ne l'épargnent pas. Les miliciens américains s'emparent de l'ancien palais dans le but de l'utiliser comme caserne. Les soldats britanniques bombardent le bâtiment jusqu'à le mettre en ruine afin de vaincre les révolutionnaires américains. Retrouvés dans les couches archéologiques, des boutons témoignent des différents régiments britanniques qui occupent la ville jusqu'en 1871. Durant cette période, les artefacts révèlent la vie des habitants des alentours, qui jouent notamment aux dominos taillés à même des ossements animaux. La révolution industrielle apporte aussi

une nouvelle offre sur le marché, que l'on observe par la variété de tessons de vaisselle qui ont été retrouvés en grande quantité au fil des ans.

À partir de 1845, l'emplacement de l'îlot des palais s'industrialise. À la suite des incendies, la brasserie Boswell s'implante en 1852. Les auteurs présentent alors un élément incontournable de toute intervention archéologique : la stratigraphie. Il est intéressant de noter la complexité des niveaux ici associés à la période moderne étant donné la succession de perturbations dans le sol. En effet, des canalisations sont mises en place à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et côtoient à l'îlot des palais de multiples latrines. La préservation optimale que favorisent les latrines a permis à l'équipe d'exécuter à cet endroit des analyses d'archéoparasitologie. L'équipe a ainsi pu en savoir plus sur les puces et punaises qui partageaient le quotidien des résidents. Dans cette section, l'intérêt de l'archéologie industrielle est bien mis en valeur. La brasserie Boswell est un témoin incontournable de la période. Elle ferme ses portes en 1974.

Depuis, les recherches archéologiques se sont consacrées à reconstituer l'histoire de ce lieu. Bien qu'aucune nouvelle intervention à des fins archéologiques ne soit prévue, un centre d'interprétation a été implanté en vue de poursuivre la mise en valeur de l'endroit, comme en témoigne la dernière section du volume. Riche en illustrations anciennes, en artefacts, en reconstitutions et en plans détaillés, cet ouvrage offre une lecture manifestement dynamique. Espérons que le dernier chantier-école de l'Université qu'est l'îlot Anderson fera aussi l'objet d'une publication semblable pour nous éclairer sur la riche histoire de la basse-ville de Québec.

# Les lauréats du 14<sup>e</sup> concours d'écriture historique de la SHQ

Depuis 2008, la Société historique de Québec organise un Concours d'écriture historique qui s'adresse aux jeunes des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> secondaires des écoles de la région de Québec. Il se veut un moyen de leur faire découvrir et de s'intéresser à ceux et celles qui ont permis l'implantation et le développement de la ville de Québec.

Ce concours bénéficie de l'implication de la Caisse Desjardins de Québec et de l'Association pour le soutien et l'usage de la langue française (ASULF), qui décerne depuis 2015 un prix pour la qualité de la langue.

Les lauréats de la 14<sup>e</sup> édition du concours d'écriture ont été dévoilés lors d'une cérémonie tenue le 15 mai 2022. Cette édition avait pour thème Québec, une ville portuaire. »

## Premier prix

### Mille feux sur le Port de Québec



Charles-Antoine Bourbeau  
École secondaire  
La Camaradière

#### 10 juin 1891

Cher carnet, c'est ma fête, aujourd'hui, et je t'ai reçu. J'ai maintenant dix ans. Je suis donc rendu un grand garçon. Je ne suis pas quelqu'un de très assidu, mais je vais tout faire pour t'embellir de mes aventures.

#### 2 décembre 1895

Je sais que j'ai oublié de t'écrire depuis quelques temps, mais il y a eu un énorme bouleversement. Mon père est décédé de la variole. Cela m'a dévasté. J'ai malgré tout réussi à passer cette épreuve. Par contre, j'ai enfin reçu une bonne nouvelle. J'ai été embauché au Port de Québec! Je serai débardeur tout comme mes ancêtres l'étaient. Avant, mon vieux père me murmurait tout le temps: « Jean, mon fils, tu dois accomplir ce qui est le mieux pour toi, mais aussi pour la lignée Roy. Pense toujours à cela. » C'est pourquoi je voulais devenir comme eux.

#### 19 avril 1896

J'adore mon métier, j'en apprends énormément chaque jour. J'ai remarqué que nous exportons plus comparé à ce que nous importons. Ce qui est le plus en demande par l'Ancien Monde est le bois. Les draveurs nous envoient des billots de bois sur la Rivière-aux-Outaouais et ces derniers descendent le fleuve Saint-Laurent pour atteindre Québec. Une fois arrivée, nous les chargeons dans de grands navires. J'ai entendu parler du métier de draveur et j'ai l'impression que cela est très risqué. On m'a affirmé que de nombreuses personnes meurent en tombant dans la rivière.

#### 13 novembre 1899

Nous avons reçu beaucoup d'immigrants, ces derniers temps, presque 8000 personnes. Mon contremaître m'a stipulé que nous recevons plus de 45 000 nouveaux immigrants par année au Port de Québec. Je n'en croyais pas mes yeux, nous étions à

peine une centaine dans mon village natal. C'est pourquoi, en 1888, ils avaient décidé de bâtir la bâtisse des immigrants. Elle peut accueillir 4000 personnes. Cela permet aux nouveaux venus de profiter de dortoirs, d'une salle à manger, de soins hospitaliers et d'autres besoins essentiels avant d'aller vers leur nouvelle demeure.

### 26 mai 1902

Nous commençons à exporter de moins en moins. La Grande-Bretagne nous envoie beaucoup de matériaux tels que des produits du textile, du fer et de l'acier. Ces produits vont nous permettre de créer des bâtiments ou encore des outils beaucoup plus infrançables qu'avant. Également, maintenant, nous exportons plutôt des produits céréaliers comme le blé qui sont plus en demande que les produits forestiers.

### 3 octobre 1904

Ma mère a rejoint mon père au ciel. Elle est décédée naturellement à l'âge de 56 ans. Je penserai toujours à elle et à mon paternel peu importe ce qui m'attend dans le futur.

### 7 février 1905

J'ai rencontré la femme de ma vie. Je l'ai rencontrée dans un bal et cela a été le coup de foudre. Elle se prénomme Marie-Louise et elle a un an de plus que moi. Elle est ravissante avec sa chevelure brune et ses yeux marrons. Cette dernière est toujours souriante et prête à aider les autres. Elle s'est installée chez moi depuis quelques jours. Je crois que cette rencontre figure être le plus beau moment de mon existence.

### 14 mars 1907

Le travail au Port de Québec est très demandant physiquement. Nous devons faire près de 10 heures par jour tout en faisant des aller-retours pour vider et charger les bateaux. De nombreux travailleurs ont de la difficulté à enchaîner les heures dû à diverses excoriations.

### 21 juillet 1909

Je viens d'avoir mon premier enfant avec Marie-Louise. Il s'appelle Louis-Paul. J'arbore, tout comme ma femme, un sourire béat. Nous espérons qu'il est le premier d'une longue postérité.

### 4 septembre 1917

La situation sur le globe terrestre est très tendue depuis un certain temps. En fait, la guerre a éclaté dans le monde en 1914. Il y a quelques jours, le gouvernement du Canada a adopté la Loi sur le service militaire. Cette loi stipule que tous les hommes âgés de 20 à 45 ans doivent faire son service jusqu'à la fin de la guerre. Certains débardeurs chanceux peuvent, malgré tout, rester travailler au port pour pouvoir expédier des ressources à l'infanterie qui combat en Europe, mais je ne fais pas parti de ceux-là. J'ai donc fait mes adieux à ma femme et mes enfants, car je crois que je vais devoir y laisser ma peau. Je m'installe dans le bateau qui se trouve accosté au Port de Québec, alors que je dédie ces dernières lignes aux prochaines générations. Vivez votre vie! Vous en avez qu'une et donc, vous devez en profiter. Je crois que je n'ai pas appliqué assez cela et je le regrette. Mon commandant nous a déclaré avant que l'on aille faire nos adieux à notre famille: « Cette vie, votre vie, peut, malheureusement, disparaître à

tout moment. Vous devez donc vous mettre cela dans la boîte crânienne! Soyez prêts, mais surtout, soyez fiers de défendre votre pays! Les prochains vous seront très reconnaissants j'en suis sûr!»

Jean Roy

## Deuxième prix

### À Québec, nous serons trois



Lily-Soleil Goydadin  
École Cardinal-Roy

Le 17 juin 1834 est une date qui restera à jamais gravée dans ma mémoire. Le jour où James et moi avons laissé notre misère pour de nouvelles terres. La traversée pour Québec était moins coûteuse que celle pour New York. À partir de Cork, nous sommes donc montés à bord du John Esdale pour ce voyage qui allait changer le cours de notre histoire. Nous faisons

partie de ce flot d'immigrants abandonnant leur patrie pour commencer une nouvelle vie à Québec, cette terre d'accueil et d'espoir.

Le voyage fut interminable. Cinq semaines entassés dans un navire, baignant dans les déjections de nos compagnons de fortune. Dieu sait que parfois, ballotée en ces nuits horribles, j'ai souhaité que les vagues nous absorbent, que nos souffrances soient avalées par l'océan. Enceinte jusqu'au cou, je n'avais pas réalisé l'épreuve de ce périple. Cet enfant qui faisait gonfler mon ventre me ramenait à la raison. Je sentais la main chaude de James dans la mienne. En Irlande, nous étions deux, à Québec, nous serons trois, me répétais-je.

Le 22 juillet 1834, après un passage à Grosse-Île et une attente de plusieurs jours en raison des douzaines de navires qui faisaient la queue devant le port de Québec, nous accostâmes enfin. Certains de nos passagers avaient développé des symptômes d'infections. Nous fûmes immédiatement transférés à l'Hôpital de la Marine. Plusieurs rumeurs couraient qu'une deuxième épidémie de choléra faisait rage à Québec. Retrouver la terre ferme me ragaillardit un peu. James marchait à mes côtés, baluchon à l'épaule, les mains pleines de nos maigres possessions. Je ressentis alors un sentiment de soulagement.

L'hôpital avait ouvert ses portes pour répondre aux besoins de cette épidémie deux jours avant notre arrivée. Sa construction n'était pas terminée, mais sa beauté inachevée captiva mon regard. Situé un peu à l'écart de la ville afin d'empêcher la propagation de maladies, il me fit forte impression. Les imposantes

colonnes qui ornaient son entrée lui donnaient l'allure d'un palais. J'étais éblouie. Nous entrâmes dans le corps central de l'édifice. Tout était si neuf. Un homme nous posa plusieurs questions. Il inscrivit dans un lourd carnet nos noms et notre pays d'origine. Il demanda si nous avions des symptômes physiques. James s'occupait de répondre. Leurs voix me semblaient si lointaines. La fatigue m'envahissait. Mon corps avait peine à me soutenir. On nous isola dans l'aile ouest de l'hôpital où l'on nous attribua une chambre.

Deux lits en fer blanc, une commode, une petite table de chevet et une chaise composaient la pièce. Je remarquai l'ordre et la propreté de celle-ci. Sans doute pour faire obstacle à la maladie transmise par les miasmes dans l'air, pensai-je en me dirigeant vers la fenêtre ouverte qui donnait sur une jolie rivière. Je vis alors une file de gens aux traits tirés qui attendaient aux portes de l'hôpital. D'autres étrangers prêts à se faire adopter par cette nouvelle contrée. Parmi eux, un petit garçon et sa valise, seul, au milieu de cette foule débraillée. Est-ce que ses parents avaient péri durant la traversée? Je mis une main sur mon ventre, ma gorge se serra et je sentis couler des larmes sur mes joues. Tendrement, James me fit allonger sur le lit. À peine ma tête posée sur l'oreiller, tout mon corps se relâcha et je sombrai dans un sommeil profond.

Je fus réveillée par une odeur nauséabonde qui me rappela la cale du navire. J'eus du mal à reprendre mes esprits. Je me tournai vers le lit voisin. Je vis alors avec effroi le corps inanimé de mon mari. Ses traits creux, ses yeux vitreux, son teint bleuté. Cette image me

hantera à jamais. Deux hommes entrèrent brusquement dans la chambre. Muette de douleur, je les vis s'avancer vers son lit. Un docteur s'approcha de moi, mon regard toujours fixé sur le visage inerte de mon bien-aimé. « Je suis le docteur Joseph Painchaud Madame. » Je l'entendis m'expliquer que James avait été pris par des symptômes violents dans la nuit. « Il est mort en quelques heures. Je suis vraiment navré. Cette maladie reste un mystère pour la médecine moderne. »

Le docteur m'annonça aussi que le cimetière de l'hôpital était divisé en deux parties. La section protestante était en face du bâtiment et la section catholique, derrière. Il me demanda de quelle confession était mon mari. « Il est catholique », dis-je d'une voix à peine audible. Il hocha la tête et sortit de la chambre. J'étais maintenant veuve dans un pays qui n'était pas le mien portant un orphelin. Les sanglots me coupèrent le souffle. Paralysée par mon malheur, je regardai les hommes emporter le corps de mon mari. Je me levai pour les suivre. Une flaque d'eau se répandit à mes pieds.

\*\*\*

23 juillet 1837 : « James, déjà trois ans que tu nous as quittés, trois ans que John est né. Il a tes yeux verts, tu sais. Je te vois chaque fois que je le regarde. Nous vivons maintenant avec la famille de tante Eugenia qui a immigré à Québec il y quelques années. Elle m'a même trouvé du travail en tant que domestique dans une bonne maison. Tu me manques. » Je déposai un bouquet de fleurs sur sa tombe : « Nous étions deux en Irlande, mais à Québec, nous serons toujours trois. »

## Troisième prix

### Vers un avenir meilleur : *Vibrio cholerae*



Léa Bourgeois  
Collège des Compagnons

18 avril 1846

Cher journal,

Je démarre ce périple le cœur aussi lourd que l'ancre... Cela fait maintenant trois jours que je suis sur ce bateau à voile. Ils nous ont fait savoir que cette aventure serait difficile, mais j'étais loin de m'imaginer ceci. Je suis affamé, nous sommes entassés les uns sur les autres, avec pour lit, une modeste botte de paille. Le pire étant l'obligation de déféquer dans un pot de chambre, cela me rappelle fortement l'odeur nauséabonde des pommes de terre pourries de par chez nous. Ma bien-aimée se trouve toujours à la maison, affaiblie par le résultat de notre amour flambant. Je n'ai pas à me plaindre, je vais toujours bien. Ce n'est pas le cas de tout le monde. Une partie

des passagers sont malades. On nous a dit qu'il s'agissait du mal de mer. Je n'y suis pas familier, mais j'ai bien vite compris qu'il ne s'agissait pas de quelque chose de plaisant.

\*\*\*

8 mai 1846

Cher journal,

Cela fait maintenant 23 jours que je suis parti de cette terre atroce. Cork me manque, mais je sais que je fais un grand pas vers une vie meilleure, un moment de souffrance pour une éternité de bonheur. Je dois me rappeler à tout pris cela, sans quoi je deviendrais fou à lier. Je suis loin d'être docteur, mais je sens que quelque chose d'horrible est en train de se propager sur ce bateau. Quelques personnes ont déjà rendu l'âme plutôt cette semaine. Nous sommes toujours dans l'obscurité quant à la raison pour laquelle ces pauvres gens sont décédés. Certains pensent qu'il s'agit des miasmes, une forme de «mauvais air» qui s'attaque aux mauvais chrétiens. Je crois qu'il s'agit d'une affirmation très probable, je crois en ma foi envers le seigneur et j'espère qu'il croit tout autant en moi. Mes intentions sont bonnes et je n'ai jamais au grand jamais commis de péché sans avoir demandé pardon au seigneur tout puissant.

\*\*\*

19 mai 1846

Cher journal,

Cela fait 11 jours depuis notre dernière rencontre donc 34 jours que nous avons quitté la terre ferme. Ma femme me manque énormément, j'espère qu'elle se

porte toujours bien. Enfin bien est un grand terme j'ai bien peur. Depuis l'année dernière que le mildiou ravage nos plants de pommes de terre les rendant inconsommables. Cela ne fait qu'empirer la situation pour nous autres les Irlandais sur notre propre terre si fertile. En effet, depuis la prise de contrôle total des Britanniques de notre territoire, les malédictions divines ne font que s'acharner sur nous. Nous devons labourer nos terres, les cultiver pour ensuite nous contenter de ce qui n'est pas aux standards des Britanniques, ce qui est nettement insuffisant pour nourrir la population grandissante d'origine irlandaise en Irlande.

\*\*\*

25 mai 1846

Cher journal,

Nous avons finalement mis le pied sur de la terre ferme, pas à Québec, mais bien sur cette île qu'ils appellent l'île de la quarantaine. Je dois admettre que je commence à m'impatienter, mais je tâche de rester optimiste. Après tout, le bilan de décès sur le bateau explique bien des choses, un peu plus de la moitié des passagers n'arriveront jamais à bon port. Je pleure la perte de mes confrères ayant les mêmes motivations que moi qui n'auront jamais la chance de vivre dans le Nouveau Monde. Je leur souhaite de se retrouver là-haut auprès du seigneur, c'était des gens bons qui n'avaient rien demandé de plus que d'avoir une meilleure qualité de vie pour leur famille.

Enfin bref, arriver sur l'île ils séparèrent tout le monde en deux groupes, les cholériques et ceux en bonne santé. Ils nous ont informés que le mal de mer

ne faisait pas autant de ravage, c'était plutôt le choléra qui grouillait parmi les passagers. Les malades étaient placés dans une sorte de maison et nous dans un autre. Je continuerai à documenter le tout afin d'en faire part à ma femme pour qu'à son tour elle arrive dans le Nouveau Monde avec moi et notre nouveau-né.

\*\*\*

**30 mai 1846**

Cher journal,

Les cholériques se font de plus en plus nombreux. Ceux qui contactent le choléra en meurent pratiquement sur le champ, un jour ou deux plus tard sinon. Les morts sont entassés dans des fosses communes, de plus en plus chaque jour. On nous dit d'être à l'affût de tout signe de cette maladie venant tout droit de l'enfer, diarrhées, vomissements entre autres. Certains pensent que de garder une couche de crasse les épargnera des miasmes puisqu'ils ne pourront pas s'accrocher à leur peau directement. Je crois toujours en ma foi et reste au plus possible à l'écart des autres.

\*\*\*

**4 juin 1846**

Cher journal, je finis ce périple le cœur aussi gros qu'à son ébauche. Le trajet entre Grosse-Île et Québec dure deux jours, j'en suis déjà à la moitié, mais j'ignore si j'aurais la force de me rendre au bout de cette épreuve. Je suis touché par la maladie, mes jours sont comptés, chaque minute est plus difficile que la précédente. Ma chérie, si tu lis ceci sache que je veille sur toi là-haut, soyez fort et prudent, toi et le bébé. Je

t'aime de tout mon cœur...

Avec amour,

Ton chéri.

Fin.

Ce récit a été écrit en hommage aux Irlandais en route vers une terre d'espoir, qui décédèrent durant la pandémie de 1847.

Reposez en paix.

---

## Quatrième prix

### Les filles du roi



**Audrey Léger**  
École Cardinal-Roy

Québec, un bout de terre sauvage, Québec un nouvel endroit plein d'espoir. Le bateau tanguait alors que je gravais doucement ces mots sur une poutre du navire. Moi qui avais saisi cette occasion pour m'extirper de l'orphelinat,

je commençais à douter de mon choix audacieux. Qui sait ce qui m'attendait une fois arrivée dans ce nouveau monde. Alors que j'approchais de plus en plus de cette destination encore mystérieuse, mes pensées se tournèrent vers le futur incertain qui me guettait. Trouverais-je enfin la paix et un amour dont nous toutes rêvions, ou servirais-je seulement d'outil pour ajuster le déséquilibre démographique qui sévissait en Nouvelle-France.

Depuis notre départ de Paris, j'eus beaucoup de temps pour me renseigner et il me semblait bien que ce qui m'attendait au bout de ce fleuve, ne serait pas tout rose. Bien que le roi m'ait donné un trousseau et des ressources pour m'aider, il avait oublié de mentionner les hivers froids qui y régnaient la moitié de l'année. En deux mois et demi, j'avais entendu beaucoup d'histoires, quelques-unes héroïques, d'autres terrifiantes. Plusieurs de mes sœurs avaient tout de suite regretté, mais moi je n'avais pas encore perdu espoir. Bien qu'au fond je savais qu'on m'utilisait pour ma capacité à donner la vie, j'espérais tout de même y trouver une fin heureuse.

L'Aigle d'or se balançait de plus belle et je dû retenir mon bagage à deux mains lorsque le vent impétueux s'accrocha de nouveau dans la grand-voile. Le fleuve St-Laurent s'avéra plus agité que d'habitude et nous fîmes même la rencontre d'un navire en provenance de Québec. Il fallait croire que cette voie maritime était bougrement empruntée puisque nous en croisâmes d'autres transportant toutes sortes de marchandises. La largeur de l'affluent venait à rétrécir, au fur et à mesure que nous avançons

et bientôt, j'aperçus enfin la terre qui avait obsédé mes réflexions. Au loin, la Nouvelle-France nous ouvrait ses portes et de petites silhouettes s'y dressaient. Celles-ci grandissaient au fur et à mesure que nous approchions et bientôt ces ombres à peine distinguables, se transformèrent en hommes, en corps puis en visages. Je ne pus me retenir de regarder chacun d'eux avec curiosité me demandant si mon futur époux s'y retrouvait.

Pleines d'excitation, mes sœurs et moi étions toutes regroupées à l'avant du bateau. Tout était calme dans les alentours et les arbres me semblèrent plus verts que jamais. Une fois le navire accosté et la coque bien enclavée dans le sable, nous débarquâmes avec précipitation. Je ne m'étais jamais sentie autant vivante et cette nouvelle vie qui s'amorçait me rendait optimiste en l'avenir. Aujourd'hui, 22 septembre 1663, était la plus belle journée de mon existence. Sur la plage, le curé Henri de Bernière nous attendait patiemment. À ses côtés, une sœur nous fit signe d'approcher et nous accueillit d'un grand sourire. C'est elle qui, par la suite, nous montra le chemin jusqu'à la maison qui nous logerait.

Dès notre arrivée, on nous avait offert soins, soutien et hospitalité. Nos hôtes étaient installés sur le bord du fleuve où tout était paisible. Là-bas, nous recevions souvent des visiteurs. Ceux-ci, célibataires, faisaient chaque jour la queue dans l'espoir de trouver une fille à marier. Les journées étaient longues et la disproportion entre les sexes

me semblait de plus en plus évidente. Pour contrer l'ennui, j'adorais me balader près du port où les grands bateaux de commerce s'immobilisaient. Là et Place Royale, étaient toujours bondés de monde, mais à ma grande surprise je n'y croisais que des hommes et les seules femmes que je rencontrais étaient dédiées à Dieu. En réalité, nous étions indispensables au bon développement de la colonie et c'est probablement pourquoi elles investissaient autant de temps à nous enseigner. Effectivement, pour assurer notre intégration dans ce nouveau monde, chaque matin, les religieuses nous préparaient à notre futur rôle. Elles nous initiaient aux connaissances et aux savoir-faire qui nous seraient indispensables pour survivre. À y penser, plus je les côtoyais et plus mon admiration envers ses dames de devoir s'accroissait. Elles étaient dotées d'une telle patience et d'une générosité inimaginable, mais ce qui m'avait séduite pour de vrai était la confiance qu'elles avaient... Même si les conditions de vie étaient difficiles et qu'elles ne mangeaient pas toujours à leur faim, ses femmes avaient

toujours foi en l'avenir et elles inspiraient le réconfort.

Près de 56 jours s'étaient écoulés depuis notre arrivée et je me retrouvais encore seule. En effet, contrairement aux autres, je n'avais pas encore trouvé mari. Tous les jours, le tracas m'habitait et même mes sorties au port, à regarder les bateaux circuler et s'arrêter, ne suffisait pas à garder mon esprit tranquille. Il ne me restait que peu de temps pour me décider, mais il semblait qu'aucun homme ici puisse m'offrir la vie dont j'avais tant rêvé. Un schéma de pensées alarmées bloquait mon esprit et me remplissait de désespoir. Je ne tardais pas à me confier à quelqu'un. Après m'avoir écoutée, une religieuse, ma confidente, me prit à part et me dit ceci: Oh ma fille, cette inquiétude ne te servira point. Peut-être n'as-tu pas trouvé l'homme de ta vie, mais Dieu le remplacera. C'est celui qui règne dans les cieux qui te comblera...

Deux mois plus tard...

Je marchais calmement dans l'église, un voile sur la tête et une croix à la poitrine.

**Saint Henri**  
MICRO  
TORRÉFACTEUR

**Rabais 15%**

849 RUE SAINT-JOSEPH EST, QUÉBEC

Rabais disponible jusqu'au 20 juin 2022, valide sur les breuvages, la nourriture et les sacs de café. Seulement à la succursale de Québec sur présentation de ce coupon.

 **Desjardins**  
Caisse de Québec

## CONFÉRENCES ET ENTRETIENS

Les conférences mensuelles seront de retour à compter du mois de septembre à l'hôtel Universel (salles Laval A & B, au 2300, chemin Sainte-Foy). La programmation en sera diffusée ultérieurement.

**L'entrée aux activités que tient la SHQ est gratuite pour les membres de la Société et coûte 5 \$ aux non-membres**

## POURQUOI QUÉBECENSIA?

Créée en 1980, la revue voit le jour sous la présidence de Guy Doré. Celui-ci explique ainsi le choix de son titre :

Dans notre littérature et nos arts, on connaît déjà les termes Acadiensia, Americana, Canadiana et même, plus près de nous, Saguenayensia. Il s'agissait donc de fouiller dans les ressources multiples du latin et nous trouvâmes le nom classique de Québecensia, un pluriel neutre qui signifie « choses de Québec et sur Québec ». Il suffisait, comme l'œuf de Christophe Colomb, d'y penser.

## LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ AU PRINTEMPS 2022

Président :	Alex Tremblay Lamarche
Premier vice-président :	Jean-Marie Lebel
Deuxième vice-présidente :	Pierrette Vachon-L'Heureux
Secrétaire :	Jérôme Ouellet
Trésorier :	Donald Petit
Administrateurs :	Monique Bhérier Jacques Boutet Jean Dorval Gérald Gobeil André Potvin
Conseillère spéciale du président :	Esther Taillon
Registraire :	Richard Gauvin



### LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE QUÉBEC

est une société sans but lucratif fondée en 1937 pour promouvoir l'histoire et le patrimoine de Québec et de sa région. Elle est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec et reçoit une aide financière de la Ville de Québec.

## FRAIS D'ADHÉSION

Membre ordinaire : au Canada, 35 \$; aux É.-U. : 45 \$; en Europe, 40 \$.  
Membre privilégié : au Canada, 65 \$ (inclut l'abonnement à *Cap-aux-Diamants*).  
Membre familial : ajouter 5 \$ aux frais d'adhésion des membres ordinaires ou privilégiés.

Chèque à l'ordre de la Société historique de Québec. Un reçu pour usage fiscal est remis sur demande pour tout don versé en sus de la cotisation annuelle.

Vous pouvez maintenant payer votre adhésion par virement Interac en suivant la procédure suivante : Expédier le virement Interac à [info@societehistoriquedequebec.qc.ca](mailto:info@societehistoriquedequebec.qc.ca).

La réponse à la question secrète doit obligatoirement être : **Champlain** (exactement tel qu'indiqué). Mentionner le nom du membre ainsi que l'objet du paiement dans le message de transmission.

## ADRESSE

Société historique de Québec  
6, rue de la Vieille-Université, local 158  
Québec (Québec) G1R 5X8

## TÉLÉPHONE

418 694-1020, poste 1256

## COURRIEL

[info@societehistoriquedequebec.qc.ca](mailto:info@societehistoriquedequebec.qc.ca)

## SITE INTERNET

[www.societehistoriquedequebec.qc.ca](http://www.societehistoriquedequebec.qc.ca)

## HEURES D'OUVERTURE

Lundi, mercredi et vendredi de 13 h 30 à 16 h 30  
Le bulletin *Québecensia* est publié deux fois par année. Les textes publiés n'engagent que leurs auteurs.

**Rédacteur en chef :** Éric Légaré-Roussin

**Comité de rédaction :** Jean-François Caron, Nicolas Lacroix, Lilianne Plamondon, Alex Tremblay Lamarche

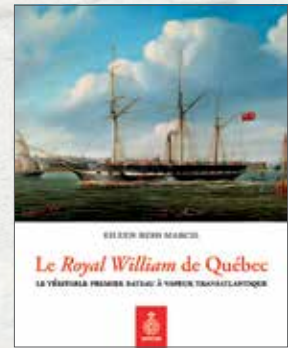
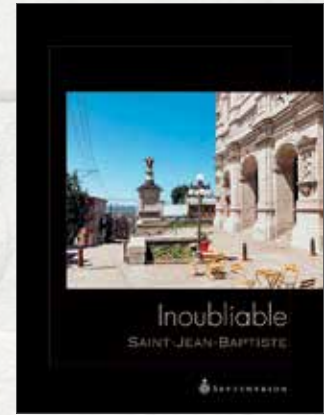
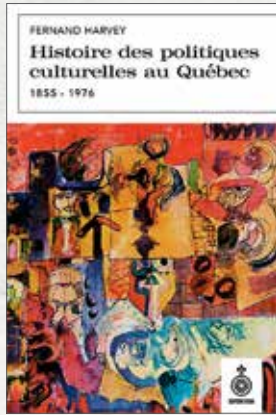
**Mise en pages :** Marie-Noëlle Jones

**Révision linguistique :** Bla bla rédaction

**Impression :** Copies de la Capitale inc.

Convention de la poste-publication no 40044836  
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada à l'adresse suivante :

Société historique de Québec  
6, rue de la Vieille-Université, local 158  
Québec (Québec) G1R 5X8



SEPTENTRION

TOUJOURS LA RÉFÉRENCE  
EN HISTOIRE AU QUÉBEC

[www.septentrion.qc.ca](http://www.septentrion.qc.ca)

